

# L'INCONVÉNIENT

littérature, arts et société - printemps 2015, no 60

## AVONS-NOUS PEUR DU POUVOIR ?

---

ÉRIC BÉDARD

LAFONTAINE, PAPINEAU ET LE POUVOIR

ENTRETIEN AVEC

DANIEL D. JACQUES

MAURICIO SEGURA

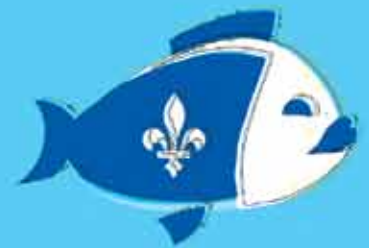
LE BESTIAIRE DE PKP

CARL BERGERON

DE L'ARISTOCRATIE

COMME PRINCIPE SPIRITUEL

---



---

Fiction

MAXIME RAYMOND BOCK

En traduction

DAN VYLETA

Peinture

MICHÈLE DROUIN

Littérature

LEONARDO PADURA

DAVID FOENKINOS

---

## AVONS-NOUS PEUR DU POUVOIR ?

12 LAFONTAINE, PAPINEAU ET LE POUVOIR

Éric Bédard

19 LE BESTIAIRE DE PKP

Mauricio Segura

16 LA FATIGUE POLITIQUE DU QUÉBEC  
CONTEMPORAIN  
ENTRETIEN AVEC DANIEL D. JACQUES

Propos recueillis par Mathieu Bélisle

23 GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA  
DE L'ARISTOCRATIE  
COMME PRINCIPE SPIRITUEL

Carl Bergeron

### Fiction

35 DES LAMES DE PIERRE

Maxime Raymond Bock



### En traduction

37 FENÊTRES SUR LA NUIT

Dan Vyleta



### Pas de nouvelles, bonnes nouvelles

62 NOUS SOMMES LES DÉPHASÉS

Jean-Philippe Martel

## Littérature

### 44 LE ROMAN QUÉBÉCOIS À L'ÉCHELLE DU GRAND CONTEXTE

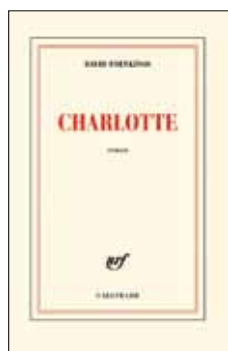
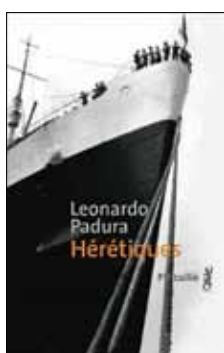
Michel Biron

### 47 L'ÎLE EN SOI

Marie-Andrée Lamontagne

### 50 LA JEUNE FILLE ET LA MORT

David Dorais



## Chroniques

### 5 DÉSÉQUILIBRES INSTABLES

Olivier Maillart

### 8 FARIBAUT, MINNESOTA

Serge Bouchard

### 41 BRIBES HIVERNALES

Geneviève Letarte

### 59 LES SPÉCIALISTES

Patrick Nicol

## Peinture

### MICHÈLE DROUIN 28 LE POUVOIR DE LA COULEUR

Marie-Anne Letarte



Michèle Drouin. Photo : Linda Corbett

## Cinéma

### TRÉSORS DE LA MORTE-SAISON 52

Georges Privet



L'enlèvement de Michel Houellebecq, Guillaume Nicloux

## Séries télé 55

### TROIS HOLMES DANS UN BATEAU

Martin Winckler

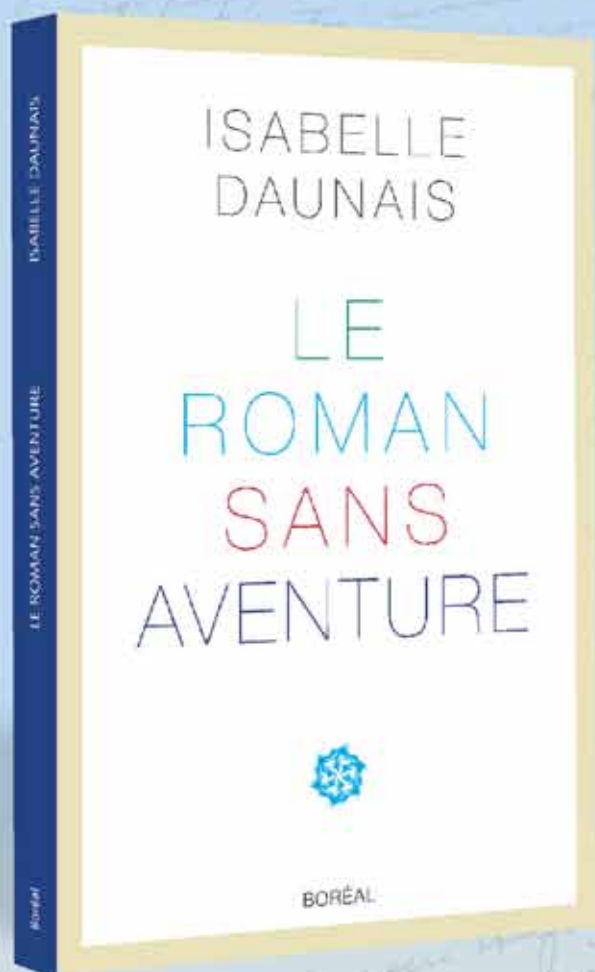


# ISABELLE DAUNAIS

## LE ROMAN SANS AVENTURE

« Qu'est-ce qui fait que les romans de Gabrielle Roy, Réjean Ducharme ou Jacques Poulin ne sont presque pas lus en dehors du Canada français ? »

**Daniel Lemay, *La Presse+***



« Ce sera un livre important, qui deviendra un point de gravité pour de nombreuses discussions. »

**Jean-François Nadeau, Radio-Canada**

224 pages · 22,95 \$  
PDF et ePub : 16,99 \$



**Boreál**

[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

En vente dans toutes les bonnes librairies

L'INCONVÉNIENT  
Littérature, arts et société

DIRECTEUR  
Alain Roy

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION  
Mathieu Bélisle

COMITÉ ÉDITORIAL  
Mathieu Bélisle  
Ugo Gilbert Tremblay  
Geneviève Letarte  
Marie-Anne Letarte  
Alain Roy  
Mauricio Segura

MEMBRES FONDATEURS  
Isabelle Daunais  
Yannick Roy

CHRONIQUEURS  
Serge Bouchard  
Olivier Maillart  
Jean-Philippe Martel  
Patrick Nicol

CRITIQUES LITTÉRAIRES  
Michel Biron  
David Dorais  
Marie-Andrée Lamontagne

CINÉMA  
Georges Privet

SÉRIES TÉLÉ  
Martin Winckler

DIRECTION ARTISTIQUE ET PEINTURE  
Marie-Anne Letarte

RÉVISION  
Edith Sans Cartier

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont envoyés. Les textes n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Toute reproduction est interdite sans autorisation.

ADRESSE POSTALE  
l'Inconvénient  
C. P. 284, succursale Rosemont  
Montréal (Québec) H1X 3B8

SITE WEB  
[www.inconvénient.ca](http://www.inconvénient.ca)

IMPRESSION  
The Lowe-Martin Group

DISTRIBUTION  
Diffusion Dimedia  
539, boulevard Lebeau, Saint-Laurent (Québec)

ISSN : 1492-1197  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015  
Bibliothèque nationale du Canada, 2015

Envoi de publication  
N° de convention : 40040008  
Imprimé au Canada



**Conseil des Arts  
du Canada**

Conseil des arts  
et des lettres

**Québec**



CONSEIL DES ARTS  
DE MONTRÉAL



# MOT DU COMITÉ

## Pour la décolonisation de nos arts narratifs

L'idée du présent numéro nous est venue un peu par hasard, au cours d'une discussion où nous venions de constater que les fictions québécoises s'intéressent peu à la représentation des rapports de pouvoir et à ceux qui l'incarnent. Les luttes de classes, les clivages politiques, les relations entre groupes ethniques, la vie des riches et des puissants ne sont pas des thèmes qui attirent d'emblée nos écrivains, nos cinéastes, nos scénaristes. Les œuvres qui abordent ces thèmes se comptent quasiment sur les doigts (et, sans surprise, il s'agit souvent d'œuvres fortes, parmi les meilleures qui ont été produites ici). Le cinéma est certainement le genre le mieux représenté avec *Les Ordres*, *Réjeanne Padovani*, certains films de Pierre Falardeau (à quoi j'ajouterais le récent et prometteur *Laurentie*). Pour ce qui est des séries télévisées, nous pouvons retenir le *Duplessis* de Denys Arcand (dont la formation d'historien se révèle encore une fois un atout), mais les autres tentatives de représenter le pouvoir ont échoué plutôt lamentablement (*René Lévesque* ; *Bunker, le cirque*). Quant aux œuvres littéraires, la moisson n'est pas faste : outre le dernier roman de Louis Hamelin sur les événements d'Octobre et la fresque baroque composée par Jacques Ferron dans *Le ciel de Québec*, on peine à citer des œuvres – même ratées – dont le propos consiste à cerner les rapports de pouvoir qui structurent notre société. Ce thème, lorsqu'il se manifeste, apparaît à l'état d'ébauche ou de manière oblique : *Un homme et son péché* s'intéresse moins aux rapports de classes qu'à la peinture de caractère d'un avare de campagne ; *Bonheur d'occasion* décrit l'existence pénible des prolétaires de Saint-Henri, mais sans échapper à un certain misérabilisme ; *Le libraire* évoque avec ironie le pouvoir du clergé, mais dans le cadre étriqué d'un village de province ; *Prochain épisode* peut être lu comme une métaphore de l'aliénation culturelle, sauf que les figures du pouvoir y sont insaisissables en raison du filtre déformant de la folie. Les poètes ont été plus convaincants en abordant de front la question linguistique : on pense ici, bien sûr, à Gaston Miron et au fameux *Speak White* de Michèle Lalonde.

Comment expliquer cette carence, cette difficulté de nos arts narratifs à se pencher sur les rapports de pouvoir qui, de toute évidence, sont aussi présents dans la société québécoise que dans n'importe quelle autre (je tiens pour acquis qu'elle ne constitue pas un cas d'exception à cet égard) ? La question se pose d'autant plus que nos essayistes – Vadeboncoeur, Aquin, Godbout, Vallières, d'Allemagne, Bouthillette, pour ne nommer que ces derniers – ont abondamment traité de ces rapports, de même que nos documentaristes – on pense ici encore à Godbout et Arcand (ou, tout récemment, à Carl Leblanc). Il n'y a donc là ni sujet tabou ni impensé collectif. Les œuvres d'exception citées plus haut prouvent d'ailleurs le contraire. Alors comment comprendre que nos arts narratifs se soient si peu intéressés aux rapports et aux figures de pouvoir ? Compte tenu que ceux-ci définissent pour une large part le monde où nous vivons, les auteurs de fiction courent le risque, en les évitant ou en les ignorant, de donner à voir une réalité tronquée, myope, inoffensive ; une réalité confinée à l'orbite du moi, où l'intime, la psychologie, les rapports interpersonnels, les rêveries intérieures finissent par prendre toute la place et par obscurcir la représentation du monde réel et de ses mécanismes.

On a souvent dit que les fictions québécoises reprennent à satiété la figure-type du perdant avec toutes ces histoires de paysans, de prolétaires, de chômeurs, d'humiliés et de vaincus. Tout un pan de notre cinématographie semble avoir été tourné en Europe de l'Est sous l'ère soviétique. Si cette procession d'êtres soumis accédait au rang de *beautiful losers*, on ne s'en plaindrait pas trop, mais cette issue compensatoire leur est même rarement offerte : le tableau est généralement gris et désolant, comme la rumination d'un dépressif qui n'en finit pas de se vautrer dans son ennui. Habitué à la vie de bohème, pour la plupart sans le sou et méconnus, les artistes s'identifient naturellement à cette posture du perdant, qui renvoie historiquement à la figure du conquis et du porteur d'eau. Mais en intériorisant ce point de vue, le romancier, le cinéaste ou le scénariste perdent de facto la vision d'ensemble : il

leur manque la compréhension du dominant, la pénétration des rapports de force ayant mené à cette condition d'infériorité. Et comme dans un cercle vicieux, cette condition se voit reconduite par le confinement du regard romanesque ou de la vision cinématographique, desquels on serait en droit d'attendre au moins une intelligence du malheur.

Dans son essai fameux sur la psychologie du colonisé, Albert Memmi explique que la colonisation a pour effet de plonger les sociétés qui en sont victimes dans un état de « catalepsie sociale et historique », qu'il compare aussi à une « momification ». Écartées des lieux de pouvoir et privées de structures nationales, les sociétés colonisées connaissent une hypertrophie du fait religieux et de l'espace familial tandis que s'efface la possibilité d'imaginer pour elles-mêmes un avenir historique ; elles s'enlisent alors dans la « torpeur passive [du] présent ». « La carence la plus grave subie par le colonisé, écrit Memmi, est d'être placé *hors de l'histoire* et *hors de la cité*. » On reconnaît bien là certains traits ataviques de la société québécoise (les intellectuels de *Parti pris* ne s'y sont pas trompés à la parution de l'ouvrage). Si l'infériorité économique des Québécois est chose du passé et s'il peut sembler douteux de tracer des parallèles entre une société moderne comme le Québec et des pays mal en point du Sud, on observe néanmoins des traces persistantes de cette mentalité de colonisé dans la psyché collective. Sur le plan de la fiction, celles-ci se manifestent dans la difficulté de nos romanciers, cinéastes et scénaristes à se situer *dans l'histoire*, à décoder les jeux de pouvoirs qui façonnent la société, à percevoir le pouvoir autrement que comme une chose nocive, une altérité menaçante. Il est frappant de constater à quel point nos œuvres de fiction – même réussies – donnent du pouvoir une vision systématiquement négative, comme s'il ne s'agissait pas d'une force neutre pouvant être utilisée à bon ou à mauvais escient, ou alors la présentent comme une chose éminemment lointaine, relevant d'une sorte d'au-delà. Ce faisant, nos auteurs de fiction, comme une bonne partie de la population, reproduisent une culture de résistance (souvent passive) qui valorise la mise en place de contre-pouvoirs plutôt que la reconquête d'un pouvoir juste. La posture du résistant ou du contestataire peut être héroïque, mais lorsqu'elle perdure sans chercher à se résorber dans une prise concrète du pouvoir, elle finit par ressembler étrangement à la capitulation du dominé. Elle incarne dans les faits une pseudo-résistance qui vise à sauver les apparences, à masquer la honte et la lâcheté des démissionnaires. Cette posture de faux résistants, qui dégénère souvent dans le cynisme, nous empêche d'appréhender le pouvoir avec ses raisons, ses buts et ses motivations. Symboliquement inoccupée, la place du pouvoir ne peut être comprise, ni donc représentée.

Cette situation devient carrément incongrue lorsqu'on constate que les Québécois eux-mêmes apparaissent comme des gens de pouvoir dans les fictions de l'Autre. Dans *Le cafard*, deuxième roman de Rawi Hage dont l'action se passe à Montréal, la position familière du dépossédé est occupée, non pas par des « pure laine », mais par l'immigrant. Les francophones occupent des postes enviables, vivent dans des condos luxueux, mangent du foie gras, organisent des fêtes arrosées de bons vins, jouent de la musique sur des pianos Steinway, se divertissent en compagnie d'étrangers qui apportent une touche d'exotisme à leur bourgeoisie dorée.

Il est vrai qu'au cours des dernières décennies la figure-type du perdant a peu à peu cédé le pas à la figure du *parvenu* : on pense ici, notamment, au personnage emblématique d'Elvis Gratton et aux banlieusards acculturés des *Voisins*. Sur le registre comique de l'autodérision, les Québécois sont décrits comme un peuple de monocles et de matantes politiquement émasculés. Dans une version un peu plus haut de gamme, cela donne les bourgeois hédonistes du *Déclin*. S'il s'agit d'un pas dans la bonne direction, l'appréhension des figures du pouvoir y est toujours aussi évanescence. On doit en conclure que le processus de décolonisation des esprits demeure inachevé. Pour le bien de nos arts narratifs, un travail mental supplémentaire reste nécessaire, car la création de fictions réussies exige des esprits libres.

Alain Roy



# DÉSÉQUILIBRES INSTABLES

Olivier Maillart

Ce texte fut envoyé à la rédaction de *L'Inconvénient* le 31 décembre 2014. Une semaine plus tard, la publication du nouveau roman de Michel Houellebecq, *Soumission*, l'assassinat des dessinateurs de *Charlie Hebdo* et les réactions qui suivirent ces tristes événements ne firent que confirmer chacune de ces lignes. Comme dans l'orchestre du *Titanic*, chacun semble décidé à jouer sa partition jusqu'au bout.

### HISTOIRES D'ŒUF

Lorsque Alice croise Humpty Dumpty (« Gros Coco » dans ma traduction française), elle se demande, bien légitimement, comment ce dernier parvient à garder son équilibre, assis à la turque sur le faite d'un mur très haut, alors qu'il a la forme exacte d'un œuf géant. Elle s'attend à le voir tomber d'un moment à l'autre, tend les bras afin de parer à cette éventualité, et finit par se réciter la comptine anglaise qui narre, en quatre vers, la chute du petit personnage. Puis, sans le faire tomber nullement, Lewis Carroll poursuit les aventures linguistico-burlesques de ses merveilleux personnages.

On raconte que c'est au cours d'un repas que le grand navigateur génois Christophe Colomb (1451-1506) mit au défi ses invités de faire tenir un œuf en équilibre. Et, comme tous échouaient, il en prit un et écrasa légèrement son extrémité sur la table, de sorte que l'œuf se dressa fièrement aux yeux de tous. La mémoire collective retient la chute plaisante de l'anecdote : « Il suffisait d'y penser. »

Si je vous raconte ces deux histoires d'œuf, c'est parce que j'y vois la métaphore idéale d'un drame qui se joue actuelle-

ment, pour moi comme pour des millions d'autres personnes, en France et plus largement dans le monde. Un drame mettant en scène la certitude et le scepticisme, l'équilibre et la folie.

### AVANT-GUERRE CIVILE

L'année 2014 s'est terminée en France sur une série d'événements désagréables. Des crèches de Noël, montées comme chaque année dans des lieux publics, créèrent la polémique parce que des militants laïques y virent soudainement une atteinte aux principes les plus sacrés de la République. Les membres de Femen se livrèrent à leurs scandales désormais rituels dans les églises. Plus original, plusieurs agressions (de policiers, de passants dans des marchés de Noël) eurent lieu juste avant les fêtes, provoquant un début de panique dans la population. En effet, chaque fois, l'homme qui s'attaquait (tantôt au volant de sa voiture, tantôt au moyen d'un grand couteau) à d'autres le faisait en lançant le fameux « *Allah akbar !* » (ou « *Allaouh akbar !* », comme nous l'ont expliqué de savants grammairiens) cher à nos amis musulmans.

On assista alors à un double *empressement* : du côté des responsables politiques, à déclarer que ces agissements n'avaient rien à voir, mais alors rien du tout, ni avec l'islam ni avec quoi que ce soit de terroriste ; du côté des sites d'information « alternatifs » (lire : « extrémistes »), à l'affirmation répétée du contraire – une des preuves étant, justement, que les représentants officiels du pouvoir, il est vrai comiques dans leur soudaine qualité de théologiens musulmans, prétendaient l'inverse.

Tout cela contribua à donner un avant-goût de guerre civile qui n'était pas le plus adéquat pour la digestion des plantureux repas de fêtes qui nous attendaient. Le *running gag* de la communication gouvernementale fut de parler, à chaque nouvelle agression, d'acte « isolé » systématiquement commis par un « déséquilibré ». Les humoristes et les caricaturistes s'en donnèrent à cœur joie, faisant remarquer que cette appellation était fort *stigmatisante* à l'égard des fous, ou encore récrivant des textes entiers en remplaçant tous les mots renvoyant à l'islam par le terme « déséquilibré » ou l'un de ses dérivés. Comme souvent, le pouvoir politique, tout à ses bonnes intentions, ne se rendait pas compte qu'en éludant automatiquement ce que tout le monde avait sous les yeux (plutôt que de l'accepter, quitte à démontrer qu'il n'y avait pas nécessairement là une explication unique, par exemple), il renforçait la méfiance de la population à son égard, et même qu'il créait une équation islam = folie, soit l'inverse exact du résultat qu'il prétendait atteindre. Dans un pays déjà largement préoccupé par la crise économique, l'immigration et le terrorisme religieux, ce n'était vraisemblablement pas la meilleure stratégie à adopter.

## ZEMMOUR VERSUS DEBORD

Il faut dire que la France est depuis plusieurs années travaillée par des tensions qui font craindre à chaque instant une explosion de violence. Qui plus est, cette fin d'année avait été particulièrement bien préparée par le succès en librairie du *Suicide français* d'Éric Zemmour. Encore un livre de journaliste (et presque comme Gide, nous appellerons ici « journalistes » tous ceux que nous jugeons encore moins intéressants aujourd'hui qu'hier). Encore une explication pleine de statistiques (mais aussi, bizarrement, d'analyses de chansons de Daniel Balavoine) de la destruction de mon pauvre pays, ce splendide édifice bientôt promis à l'effondrement. Et parmi les responsables de ce désastre, on trouve comme de juste en bonne position l'immigration musulmane, c'est-à-dire nos éternels amis déséquilibrés.

Mettons les pieds dans le plat : je n'ai rien contre ce type d'explications, mais j'ai le malheur de les avoir trop souvent rencontrées. Je suis né en 1979, j'ai donc toujours entendu le patronat, la presse, le pouvoir politique et les « artistes » vanter l'immigration comme une chance pour la France, une richesse à base de « vivre ensemble » et de « diversité culturelle », une aubaine enfin pour payer nos retraites. Mais j'ai également toujours entendu le discours exactement inverse, à savoir que l'immigration grève le budget de la nation, qu'elle est synonyme d'insécurité, de menace pour l'identité du

pays, etc. Cela fait bien un quart de siècle que ce disque rayé tourne, la situation apparaissant soit toujours plus radieuse (face A), soit toujours plus apocalyptique (face B).

On aurait pu économiser beaucoup de salive et de papier si l'on s'était contenté de relire régulièrement le texte extraordinaire de Guy Debord sur la question déséquilibrée, pardon, immigrée, qui date de 1985 : il faudrait le reciter intégralement, chaque fois que c'est nécessaire, mais comme je ne dispose pas de la place pour ça je n'en retiendrai aujourd'hui que quelques fragments :

*On se gargarise, en langage simplement publicitaire, de la riche expression de « diversités culturelles ». Quelles cultures ? Il n'y en a plus. Ni chrétienne ni musulmane ; ni socialiste ni scientifique. Ne parlez pas des absents. Il n'y a plus, à regarder un seul instant la vérité et l'évidence, que la dégradation spectaculaire-mondiale (américaine) de toute culture.*

Et plus loin :

*Les immigrés ont le plus beau droit pour vivre en France. Ils sont les représentants de la dépossession ; et la dépossession est chez elle en France, tant elle y est majoritaire, et presque universelle. Les immigrés ont perdu leur culture et leurs pays, très notoirement, sans pouvoir en trouver d'autres. Et les Français sont dans le même cas, et à peine plus secrètement.*

Oui, oui, vous avez bien lu. En 1985. On pourrait tout reprendre, au mot près. En effet, les Français « sont malvenus à dire qu'ils ne se sentent plus chez eux à cause des immigrés » ! Car, en effet, « il n'y a plus personne d'autre, dans cet horrible nouveau monde de l'aliénation, que des immigrés ». Triste horizon indépassable de notre temps, que Debord résume en cinq pages et trois coups de pinceau là où tant d'autres se perdent en volumineux pensums ! Voilà qui est efficace, et qui nous épargnerait bien des livres inutiles, si seulement on savait encore lire. Cela nous aurait évité, parmi les plus gros succès éditoriaux de l'année 2014, les ouvrages de Valérie Trierweiler et d'Éric Zemmour. Lire et relire, donc... Comme disait l'autre, il suffisait d'y penser.

## L'HÉRITAGE MÉCONNU DU DOCTEUR HELMUT INSTITORIS

Mais il y a plus. Derrière ce discours antihumaniste, et qui prend pour argument l'antihumanisme du camp adverse pour mieux justifier le sien (d'un côté, les agressions causées par les déséquilibrés pour exiger l'expulsion de ceux-ci ; de l'autre, la souffrance et la stigmatisation des déséquilibrés pour mieux flétrir l'odieuse racisme déséquilibréphobe des équilibrés, j'espère que je me fais comprendre), on craint de deviner une marche vers la catastrophe, que tous pressentent et même, malgré leur dénégation, désirent. Revenus de tout, épuisés par un pays qui les déçoit d'une manière ou d'une autre, nos petits prophètes dansent sur la corde raide et semblent attendre avec délice la chute finale.

Ils me rappellent un personnage secondaire du *Docteur Faustus* de Thomas Mann, ce beau roman qui raconte, à travers la figure d'un musicien génial et démoniaque, le

basculement de l'Allemagne vers le nazisme. Il s'agit d'un professeur d'histoire de l'art, malingre et souffreteux, qui, à la veille de la Première Guerre mondiale, ne cesse de tenir des propos glorifiant la violence et la force. Voici le portrait qu'en dresse le romancier : « C'était un dolichocéphale blond, plutôt petit, tiré à quatre épingles, aux cheveux lisses un peu gominés, divisés par une raie. Une moustache blonde ombrait légèrement ses lèvres et l'expression délicate, noble, de ses yeux bleus derrière les lunettes d'or rendait inexplicable son culte de la brutalité – bien entendu, uniquement alliée à la beauté – ou plutôt l'expliquait parfaitement. Il appartenait à un type, produit de ces décennies d'avant-guerre qui, selon la frappante expression de Baptiste Spengler, "pendant que la tuberculose flambe sur ses pommettes ne cesse de crier : 'Ah ! que la vie est forte et belle !'" »

Voyez là Zemmour et ses zélés zélotes enamorés ! Voyez ces petits blocs d'équilibre, avec leurs certitudes de granit ! Il n'y a que des individus qui, par chance, n'ont connu aucune guerre pour désirer à ce point son retour. Des hommes malingres, généralement sans enfant, qui veulent à tout prix d'un *Götterdämmerung* aussi kitsch que sanglant.

## LE SCEPTICISME S'EFFACE

Qu'ils portent ou non la barbe, qu'ils soient certifiés déséquilibrés ou non par les instances gouvernementales, on a effectivement le sentiment d'être un peu cerné, en ce moment, par les amateurs de fin du monde. Partout un esprit malveillant s'exprime, qui absout systématiquement les fautes de son camp pour ne retenir que celles de l'adversaire. En France, ces fêtes de fin d'année auront donné le sentiment que plusieurs armées s'approchaient, envoyaient des éclaireurs, provoquaient quelques escarmouches, histoire de tâter la volonté d'en découdre de l'adversaire et d'estimer ses forces. Peut-être cela est-il dans la nature d'une religion déséquilibrée que Zemmour et ses camarades ne cessent de me présenter comme belliqueuse, je n'en sais rien. Mais l'image que l'on me donne en miroir de ce qui devrait être mon propre « camp » me heurte, tant elle s'éloigne du souvenir que je conserve du catholicisme de mon enfance. Non seulement parce que c'était une religion qui me parlait essentiellement d'amour et de bonté, mais surtout parce que l'adhésion à cette foi qui était, et qui demeure, la mienne, était une adhésion « sceptique », refusant les excès et les certitudes. Les évangiles m'apparaissent toujours comme des textes merveilleux (Pasolini parlait de la Passion comme de « la plus grande histoire qui ait jamais eu lieu » et des textes qui la racontent comme « les plus sublimes qui aient jamais été écrits »), tout l'édifice intellectuel et artistique du christianisme même et me fascine, et je crois en Dieu sans effort – y prenant tout au plus un plaisir malicieux parce que, d'une certaine façon, cela n'est pas très bien vu des autorités compétentes actuelles. Mais je n'ai nullement envie, par simple mécanisme mimétique, de rejoindre les fous de toutes les paroisses dans leur démonstration de force permanente, dans la religiosité la

plus obtuse, dans l'affection ostentatoire d'un esprit pieux et puritain.

À ces déséquilibrés aussi instables que les produits inflammatoires qu'ils aiment à lancer sur tous ceux qui ne pensent pas comme eux, j'aimerais opposer l'équilibre fragile de mon vieil Humpty Dumpty grognon, assis sur son mur. Malheureusement, dans le monde réellement renversé qui est le nôtre, il n'est pas certain que cette position demeure possible encore longtemps. Du moins pas sans casser des œufs. ■



**Les livres hors du commun sont au Port de tête**

262, av. du Mont-Royal Est – [leportdetete.blogspot.com](http://leportdetete.blogspot.com) – 514 678-9566



## FARIBAULT, MINNESOTA

Serge Bouchard



L'actuel premier ministre du Canada, dans une de ses tentatives pathétiques pour inventer la fausse histoire d'un pays en mal de gloire, fêtait récemment le deux centième anniversaire de naissance de John A. Macdonald. Voilà un geste malheureux, une insulte à l'intelligence, je dirais même un faux pas. S'il existe un personnage indigne dans l'histoire du Canada, c'est bien cet avocat corrompu, ce politicien raciste qui fut la honte de ses contemporains, un homme sans compassion et sans principes, un voyou en cravate qui eût été sanctionné en des temps moins laxistes. Nous sommes loin des Thomas Jefferson de ce monde, loin des vues politiques élevées et des idées éclairées. Le gouvernement fédéral aura beau signer des campagnes publicitaires faisant l'éloge des Pères de la Confédération, ces « grands hommes » visionnaires et désintéressés qui seraient transportés de satisfaction s'ils voyaient le Canada d'aujourd'hui, personne n'achètera jamais cette distorsion grossière de l'histoire.

La Confédération canadienne de 1867 fut le fait d'une assemblée de développeurs véreux qui cherchaient fortune dans des échafaudages de complots immobiliers et de fraudes économiques réalisés à une échelle qui dépasse l'imagination. Le Canada ne résulte pas d'un grand principe ou d'un élan révolutionnaire. Il a surgi par défaut, à défaut d'idées justement, en face des Américains brillamment affranchis de la vieille Europe. Si les États-Unis ont pris souche à Philadelphie, Boston et Washington, le Canada, lui, est né à Londres, où des hommes serviles et opportunistes vont tirer profit de deux gigantesques scandales. De fait, quelque deux ans après la création du pays, le gouvernement fédéral procédait à une transaction éminemment suspecte : il acheta la Terre de Rupert et le Territoire du Nord-Ouest, propriétés foncières de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de la Grande-Bretagne – on parle du plus gros holding terrien de l'histoire, soit un tiers de l'Amérique du Nord – sans consulter le moindre des habitants de ces vastes espaces, soit 100 000 autochtones installés là depuis des milliers d'années. Cette transaction barbare et brutale allait enrichir une caste britannique de notables intrigants, mais surtout, elle allait entraîner le grand malheur des Métis et des Premières Nations. Elle ouvrait aussi la voie à une magouille plus importante encore : le projet du Canadien Pacifique. Ce chemin de fer fut le plus grand crime économique de notre histoire.

Spéculation foncière, patronage, pots-de-vin... On connaît la chanson.

Cependant, le pire des héritages de Macdonald, c'est le racisme : la répression des Métis, des Cris, des Saulteux-Ojibwés et des Assiniboïnes dans le Nord-Ouest en 1885, la pendaison de Louis Riel et des rebelles cris, la Loi sur les Indiens, les traités frauduleux et non respectés, les réserves indiennes, les politiques pour éradiquer l'indianité – faire mourir les langues et les nations, les mémoires et les cultures amérindiennes –, la loi pour empêcher les Chinois et les Noirs de voter aux élections, l'affirmation explicite de la supériorité de la race aryenne au Canada, le sentiment antifrancophone, la promotion des idéologies radicales des orangistes... Dit autrement, l'étroitesse, la petitesse et la mesquinerie d'un homme de fort mauvais esprit. Go, Canada, go !

Les biographes font dans l'hagiographie quand il s'agit de sauver la face de ce personnage odieux ; on l'excuse en disant qu'il épousait les idées de son époque. Mais cela ne tient pas la route, cette défense est carrément irrecevable. Au temps de John A. Macdonald, il y avait des gens honnêtes, de grands humanistes, des Noirs qui luttaient pour la liberté et l'égalité, des Amérindiens qui dénonçaient l'injustice des traités, des femmes qui militaient pour les droits des femmes, des libres penseurs qui s'insurgeaient contre les abus de pouvoir, des visionnaires qui voyaient dans le métissage biologique et culturel l'avenir de l'humanité. Il y avait même des alcooliques sympathiques. Ce que n'était pas Sir John. Difficile en effet de glorifier un malotru qui vociférait sa haine raciale en public lorsqu'il avait trop bu, ce qui arrivait souvent. D'ailleurs, avait-il toute sa tête, notre éminent premier ministre, lorsqu'il déclara en pleine Chambre des communes qu'il n'était pas sain que les races aryennes se fusionnent aux autres, tout comme « le croisement d'un chien et d'un renard n'est pas réalisable, il ne peut être et ne sera jamais » ? C'est à ce raciste méprisable qu'on veut donner le titre de père du Canada moderne.

Or, en voici une, en sa mémoire et en son déshonneur, une belle histoire de chiens et de renards : Jean-Baptiste Faribault est né à Berthier, au Bas-Canada, en 1775. Fils de notaire, il reçut une belle éducation. Son père le destinait au monde des

affaires, mais le jeune Jean-Baptiste rêvait plutôt de devenir marin et de faire le tour du monde. Il pratiqua le commerce jusqu'en 1799, se conformant aux ambitions paternelles, puis, trouvant moyen de satisfaire sa soif d'aventure tout en faisant de bonnes affaires, il prit la route de l'Ouest, celle des Pays d'en haut : il allait se lancer dans la traite des fourrures. Il travailla d'abord pour la Compagnie du Nord-Ouest des Écossais de Montréal, ensuite il devint traiteur indépendant dans le grand Ohio, opérant parfois avec l'American Fur Company. Il transita par le poste de Michillimakinac avant de se retrouver au Portage Chicago (Kankakee) durant les années 1800, ces temps glorieux de l'expédition de Meriwether Lewis et de William Clark. À Chicago, il se familiarisa avec la culture des Potawatomis et apprit leur langue, qui est de souche algonquienne. Il fraternisa aussi avec les Sacks, les Miamis et les Outagamis. À cette époque, il a certainement connu les familles Viau, Grignon, Beaubien et Langlade, représentantes des grands clans métis de l'Illinois et du Wisconsin, chacune appartenant à un réseau complexe de mariages au sein de toutes les nations amérindiennes de ce coin de pays.

Vers 1810, on retrouve Jean-Baptiste à Prairie du Chien, parmi les Ojibwés, mais aussi parmi les Sioux winnebagos (Dakotas medawanktons). Ajoutant des cordes à son arc multiculturel, il apprend à parler la langue siousse et il la parle très bien. Il épouse une femme de la nation, une Métisse nommée Pélagie Ainse, avec laquelle il aura huit enfants métis. À cette époque, ses relations avec les Winnebagos lui assurant un bel avantage sur ses concurrents américains, ses affaires sont prospères. En plus de faire la traite des fourrures dans les hautes terres du Mississippi, il est associé avec Julien Dubuque dans le commerce du plomb sur le marché de Saint Louis. La guerre de 1812 vient perturber ses opérations. Il refuse de rallier les forces britanniques, préférant rester dans le camp des Américains. La paix revenue, il s'établit encore plus à l'ouest, à Mendota, dans ce territoire qui va devenir l'État du Minnesota, sur le site de la future ville de Saint Paul.

Jean-Baptiste Faribault est à présent un citoyen illustre, riche et respecté, un homme éduqué qui parle français, anglais, algonquin, sioux, et qui fréquente aussi bien Dieu que Manitou et Wakan Tanka. Il sera le patriarche d'une grande lignée métisse dans l'Ouest. Son fils Alexandre, un bel homme au teint foncé, se mariera comme son père avec une femme siousse et deviendra un homme politique éminent dans le pays. Crédible auprès des Américains comme auprès des Sioux, il sera interprète et négociateur de paix. Il fondera une ville, Faribault, à quatre-vingts kilomètres au sud de Minneapolis-Saint Paul.

Regardez attentivement la photographie incroyable de cette famille ; ce père, ce fils, ce petit-fils. Vous verrez un Canadien français se transformer en Sioux, et ce Sioux engendrer, une génération plus tard, les traits d'une toute nouvelle nation. La photo date de 1850, on y aperçoit Jean-Baptiste Faribault, l'aïeul, alors âgé de soixante-quinze ans. Voici donc un homme du 18<sup>e</sup> siècle, un explorateur, un passeur culturel, un créateur de mondes qui avait probablement connu le coureur de bois Beaudette, lequel donna aussi son nom à une petite ville du Minnesota. Ce Beaudette avait-il déjà pris un verre de whisky à la taverne de Pierre Parent, le borgne dit

Ceil de Cochon, dont le sobriquet avait inspiré le nom d'un trou perdu au confluent de la rivière Minnesota et du fleuve Mississippi – *Pig's Eye* – qu'un prêtre catholique, par souci de morale chrétienne, allait rebaptiser Saint Paul ? Et que dire de tous ces toponymes, le Lac qui Parle, le lac Pépin, le Comté de Mille Lacs, la Traverse des Sioux, la rivière Roseau, la rivière Pomme de Terre, que dire de tout l'héritage franco-canadien du Minnesota d'aujourd'hui ? Minnesota est un mot sioux-lakota qui se traduit par « le petit brouillard blanc qui monte de la rivière ». C'est la mémoire des hommes libres, les fantômes de tous ces esprits entreprenants, c'est leur soif d'aventures qui s'évapore dans l'air du temps.

Le destin des Faribault a croisé celui des Sioux lakotas, il a croisé aussi celui des Noirs américains, esclaves et affranchis. Le vieux Faribault a certainement connu Jean-Baptiste Point du Sable, le fier mulâtre francophone, fils d'un Canadien français et d'une femme originaire de Saint-Domingue, qui fonda Chicago. Et peut-être aussi George Bonga, le Noir libre et fort éduqué qui avait vécu à Montréal et qui fut une figure légendaire dans la traite des fourrures parmi les Ojibwés du Wisconsin et du Minnesota. Il a sans doute vu passer la plupart des premiers colons francophones de la région, les Hypolite Dupuis, Joseph Laflèche, Henri Picotte, Toussaint Charbonneau, peut-être même Gabriel Franchère ? Allez savoir. À tous mes amis camionneurs qui sillonnent les routes du Minnesota : rappelez-vous que la devise de cet État américain est L'Étoile du Nord, en français sur le blason.

John A. Macdonald détestait tous les Faribault de ce monde. Leur descendance résultait à ses yeux d'un croisement entre des chiens et des renards. Il les méprisait et souhaitait les voir disparaître de la surface de la terre au profit de bons colons blancs, protestants et anglophones. Contre le rêve aryen de ce triste sire se dressaient les histoires de tous ces précurseurs de l'Ouest, du Minnesota à la Saskatchewan en passant par le Dakota, et de Saint-Boniface à Edmonton, et de la Colombie-Britannique jusqu'au grand Oregon, l'écho de leurs chants résonnant le long du beau fleuve Columbia. Cent cinquante ans plus tard, notre premier ministre Stephen Harper, digne successeur de Macdonald, est loin de retenir cette mémoire, encore plus de la célébrer. Son Canada ne reconnaît ni les luttes, ni l'apport de gens comme Piapot, Gros-Ours, Esprit Errant ou Poundmaker ; son Canada ne célèbre pas Gabriel Dumont, Marie-Anne Gaboury, Thanadelthur, François Beaulieu ou James Douglas ; et quelle place fait-il aux Siksikas, aux Assiniboines, aux Cris, aux Kootenays, aux Dénés du Nord ? Cette mémoire, il a fallu l'effacer, comme il fallait effacer l'existence même de ces mondes métis et sauvages que la bonne société ne pouvait accepter.

Je ne sais pas pourquoi, mais quand il s'agit de me réjouir en face de notre histoire, je préfère Faribault, Minnesota, à tous les Kingston et autres Regina et Victoria de monsieur Macdonald. ■

# L'INCONVÉNIENT no 60


Venez assister au lancement du présent numéro  
**le vendredi 17 avril à 17 h 30**  
à la librairie Gallimard

Dans un entretien mené par MATHIEU BÉLISLE,  
ÉRIC BÉDARD et ALAIN ROY  
répondront à la question :  
**Avons-nous peur du pouvoir ?**

Un vin d'honneur et des bouchées seront servis. 3700, boul. Saint-Laurent, Montréal 514-499-2012



LA LIBRAIRIE **GALLIMARD** DE MONTRÉAL



« Nous concevons une librairie, non à la façon d'un comptoir où l'on débite une marchandise, mais comme un lieu de réunion où toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'esprit peuvent entrer et circuler librement, converser, nouer des relations, et se tenir exactement au courant de ce qui se passe dans tous les domaines de la pensée. »

Gaston Gallimard

# AVONS-NOUS PEUR DU POUVOIR ?

LAFONTAINE, PAPINEAU ET LE POUVOIR

Éric Bédard

LA FATIGUE POLITIQUE DU QUÉBEC CONTEMPORAIN

ENTRETIEN AVEC DANIEL D. JACQUES

Mathieu Bélisle

LE BESTIAIRE DE PKP

Mauricio Segura

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA  
DE L'ARISTOCRATIE COMME PRINCIPE SPIRITUEL

Carl Bergeron

## LAFONTAINE, PAPINEAU ET LE POUVOIR

Éric Bédard

Notre histoire, et c'est heureux, diront certains, n'a pas été aussi dramatique que celle d'autres nations vers lesquelles, à certains moments critiques, tous les regards se sont tournés. Le sort du monde ne s'est jamais joué à Québec ni à Montréal. Nos chefs n'ont jamais dû prendre de décisions vraiment marquantes, dont les effets se seraient fait sentir aux quatre coins de la planète. S'il importe, lorsqu'on aborde l'histoire du Québec, de relativiser la charge dramatique d'événements pour nous importants, ne minimisons pas non plus la portée de certaines décisions. Que se serait-il passé si la France, à l'instar de l'Angleterre, avait incité ses dissidents religieux à s'installer en Nouvelle-France ? Que se serait-il passé si les patriotes de 1837 avaient triomphé et proclamé la République ? Comment les Québécois auraient-ils réagi si, au lendemain du rapatriement de 1982, René Lévesque avait déclenché un référendum ? Ailleurs, dramaturges et romanciers revisitent régulièrement ces « points de rupture », où tout aurait pu basculer.

Comme d'autres, j'ai apprécié *Le Souper* (1992), un film d'Édouard Molinaro. Ce huis clos imaginé par le dramaturge Jean-Claude Brisville se déroule en 1815 et oppose, dans un duel tout en finesse, Talleyrand et Fouché, deux intrigants de renom, l'un diplomate distingué issu de l'aristocratie, l'autre chef de police rustre, fils du peuple et produit de la terreur révolutionnaire. Deux hommes très différents mais unis par une même soif de pouvoir, prêts à toutes les contorsions pour influencer les grandes décisions et « servir » la France, fût-ce en soutenant tour à tour des régimes professant des conceptions diamétralement opposées de l'homme et de la société, fût-ce en prêtant serment à Louis XVIII, après avoir servi la veille Napoléon « l'usurpateur ». Mon intérêt pour ce film tient évidemment au merveilleux jeu des acteurs, à l'esprit, aux références, aux réparties assassines, lourdes de sous-entendus ; mais il tient surtout à cette volonté sans complexe,

chez les deux protagonistes, de se maintenir coûte que coûte au pouvoir.

Je ne suis pas de ceux qui réduisent le monde à une pure mécanique de rapports de force ; quant au cynisme machiavélien, qui fascine tant, je ne communie guère à ses prémisses philosophiques. Il m'arrive régulièrement de côtoyer des femmes et des hommes que la recherche et la conservation du pouvoir politique semblent griser. Pour accéder au pouvoir, il faut bien sûr connaître le caractère des hommes. Mais tout n'est pas qu'affaire de ruse et de force. Le goût du pouvoir est le plus souvent nourri par un désir authentique de servir son pays. La plupart des femmes et des hommes qui s'engagent en politique ne sont dépourvus ni de principes ni de convictions, et souhaitent sincèrement améliorer la vie de leurs concitoyens. Il faut dire que la recherche et la conservation du pouvoir politique est une quête bien humaine. La prise du pouvoir, en plus d'être essentielle pour réaliser de grandes choses, donne le sentiment d'avoir une certaine emprise sur le cours des événements et d'exister plus intensément. Ceux qui ont aimé l'exercer y renoncent généralement à regret même si, pour s'y maintenir, ils ont parfois dû sacrifier des amitiés profondes, rogner sur leur vie de famille ou tourner le dos à leurs loisirs les plus chers. Les bénéfices politiques et existentiels du pouvoir sont rarement considérés. Un peu comme l'argent, le pouvoir est vu au mieux comme une chose un peu vile, vulgaire, au pire comme un moyen d'écraser les plus faibles, d'aliéner les plus sincères ou de corrompre les plus honnêtes.

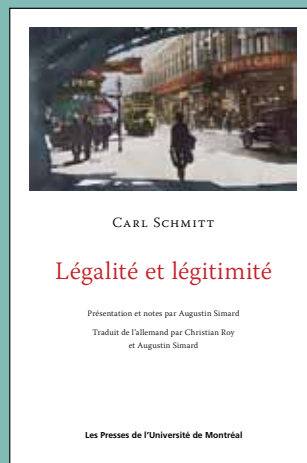
Alors que j'étais plongé dans mes recherches sur la génération réformiste canadienne-française du 19<sup>e</sup> siècle, que je compulsais les archives de ses membres, lisais leurs journaux et leurs interventions en chambre, je me suis amusé à imaginer un huis clos secret, qui aurait mis en scène deux personnages clés de la décennie 1840, soit Louis-Hippolyte LaFontaine et

Louis-Joseph Papineau. Initiée par le premier, anxieux de savoir si son ancien mentor approuvait son programme « réformiste », la rencontre aurait eu lieu en 1845, quelques semaines après le retour du long exil de Papineau aux États-Unis et en France. Orgueilleux et secret, LaFontaine n'aurait soufflé mot de cette rencontre à personne. Comme Talleyrand et Fouché trente ans plus tôt, la discussion aurait été franche, virile, toute en nuances et pleine d'allusions aux bons et aux moins bons coups de l'un et de l'autre. Le cadre aurait évidemment été plus rustique, le menu moins élaboré, les serveurs absents. Une rencontre d'hommes qui aurait révélé des personnalités fortes, sûres de leurs moyens, informées des affaires du monde.

Les différences entre les deux hommes auraient vite sauté aux yeux. Différence d'âge d'abord. Né en 1786, élu député en 1808, président de la Chambre en 1815, chef du Parti canadien deux ans plus tard, Papineau avait été un enfant prodige de la politique. En 1845, sa feuille de route était impressionnante. Il avait connu les règnes tumultueux de Craig et de Dalhousie, porté les doléances des siens à Londres en 1823, mené de nombreuses luttes contre une minorité arrogante, convaincue de sa supériorité politique et morale. En Europe, on le surnommait le « O'Connell canadien ». En France, où les jeunes républicains avaient chanté ses louanges dans *Le National*, il était devenu l'ami de Lamennais. Né en 1807, LaFontaine avait été élu pour la première fois en 1830, alors que Papineau était à son zénith. Fort en gueule, il jouait un peu le rôle d'un porte-parole de l'aile jeunesse au sein du Parti patriote. Ses premiers pamphlets, remarqués pour leur virulence, dénonçaient les Canadiens français qui avaient accepté des postes de la Couronne. Si, au fil des années, il s'était fait un nom et avait même réussi à s'imposer à la tête des « réformistes », en 1845 LaFontaine n'avait que trente-huit ans. À une époque où la jeunesse et le changement ne tenaient lieu ni de programme ni de slogan, une époque où l'expérience était synonyme de sagesse, avoir moins de quarante ans n'avait rien d'un atout. Différences sociales, ensuite. Sans être un aristocrate pédant, Papineau avait reçu une éducation classique, assimilé les grands auteurs de l'Antiquité, hérité de son père un grand domaine seigneurial. Sa correspondance donne à voir un homme distingué qui, sans être précieux ou affecté, connaissait les bonnes manières de l'Ancien Régime et était pleinement conscient d'appartenir à une élite. Face à lui, LaFontaine affichait sans doute les manières d'un roturier. Fils d'un menuisier décédé prématurément, élevé par son grand-père, il avait néanmoins connu une réelle ascension sociale grâce à ses études chez les Sulpiciens au Collège de Montréal, à son travail rigoureux d'avocat et, peut-être surtout, à son mariage avec Adèle Berthelot, fille d'un avocat prospère et bibliophile reconnu de Québec.

Ces différences d'âge et de rang se rapprochent de celles qui opposèrent, à une certaine époque, Jacques Parizeau et Lucien Bouchard. Le premier avait grandi dans un milieu bourgeois, fréquenté un lycée français, étudié à Londres, obtenu un doctorat. Élevé comme un chef, Jacques Parizeau a longtemps porté des trois-pièces et vouvoyé ses collaborateurs les plus proches. Son père, homme d'affaires prospère, et son grand-père, docteur en médecine d'un prestigieux établissement français, avaient connu un parcours semblable au sien. Le second était le fils d'un camionneur qui peinait à écrire des lettres à ses fils partis étudier en Europe. Il avait grandi dans un rang du Saguenay, terminé son collège classique, fait son droit à l'Université Laval. Avocat à

# LE SAVOIR EST LÀ.



DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE À 50% DU PRIX PAPIER

Les Presses de l'Université de Montréal  
www.pum.umontreal.ca

Université  
de Montréal

Chicoutimi, esprit plus tourmenté, il hésita longtemps à faire de la politique. Jacques Parizeau et Lucien Bouchard partageaient peut-être des convictions similaires en 1995, mais ils provenaient de deux univers bien différents.

À partir de novembre 1837, Papineau et LaFontaine se distinguent l'un de l'autre surtout quant aux orientations tactiques et stratégiques du mouvement patriote. Alors que le gouvernement britannique rejette du revers de la main les 92 Résolutions en mars 1837, Papineau et son état-major défient ouvertement la métropole. Inspirés par les révolutionnaires américains, ils boycottent les produits anglais, organisent de grandes assemblées de protestation, prononcent des discours enflammés. L'heure n'est plus au compromis politique mais aux affrontements sur les champs de bataille. Papineau aurait-il préféré que Londres recule et entende raison ? À coup sûr. Mais une fois la guerre d'insurrection lancée, il ne s'y oppose pas. Pourchassé, menacé, recherché, le chef patriote s'éclipse aux États-Unis dans des circonstances nébuleuses. Alors qu'il avait accompagné Papineau tout au long de l'été et soufflé sur les braises, LaFontaine, à la surprise générale, refuse un affrontement jugé suicidaire et se range aux vues d'Étienne Parent, qui, dès le printemps 1837, lance des appels au calme. Avec d'autres députés, il fait des pieds et des mains pour que le Parlement soit rappelé et que la Chambre siége de nouveau.

Lors de cette rencontre de 1845, les deux hommes seraient sûrement revenus sur ces semaines troubles de novembre 1837. Papineau aurait expliqué son départ soudain pour les États-Unis, LaFontaine sa dissidence de dernière heure. Sur la suite des événements et les choix politiques de LaFontaine, parions que le ton aurait monté et que les échanges auraient été vifs : « Le manifeste que j'ai proposé aux électeurs de Terrebonne était la seule voie à suivre pour sauver les meubles, monsieur Papineau... Le "gouvernement responsable" promis dans le rapport Durham nous permettra de décentraliser notre système de justice, de fonder des écoles normales, de redonner à notre langue le statut qu'elle mérite et d'indemniser nos compatriotes dont les biens ont été saccagés par les milices de Colborne... – De bien belles réformes, monsieur LaFontaine, mais au final, qui aura le dernier mot ? – Le parti majoritaire en Chambre, comme à Londres. Les Anglais ne pourront nous refuser les institutions qu'ils se sont données à eux-mêmes... – Vous êtes bien naïf, monsieur LaFontaine ! Embrigadés dans cet infâme Canada-Uni créé pour nous réduire au silence, nous restons prisonniers du joug impérial. Et toutes vos belles réformes n'y changeront rien.

Vous ne comprenez donc pas que si Londres jette un peu de lest, c'est pour mieux nous asservir ? Il est absolument intolérable qu'un peuple du Nouveau Monde soit tenu d'obéir à un monarque... Un monarque européen de surcroît. – Peuple du Nouveau Monde ! Mais j'en suis parfaitement, monsieur Papineau, et j'épouse autant que vous les valeurs de notre continent. Voilà pourquoi je veux abolir le régime seigneurial. Mais je crois comprendre que cette réforme ne vous dit rien qui vaille... – Cessez vos diversions ! Vous savez très bien que le régime seigneurial canadien n'a rien à voir avec le régime d'exploitation féodal. Monsieur LaFontaine... Je ne doute

pas de votre bonne volonté, mais je suis hélas convaincu que votre programme réformiste, aussi bien intentionné soit-il, n'apportera aucun changement fondamental. Le peuple et ses représentants resteront dépendants des caprices d'un monarque héréditaire... Vivre ainsi aux portes de la grande république, c'est une honte ! – Très bien, monsieur Papineau, mais que faire, alors ? Que proposez-vous de mieux ? – Simple... Il faut rapidement demander le rappel de l'Union, abroger cet acte inique. – Le rappel de l'Union ? Mais vous n'y pensez pas ! Il faudrait de nouveau se mobiliser, probablement prendre les armes, plonger le pays dans le désordre et la confusion... Vous oubliez que les événements de 37 ont laissé des traces profondes dans les consciences, monsieur Papineau. Les Canadiens ont peur de la répression... Ils n'ont pas oublié la fureur des miliciens, les arrestations arbitraires, les procès arrangés, les pendaisons... Les exilés commencent à peine à revenir... »

Les échanges, souvent orageux, se seraient poursuivis jusque tard dans la soirée. Papineau aurait fini par admettre qu'à ses yeux, la seule solution viable pour le Bas-Canada aurait été l'annexion aux États-Unis ; une avenue que LaFontaine aurait probablement qualifiée d'irréaliste et de risquée.

On connaît la suite... Allié au libéral Robert Baldwin, LaFontaine accède au conseil exécutif en 1848 et met en œuvre l'application de son programme. Cette année-là, la Couronne souscrit finalement au principe de la « responsabilité ministérielle » réclamé par les réformistes depuis 1840. Cette concession sera cependant loin de passer comme une lettre à la poste. Les orangistes, refusant d'être gouvernés par un papiste d'origine française, incendient le parlement de Montréal et attendent à la vie de LaFontaine et de son épouse, réfugiés dans leur maison entourée d'une foule hostile. Papineau reprendra du collier et retrouvera un siège au Parlement. Fidèle à ses convictions républicaines, il y portera



les idéaux des jeunes de l'Institut canadien et signera le manifeste annexionniste de 1849.

Mais ce qui distingue LaFontaine de Papineau, ce ne sont pas seulement des principes, libéraux chez le premier, républicains chez le second, mais une pratique de la politique. Toute sa vie, Papineau restera un homme d'opposition. S'il s'empare habilement du Parti canadien, écarte des adversaires gênants (concentrés dans la région de Québec) et définit avec précision et panache un long cahier de doléances (les 92 Résolutions), on a l'impression que le pouvoir exécutif ne l'a jamais vraiment intéressé. On peut d'ailleurs constater le même phénomène chez son petit-fils Henri Bourassa, qui, bien que pressé par une jeunesse nationaliste rêvant de grandes réformes, refusera, malgré son immense popularité, de fonder un parti de gouvernement qui aurait envisagé concrètement une prise du pouvoir. Renié par ses alliés les plus proches, notamment Wlfréd Nelson, qui l'accuse injustement d'avoir « fui » Saint-Denis et ainsi abandonné les siens, Papineau prêche de plus en plus dans le désert. En 1854, il se retire définitivement de la politique et se réfugie dans son domaine de Montebello, entouré de sa famille et de sa riche bibliothèque.

LaFontaine avait une autre manière d'envisager l'action politique. Réfléchissant très tôt, et de manière concrète, aux réformes à réaliser, il est hanté par les stratégies à mettre en œuvre pour arriver à ses fins. George-Étienne Cartier et lui incarnent assez bien ce prototype de l'avocat-politicien, souvent brasseur d'affaires, qui caractérisera notre classe politique jusqu'à la Révolution tranquille. À cette différence près que LaFontaine abandonne le pouvoir dès 1851, à la surprise générale, alors qu'il se trouve au sommet. Ses lettres de l'époque montrent un homme désabusé de la nature humaine et profondément blessé par les attaques sournoises des uns et des autres, qui jouent du coude pour obtenir une faveur ou lui porter ombrage. L'irruption d'une opposition libérale, qualifiée malicieusement de « rouge » par la presse conservatrice, n'allait pas aider les choses. Le début de ces rivalités partisans, la fin de l'apparente unité du bloc canadien-français, allait également le miner. Jeune député ou chef de parti, LaFontaine n'avait eu qu'un objectif : exercer le pouvoir exécutif. Tout se passe comme si, l'ayant finalement obtenu, il lui a rapidement tourné le dos. Nommé juge, il disparaît de la scène publique, s'enferme dans son cabinet de travail, où il rédige des milliers de pages de jugements, et s'éteint en pleine cour, en 1864.

Encore aujourd'hui, je reste fasciné par ces deux destins. Les deux hommes, malgré leurs différences évidentes, ont été marqués par des événements dramatiques qui les ont obligés

à faire des choix, non seulement politiques mais existentiels. Ni l'un ni l'autre n'a envisagé sérieusement, après le fiasco de 1838, l'indépendance politique. Les deux ont misé sur des tiers pour sortir de l'impasse. Papineau espérait sincèrement obtenir l'appui des Américains, alors que LaFontaine entendait raisonner les députés britanniques. Le premier s'est rendu à Washington, le second à Londres, mais les deux ont échoué lamentablement. Aux marges de la République et de l'Empire, le Bas-Canada n'intéressait guère les grands. Les deux chefs ont dû se résigner : comme en 1763, il faudrait nous débrouiller tout seuls et ne compter que sur nos seuls moyens. Ce caractère périphérique, « provincial », a dû alors leur sauter au visage. La « grandeur » politique, ce serait pour les autres.

Or la question se pose : peut-on vraiment s'intéresser au pouvoir politique lorsqu'il est à ce point dépourvu de « grandeur » ? Il m'arrive de croire qu'il y a peut-être là une clé pour comprendre le rapport trouble des Québécois au pouvoir, encore aujourd'hui. Par « grandeur », j'entends la possibilité pour un peuple d'affirmer son être collectif, sa personnalité singulière dans le grand concert des nations.

Si, par tempérament ou par dépit, Papineau et LaFontaine ont refusé le pouvoir ou l'ont exercé pendant une période relativement courte, il reste qu'ils incarnent les deux figures inaugurales de sa pratique. La première figure est celle de l'orateur qui

préfère l'éducation civique et la pureté de l'Idée à l'exercice concret du pouvoir. De Médéric Lanctôt à Pierre Bourgault, et de René Chaloult à Michel Chartrand, le Québec compte son lot de tribuns qui ont préféré avoir raison envers et contre tous plutôt que de se compromettre au sein d'un parti de gouvernement. La seconde figure est celle de l'administrateur responsable qui laisse braire les idéologues pendant qu'il prend des décisions. De Lomer Gouin à Robert Bourassa, et de Louis-Alexandre Taschereau à Jean Charest, ces avocats-politiciens ont été nombreux à gérer le Québec au meilleur de leurs capacités. Dans la constellation des hommes politiques qui ont marqué notre histoire, je ne vois que René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau qui ont été à la fois des orateurs d'exception et des hommes de pouvoir. Pas étonnant qu'ils nous aient à ce point marqués collectivement. ■



## LA FATIGUE POLITIQUE DU QUÉBEC CONTEMPORAIN

ENTRETIEN AVEC DANIEL D. JACQUES

### Propos recueillis par Mathieu Bélisle

Daniel Jacques, permettez-moi d'abord de vous remercier d'avoir accepté cette demande d'entretien. Dans un remarquable essai sur *La fatigue politique du Québec français* (Boréal, 2008), vous affirmez que les Québécois souffrent d'une « incapacité atavique à penser véritablement le politique ». C'est une affirmation forte, qui mérite qu'on s'y attarde, ne serait-ce que pour dissiper les malentendus qu'elle pourrait susciter. Voulez-vous dire que les Québécois n'ont pas de culture, d'imagination politique ? Qu'ils n'ont pas les moyens de réfléchir aux grandes structures et orientations politiques ?

Toute la difficulté que présente cette question découle de l'expression « penser le politique ». Qu'est-ce donc que le politique ? Par quelle voie peut-on parvenir à penser un pareil objet ? Ce sont là des problèmes fort anciens et très complexes, abordés notamment par Platon dans *Le Politique*, qu'on ne peut résoudre en quelques lignes. Disons, pour aller à l'essentiel, que le politique a pour tâche la mise en commun d'un territoire sous l'autorité de la loi. La pensée politique, par conséquent, vise à établir sous quelles conditions d'intelligibilité le territoire, l'autorité et la loi peuvent être fondés. Davantage, nous pourrions dire qu'une telle réflexion doit permettre de saisir comment ces réalités humaines – le territoire, l'autorité et la loi – font l'objet d'une mise en commun.

Penser le politique, pour ce qui concerne la situation du Québec, c'est donc chercher à savoir comment il « nous » est donné d'envisager cette mise en commun, constitutive de la nation, entendue au sens politique. Une fois engagés dans cette enquête, il convient de nous interroger sur le motif d'un tel partage symbolique dans notre histoire. Or, c'est ici le point essentiel, il m'a semblé que les motifs invoqués par les élites canadiennes-françaises et québécoises ont été, à la suite de la faillite de la Rébellion des patriotes, de nature

si ce n'est proprement apolitique, à tout le moins bien peu politique. Cela tient au fait que notre situation minoritaire ne nous a pas préparés à penser le politique comme une fin, c'est-à-dire un état souhaitable en lui-même, mais toujours comme un moyen, un moyen pour assurer, par exemple, notre « survivance ». Le politique a été mis au service d'abord de la religion et ensuite de la culture, tout comme aujourd'hui il semble soumis aux impératifs de l'économie. Sous ce rapport particulier, la Révolution tranquille n'a pas opéré de transformations réelles, à tout le moins quant à la nature de notre relation au politique, demeuré jusque-là un pur instrument au service d'un bien commun, quelle que soit la compréhension que l'on ait pu avoir de ce « bien ».

Si ces réflexions touchent à la réalité du phénomène politique, on en vient alors à se demander ce que serait une véritable pensée du politique. Une partie de la réponse se trouve dans l'affirmation que le politique n'est pas qu'un moyen, ce qu'il est aussi, mais d'abord et autrement une finalité puisque l'homme n'accède à son humanité qu'en parvenant à déployer son être au sein de la Cité, qui le précède et dans laquelle il lui est donné de prendre place parmi ses semblables. C'est pourquoi, pour revenir au Québec, l'accession à l'indépendance n'est pas qu'un simple instrument parmi d'autres, comme l'a soutenu le père de l'étapisme dans un livre récent, mais bien plutôt la condition requise pour accéder à la plénitude de notre être collectif. Dans l'histoire de l'Occident, l'autre nom donné à cette figure de la plénitude, qui n'est pas la seule d'ailleurs, est celui de liberté. À ma connaissance, le personnage de notre histoire récente qui a le mieux incarné cette possibilité historique fut Pierre Bourgault, et l'échec de sa politique, d'un point de vue réaliste, en dit long sur notre condition commune. N'est-il pas significatif que le concept de liberté ait pour ainsi dire disparu du discours politique souverainiste pour être

remplacé par ceux de « projet de société », d'« identité », voire de « souveraineté économique », qui sont des concepts qui se rapportent davantage à la société qu'à l'État ?

Ne pourrait-on pas dire que les Québécois ont une culture politique – et même une culture du politique –, mais une culture politique d'opposition et non de pouvoir, bref, qu'ils ne savent pas réellement penser en termes de pouvoir ? Allons encore plus loin : les Québécois ont-ils peur du pouvoir ?

Les Québécois ont-ils peur du pouvoir ? Il me semble reconnaître sous la formulation de cette question un vieux mythe concernant le caractère présumé des Canadiens français, « porteurs d'eau » dans leur propre pays. S'il est vrai que notre situation historique ne nous a pas permis d'acquérir une expérience complète de la vie politique et que notre conscience commune en est restée atrophiée, je ne crois pas que cette condition nous ait conduits à ne pas savoir assumer le pouvoir. Il convient d'éviter l'amalgame entre pouvoir et politique puisque le domaine du pouvoir est bien plus vaste que celui du politique. Le politique n'est qu'une figure possible du pouvoir, voire du désir de pouvoir, qui conduit, au final, au rassemblement des hommes en communauté. À ce sujet, Machiavel a des pages remarquables dans *Le Prince*, notamment au sujet des actions de César Borgia en Romagne.

Pour revenir, de nouveau, au Québec et au Canada français, il serait plus juste de dire que nous avons surtout développé des formes de pouvoir autres que politiques, voire en remplacement du politique. Je pense bien sûr à la religion, en l'occurrence le catholicisme, qui fut, à certains égards, le cœur de notre nationalité, à tout le moins de notre survivance nationale, et plus encore l'institution par excellence d'une puissance manifeste. Nul doute, à mes yeux du moins, que nous avons excellé dans l'exercice de cette figure si particulière du pouvoir collectif, jusqu'à l'épuisement spirituel et la déchéance morale. Bien sûr, aujourd'hui nous avons délaissé ces formes décriées du pouvoir pour d'autres plus en accord avec l'esprit de notre époque. Nous célébrons désormais nos réussites dans les sphères de l'art, notamment les arts de la scène, et de l'économie. Considérant la fascination qu'exercent ces nouvelles icônes de la réussite, il semble bien que nous n'ayons aucune difficulté à assumer ces pouvoirs-là.

Permettez-moi de jouer le rôle de l'avocat du diable en revenant sur les questions précédentes à partir d'un tout autre angle. Selon vous, la Révolution tranquille a marqué le passage d'une conception religieuse de l'être-ensemble à une conception culturelle – et non politique. Vous affirmez dans votre essai que les artistes en sont venus à jouer auprès du peuple québécois un rôle analogue à celui qui était jadis exercé par les membres du clergé. S'il ne me paraît guère

contestable que les artistes aient joui d'un capital symbolique inégalé dans l'histoire du Québec durant les décennies qui marquent la période de la Révolution tranquille, il me semble qu'une telle lecture écarte un peu trop rapidement les acteurs politiques eux-mêmes et le rôle qu'ils ont pu jouer, l'influence décisive qu'ils ont pu exercer sur la vie collective. La Révolution tranquille n'est-elle pas marquée aussi par l'apparition d'une nouvelle génération d'acteurs politiques (les Lesage, Lévesque, Lapalme, Gérin-Lajoie, Bourassa, Castonguay, Parizeau, Laurin et ainsi de suite) appelés à jouer dans l'espace public un rôle considérable ? Bref, la Révolution tranquille ne marque-t-elle pas, en même temps que l'apparition d'une conception culturelle de l'être-ensemble, un réveil – ou un éveil – du politique ?

Dans l'interprétation de la Révolution tranquille et de son héritage, il ne s'agit nullement de sous-estimer le rôle considérable joué par certaines élites politiques – les Parizeau, Bourassa et autres –, mais plutôt de rappeler l'immense « capital symbolique », pour reprendre votre expression, dont ont joui les artistes – pensons cette fois aux Miron, Tremblay, Vigneault et tous les autres, si nombreux – qui ont formé l'avant-garde du renouveau de la conscience nationale. Il est à noter d'abord que ce rôle dévolu aux artistes représente une nouveauté dans notre histoire et n'a pu être envisagé qu'au moment même où les Canadiens français du Québec se sont rebaptisés eux-mêmes Québécois. D'une certaine façon, l'artiste québécois répond à la représentation de la nation comme manifestation de la culture de la même façon que le prêtre canadien-français a répondu à celle de la nation comme véhicule de la religion.

Le fait que l'artiste ait eu pour tâche d'exprimer d'une voix nouvelle la singularité de notre être culturel ne diminue en rien l'influence, parfois déterminante, des élites politiques et économiques dans notre histoire. Toutefois, sur le plan de la représentation collective, du mythe, il faut convenir que l'un, le politique, n'est que le serviteur de l'autre, l'artiste, qui devient ainsi l'interprète autorisé de la nation. Qui est le maître à ce jeu ? Miron ou Lévesque ?

La situation politique du Québec actuel m'apparaît comme le produit d'une série d'échecs : des échecs référendaires, bien sûr, mais aussi des échecs à faire pleinement entrer le Québec dans le giron canadien (la Constitution non signée, Meech, Charlottetown). Une telle situation est proprement déprimante – ou « fatigante », pour le dire dans les termes d'Hubert Aquin. Beaucoup d'énergie semble avoir été dépensée en vain. Le Québec me fait penser à ces personnages de romans d'apprentissage qui rêvaient de grandeur et qui échouent et perdent leurs illusions. Je songe à Lucien de Rubempré, héros des *Illusions perdues* de Balzac, qui rêve de devenir l'égal de Victor Hugo, mais doit se contenter d'un modeste travail de journaliste anonyme dans un quotidien minable. En



**littérature, on dit de ces personnages que leur échec n'a pas été tout à fait vain : ils ont « vieilli », ils ont appris à devenir adultes, ils ont pris la mesure d'eux-mêmes. Ne pourrait-on pas tirer les mêmes conclusions à propos du Québec ?**

Prendre la mesure de soi par l'échec ! Voilà une vision bien chrétienne de notre histoire. Il est vrai que le Québec a « vieilli » au cours des dernières années en raison de l'affaiblissement de son rêve le plus distinctif. Il est tout aussi vrai que ce rêve, rêve d'indépendance, lui est venu sur le tard, alors même que bien des nations de par le monde en venaient à la conclusion qu'il nous fallait délaisser ces attachements par trop arbitraires et, parfois, si contraires à l'esprit de la civilisation libérale qui prédomine à notre époque. Par ailleurs, il est vrai que le récit de nos échecs s'apparente à certains romans d'apprentissage. On se souviendra toutefois qu'il y a parmi ces romans des aventures qui se terminent mal, ou encore dont le résultat demeure bien incertain. Je pense notamment à *La Montagne magique* de Thomas Mann, où le héros, Hans Castorp, semble à la toute fin s'abandonner aux sirènes de la réaction, malgré les recommandations de son ami le pédagogue, Settembrini, jusqu'à se rendre sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Bien sûr, je ne crois pas qu'un destin aussi tragique nous attende, mais je me demande parfois quel sera le coût de notre inachèvement et plus encore de notre fatigue politique. Il ne s'agit aucunement d'affirmer que nous ne saurions connaître, dans l'avenir, bien des réussites artistiques, économiques, voire intellectuelles, mais davantage de s'interroger sur ce que nous aurions pu devenir si nous avions exploré jusqu'à leur plénitude les possibilités offertes par notre existence politique.

**Le débat politique québécois me semble actuellement traversé par un vaste point d'ombre : certes, le Québec n'a pas voulu rompre avec le Canada, et les deux échecs référendaires sont là pour le prouver. Mais justement : qu'en est-il du Canada ? Qu'a-t-il à proposer au Québec ? On comprend que les fédéralistes québécois ne veulent pas s'aventurer sur ce terrain, par peur d'essuyer un refus des autres provinces et du gouvernement fédéral. On comprend aussi que les indépendantistes ne veulent pas aborder cette question, dans la mesure où ils donneraient alors l'impression de renoncer à leurs revendications traditionnelles. Pourtant, à bien y penser, il me semble que la balle est actuellement dans le camp du reste du pays, que le Canada a le devoir de proposer au Québec autre chose que le rapatriement de la Constitution ou une loi sur la clarté, qui ont plutôt eu pour effet de l'aliéner encore davantage, de contribuer à ce qu'on pourrait appeler sa « décanadianisation ». L'avenir du débat sur le statut politique du Québec ne passe-t-il pas obligatoirement par cette voie ? Ou avons-nous à ce point perdu de notre influence au sein du Canada pour qu'une telle voie soit désormais impraticable ?**

Je ne sais pas si le Canada, on parle ici du Canada anglais, possède un « devoir » envers nous. Bien sûr, ultimement, la grande politique doit conduire à la concorde, aussi serait-il souhaitable que ce pays qui demeure le nôtre puisse offrir à

l'ensemble des Québécois les moyens d'action les plus appropriés à leur développement. Il n'en demeure pas moins, dans le monde bien réel de la politique, que la liberté est rarement offerte et plus généralement conquise. Il n'en va pas autrement pour le Québec, qui doit faire valoir ses propres intérêts au sein du pays réel qu'est le Canada. À cet égard, je crois que le rêve, si puissant autrefois, qu'a représenté l'indépendance du Québec est devenu aujourd'hui un obstacle qui nous empêche de jouer un rôle actif dans l'espace politique où se joue notre avenir. En somme, le rêve de la génération précédente obstrue l'horizon d'action de la génération qui vient, ne lui laissant pour héritage qu'un pays réel devenu étranger et un pays imaginaire toujours plus improbable. Quelle voie ouvrir à l'action politique des plus jeunes qui échappe à l'attente suscitée par l'exil et à l'indifférence engendrée par la déception ? Voilà bien les tâches à la fois intellectuelles et politiques qui s'imposent à nous aujourd'hui !

**En terminant, une question sur l'état des forces souverainistes. Il me semble que l'écart entre les idéalistes et les pragmatiques n'a jamais été aussi grand qu'à l'heure actuelle, entre ceux pour qui l'indépendance est un idéal, un rêve auquel il faut tout sacrifier, quoi qu'il en soit de la volonté et des préoccupations populaires, et ceux pour qui l'indépendance est d'abord un projet à réaliser concrètement et qui, accablés par les signaux négatifs que la réalité leur envoie, se sentent forcés de le reporter indéfiniment, au grand dam des idéalistes. Le mouvement est-il condamné à voir l'écart entre ces deux « camps » s'élargir ? La tension et la distance entre ces deux camps nous apprennent-ils quelque chose à propos de la culture québécoise, de sa difficulté à réconcilier l'idéal et la réalité, ou de ce que vous décrivez vous-même comme son « ambivalence proverbiale » ?**

Il est évident que les forces souverainistes sont aujourd'hui dans un piètre état et que la division règne dans leur camp. D'un côté, il y a ceux que l'on nomme les « purs et durs », ceux qui s'accrochent au rêve, quitte à masquer la réalité ; de l'autre côté, il y a les pragmatiques, voire ceux qui sont politiciens, au sens le plus péjoratif que l'on puisse donner à ce terme, et qui cherchent à accaparer le pouvoir en devenant les seuls dépositaires de nos aspirations révolues. Tous ceux-là s'élancent, chacun armé de son échancier référendaire, précédé de fantasques constitutions, dans le champ des possibles défini par la volonté populaire. Il en a toujours été ainsi : en 1980, en 1995, en 2014 et demain encore... Or, ce qui me semble caractériser l'état général de notre volonté, j'entends celle des francophones du Québec, c'est une sourde mais profonde fatigue politique. Il est donc à prévoir, tant que persistera cette situation ambiguë, que les partis opposés à la réalisation de l'indépendance profiteront grandement de la division du mouvement souverainiste et plus encore de la persévérance des plus idéalistes. Comme quoi les desseins de l'Histoire, en admettant qu'ils existent, sont parfois bien impénétrables. ■

# LE BESTIAIRE DE PKP

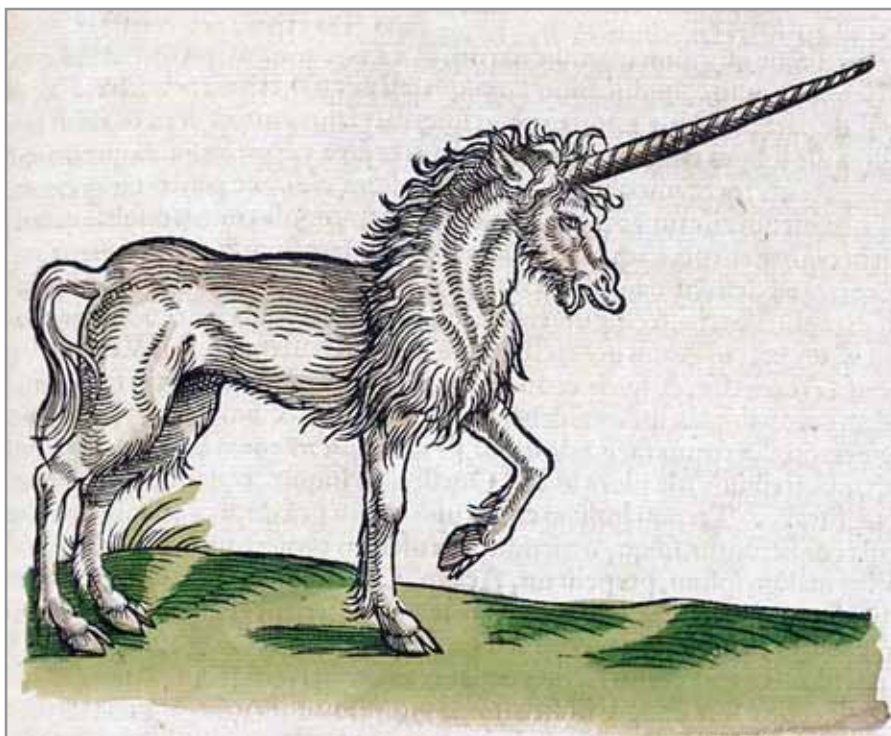
Mauricio Segura

Autrefois, quand on demandait aux Québécois quelle personnalité incarnait le pouvoir, ils nommaient, selon les époques, soit des politiciens (Maurice Duplessis, Jean Lesage, René Lévesque), soit des hommes d'affaires (les frères Molson, Charles Bronfman, Paul Desmarais, Pierre Péladeau). Aujourd'hui, s'il y a un individu qui représente le pouvoir, vu la singularité de son parcours (fils d'un homme de pouvoir) et la présente conversion de son pouvoir économique en pouvoir politique, c'est bien Pierre Karl Péladeau. À l'instar de son surnom composé de trois initiales bien roides (le pouvoir, au Québec comme ailleurs dans le monde, se conjugue encore largement au masculin), plus médiatique que bien d'autres hommes fortunés qui souvent préfèrent la fraîcheur ombragée de l'anonymat (on pense à Laurent Beaudoin, mais aussi à des hommes issus des « communautés culturelles » tels que Stephen A. Jarislowsky et David Azrieli), moins enclin à vouloir brouiller les cartes en projetant une image autre que celle de l'homme d'affaires (on songe au clown environnementaliste Guy Laliberté et au pharmacien qui vous veut du bien Jean Coutu), PKP incarne pour le meilleur et pour le pire la nouvelle figure du pouvoir au Québec.

Je me propose d'explorer non tant l'homme et ses hauts faits (suffisamment connus) que les représentations que suscite sa personne ; ou, si l'on préfère, j'ai choisi de me pencher sur sa *persona*, dans le sens où l'entendait Carl Gustav Jung, à savoir les personnages socialement prédéfinis que le public projette sur lui et dans lesquels il devra éventuellement se couler pour tenir son nouveau rôle social.

Dans une entrevue passée largement inaperçue<sup>1</sup>, Pierre Karl Péladeau prévoyait que d'ici 50 ans toute la population mondiale serait végétarienne, étant donné les coûts exorbitants qu'exige la production bovine, et dévoilait du même souffle qu'il s'était converti à cette pratique alimentaire depuis une douzaine d'années – en fait, depuis sa rencontre avec Julie Snyder (en passant, on sait gré au quotidien de la rue de Bleury de nous tenir à jour sur ces infos capitales). La tentation était trop forte et l'ironie trop délicieuse pour ne pas saisir l'occasion par les cheveux : de manière à être tout à fait au diapason avec la vision du monde de PKP, je présente mes réflexions sous la forme d'un bestiaire, cadre tout à la fois contraignant et heuristique.

Je rappelle que le bestiaire est un genre qui apparaît au cours de l'Antiquité, mais qui connaît son heure de gloire au Moyen Âge. Étant donné la vision du monde moyenâgeuse, où le réel est généralement lu à l'aide de la Bible (tous les autres livres ne sont que des extensions de celle-ci), ces traités présentent des bêtes tout autant imaginaires que réelles, et la visée de leurs représentations animalières n'est pas tant d'établir un inventaire exhaustif de la faune qui foulait alors le sol (comme l'entreprendrait aujourd'hui un esprit moderne) que de se pencher sur la nature de chaque animal pour en extraire la sève morale, voire chrétienne. En somme, ce genre s'applique surtout à mettre en relation le monde, en particulier les bêtes, et Dieu (alors la dernière marche du pouvoir). De la même façon (c'est mon pari badin), mettre en « correspondance(s) » (comme l'aurait dit Baudelaire) les bêtes de prédilection du Moyen Âge et PKP nous aidera à révéler les diverses perceptions que nous avons du pouvoir.



### LA LICORNE

La scène du poing levé de Pierre Karl Péladeau, au moment de l'annonce de sa candidature au poste de député du Parti québécois pendant la dernière campagne électorale provinciale, rappelle paradoxalement plusieurs images de « révolutionnaires », notamment celle de la cérémonie des médailles du 200-mètres des Jeux olympiques de 1968, où, souvenez-vous, Tommie Smith et John Carlos, des athlètes afro-américains, lèvent chacun un poing ganté de noir. Ils célébraient le « black power », PKP célèbre la fierté d'être souverainiste. Il est curieux de constater que les deux situations connotent la même arrogance enthousiasmante, représentent un coup de feu au milieu d'une cérémonie solennelle où la retenue politique est généralement de mise. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette scène a ravi le cœur de bien des souverainistes, en particulier ceux dits « de droite », quoique à moyen terme elle ait sans doute plombé la campagne du PQ – mais ça, c'est une autre histoire. Curieusement aussi, cette entrée fracassante dans la vie politique partage plusieurs attributs d'ordinaire associés à la licorne, notamment la pureté ; son geste, peu soucieux des conséquences, qui a indéniablement quelque chose de pur, est un coup de tête libérateur pour les souverainistes – un affront inquiétant pour les fédéralistes. Pour le dire dans les mots de Max Weber, qui, contrairement à bien des sociologues, fait valoir la dimension relationnelle du pouvoir plutôt que sa dimension institutionnelle, PKP cherche alors à transformer la « domination rationnelle légale » en « domination charismatique ». Du jour au lendemain PKP redonne, comme naguère la licorne pour la chrétienté, un vigoureux élan à la foi souverainiste ; à l'instar de la corne spiralee et pointue, son poing se mue en une flèche spirituelle visant à faire pénétrer l'option du pays au sein de

la masse. Dans cette optique, PKP est celui qui excite les souverainistes vers l'orgasme de la nation, qui tout d'un coup semble à portée de la main. Ses efforts considérables pour ressusciter les Nordiques peuvent également être interprétés à la lumière de l'image de la licorne, étant donné l'adulation dont il fait l'objet dans la région de Québec. Le défenseur type de cette image de PKP est sans conteste le très nuancé Mathieu Bock-Côté.

### LE GRIFFON

Évidemment, le poing levé de PKP a donné lieu à bien d'autres interprétations ; c'est pourquoi il importe d'élargir la perspective. Au début du Moyen Âge, le griffon, animal hybride qui combine l'aigle et le lion, est perçu comme la personnification du diable, puisque sa puissance redoutable lui permet de régner à la fois sur terre et dans le ciel. De manière similaire, la quinzaine de lock-outs découlant de l'arrivée de PKP à la tête de Québecor lui accolent une image pour

le moins diabolique, surtout au sein de la gauche sociale-démocrate (image que ne partage pas 72 % de la population, qui se faisait de lui une opinion plutôt positive ou très positive, au plus fort du conflit opposant PKP au syndicat du *Journal de Montréal* en 2010<sup>2</sup>). Ce groupe social n'a de cesse de brandir le spectre de la « convergence », preuve irréfutable du pouvoir démesuré que détiendrait le griffon businessman. Or, après l'épisode du poing levé, certains tenants de ce clan, comme s'ils avaient été soudain frappés d'amnésie, oublient du tout au tout le passé du PDG pour célébrer le « courage » et la « franchise » du souverainiste nouvellement déclaré. La curieuse évolution que connaît l'image du griffon peut nous aider ici à y voir clair, puisqu'à la fin du Moyen Âge, par un revirement spectaculaire, cette bête ne sera plus perçue comme la personnification du diable, mais comme la parfaite incarnation de la double nature du Christ, dieu et homme à la fois, roi du ciel et de la terre. Envoutée par la puissance de cette créature redoutable, la population moyenâgeuse s'efforce – le processus est long, il est vrai – de transformer cette qualité en un vecteur qui mène à la foi, par une sorte d'apprivoisement de la bête (à la fin du Moyen Âge, seuls les sots tressaillent de peur à la vue d'une tapisserie représentant le griffon). Un phénomène analogue s'est-il produit avec PKP ? À la suite de ses apparitions éclair à l'émission *Le Banquier* et sur les patinoires extérieures de Québec pour jouer au hockey avec des ados, tout porte à croire que certains l'« apprivoisent » bel et bien, et vont jusqu'à oublier ses faits d'armes à titre de PDG. Le paragon de ce groupe est sans doute l'ex-syndicaliste de la CSN Gerald Larose, qui, en plein lockout du *Journal de Montréal*, évoquait la « blessure très profonde » de ses employés ; après le poing levé de PKP, dans une volte-face ébouriffante, Larose salue avec enthousiasme sa candidature.

## LE BASILIC

Pour une gauche peu encline à de telles volte-face, PKP personnifie non pas le griffon, être fantastique trop ambigu, trop associé à la figure d'un sauveur hypothétique, mais le basilic, amalgame du coq et du serpent. On l'aura deviné, le basilic nous permet d'explorer l'image la plus sombre qu'a suscité PKP jusqu'à ce jour. À l'instar du basilic et de son pouvoir pétrifiant, il est ici perçu comme un être capable de pulvériser quiconque par son seul regard, à la notable exception, il est vrai, d'une petite bête toujours affairée et très ricaneuse, la belette. À cet égard, on ne compte plus les témoignages qui décrivent PKP comme étant « soupe au lait », « colérique », « irascible » et « cruel ». Si vous vous opposez à leurs dires, les partisans de cette image vous rappelleront les accointances de PKP parmi les hauts gradés du Parti conservateur du Canada, dont l'ineffable Kory Teneycke, ancien directeur des communications du premier ministre Stephen Harper, à qui PKP confie la tâche de diriger Sun TV News en 2009, chaîne d'extrême droite qu'il vient de lancer, mais qui sera contraint de démissionner moins de trois mois après son entrée en fonction, en raison de sa proximité avec le parti au pouvoir. Les mêmes vous ressortiront que le prétendu « meilleur coup » de PKP, l'acquisition de Vidéotron par Québecor, serait dû en fait à la Caisse de dépôt et de placement du Québec, qui investit dans cette transaction 3,2 milliards de dollars. Et si vous n'êtes toujours pas convaincu, ils vous rafraîchiront la mémoire à l'aide d'un autre fait : PKP exige, pendant le lockout du *Journal de Montréal*, le départ de 80 % des employés (au final, plus de 70 % des employés perdront leur emploi) ! De même que Harry Potter refuse de plier l'échine devant le basilic dans le tome deux de ses aventures, de même il faut à tout prix combattre cette personnification du mal, selon les partisans de ce groupe, dont Amir Khadir est probablement le porte-parole le plus éloquent.

## LE PHÉNIX

Pour les plus sentimentaux de nos concitoyens, c'est le phénix – créature qui se distingue, comme on le sait, par sa longévité et sa capacité à renaître de ses cendres – qui permet plutôt de percer le mystère PKP. L'histoire n'est pas si connue : à l'âge ingrat de quinze ans, PKP perd sa mère, qui s'est suicidée ; apparemment, depuis des années, elle souffrait d'une dépression<sup>3</sup>. Malgré la présence de son père, Pierre Karl est placé en famille d'accueil. L'adolescent, cela va de soi, est atterré ; on craint pour son avenir. Son père, que la population affectionne, vit à Sainte-Adèle ; il collectionne les femmes, mais le



personnage est si sympathique et vrai que tous lui pardonnent ses écarts de conduite. PKP termine son secondaire au collège Stanislas, commence son cégep au collège Jean-de-Brébeuf. Tirant des forces d'on ne sait où, il opère alors, à la manière du phénix, une première renaissance en se passionnant pour la philosophie et les sciences politiques, tout en bossant le soir comme plongeur au Big Boy, défunt et mythique resto du quartier Côte-des-Neiges. À vingt et un ans, il se retrouve assis au fond d'une salle de classe de l'Université de Paris 8 Vincennes, où il est inscrit à la maîtrise en philosophie. Durant cette période, sa passion pour le *Capital* de Karl Marx est telle qu'il change pour un K le C de son deuxième prénom. Mais il suit distraitement l'exposé du professeur, en se disant qu'il ne fait pas le poids devant les étudiants qui l'entourent (eux qui lisent Kant en allemand), et qu'il a peut-être passé les six dernières années de sa vie à se mentir à lui-même, à poser pour la galerie en étudiant la philo alors que, dans les faits, il ne cherchait qu'à échapper à l'emprise de son père. Derechef, il livre aux flammes de l'oubli cette identité d'étudiant, dans une autre de ces tables rases abrasives dont il a le secret. Mais comment renaître cette fois-ci ? Un an plus tard, toujours à Paris, après une réconciliation bien arrosée avec son père chez Maxim's, il s'inscrit en droit pour, peu de temps après, occuper son premier poste chez Québecor. Deuxième renaissance. Dans *Le Livre des êtres imaginaires*, Jorge Luis Borges rappelle avec raison que la motivation première du phénix est un désir d'immortalité aussi irrépressible qu'amoral. Dans cette optique, comment ne pas interpréter la scène du poing levé comme une tentative de renaître une troisième fois ? Comment ne pas se méfier de cet être qui aspire à devenir premier ministre du Québec tout en cultivant l'art de la fuite ? se demandent à mots couverts les apôtres de cette représentation



de PKP – dont Bernard Landry est le meilleur exemple –, quipourtant le couvent d'un regard bienveillant.

### L'OURS

On tend à oublier que c'est l'ours et non le lion qui est le roi des animaux au Moyen Âge ; le chasseur qui en fait sa proie exhibe à la face du monde sa force et son courage. Avec le temps, tandis qu'une chasse abusive met en danger l'espèce et que l'ours se replie dans les montagnes, il perd de son lustre féroce et tombe peu à peu dans un discrédit qui frôle le ridicule. Comme on le sait, il est alors supplanté dans la hiérarchie des bêtes par le lion. D'un point de vue fédéraliste, voire pour la majorité des Canadiens anglais, c'est cette trajectoire de l'ours au cours du Moyen Âge qui représente le mieux le parcours de PKP. Au temps pas si lointain où il était à la tête de Québecor, le groupe le percevait certes comme un homme aux idées ambiguës sur la question nationale québécoise, mais aussi comme un homme d'affaires dynamique et fort en gueule. Il suffisait alors qu'une ou deux fois par année, PKP fasse une profession de foi fédéraliste devant un parterre de PDG à Toronto et le tour était joué, le Canada anglais était rassuré et pouvait continuer de vanter les vertus de cet ours hardi et beau. Or, depuis la scène du poing levé, cette image a volé en éclats : l'homme n'a plus grand-chose de rassurant, et plus souvent qu'autrement on le raille en le dépeignant

sous des traits aussi peu flatteurs que ceux de l'ours à la fin du Moyen Âge, ou encore en évoquant sa forte ressemblance avec Mr. Bean. Le défenseur par excellence de cette représentation est sans contredit l'ex-taulard Conrad Black, qui, pendant la dernière campagne électorale provinciale, a tenté de ridiculiser PKP en l'accusant de verser dans une sinistre théorie du complot à propos de l'approvisionnement pétrolier du Québec.

•

Comme quoi l'image d'un homme politique, qu'elle attise le fantasme ou serve d'exutoire, quand ce n'est pas de vil déversoir, en dit aussi long sur nos mesquineries que sur celles de l'homme épris de pouvoir. ■

1. *Le Devoir*, 4 avril 2014.
2. « Un bulldozer nommé PKP », *L'actualité*, 27 octobre 2010.
3. *Pierre Péladeau, cet inconnu*, biographie de Bernard Bujold, Trait d'union, 2003.

# GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA DE L'ARISTOCRATIE COMME PRINCIPE SPIRITUEL

Carl Bergeron

Dans sa remarquable « lettre sur l'aristocratie<sup>1</sup> », publiée dans le sillage de la révolution de 1917, le penseur religieux russe Nicolas Berdiaeff écrit de l'aristocratie qu'elle n'est pas tant une classe qu'un principe spirituel. L'aristocratie a, bien sûr, une réalité héréditaire et historique, mais elle a aussi une réalité spirituelle indépendante des mutations sociales, qui se remarque dans la sensibilité et le génie, le désintéressement et la loyauté, la précellence des devoirs et, surtout, la conscience aiguë et sereine du rôle de sa minorité élue dans l'ordre du monde. Ainsi un paysan peut-il avoir l'esprit noble (au Québec, Félix Leclerc a représenté à merveille cet archétype) et un membre de la haute société, l'esprit plébéien. Si la noblesse est une valeur qui, comme la religion avec la théocratie, s'est déjà cristallisée dans une institution politique, elle est également un principe spirituel qui continue d'irriguer la nature humaine.

Avant de s'affirmer comme écrivain vers la fin de sa vie, Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1896-1957) menait l'existence oisive d'un aristocrate sicilien qui cuvait sans fracas le déclin, puis la disparition inéluctable de sa classe sociale. Comme un signe funeste du destin, la majorité de ses palais furent détruits dans les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale. C'est dans la nostalgie et la solitude qu'il vécut ses dernières années, exposant à des étudiants le fruit de ses lectures de Stendhal, Flaubert, Shakespeare et Byron dans des conférences à son appartement de Palerme. Ce grand lec-

teur de culture européenne maîtrisait le français. Il consacra ses deux dernières années à l'écriture d'un roman, *Le Guépard*, inspiré d'un aïeul et, comme nous avons pu le constater à la lecture du recueil *Le Professeur et la Sirène*<sup>2</sup> – qui regroupe des nouvelles et un long récit autobiographique –, de nombreux souvenirs d'enfance.

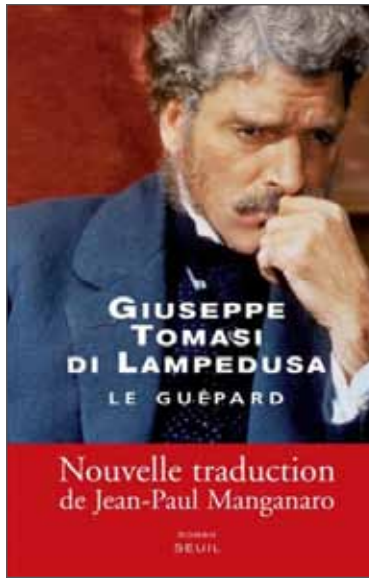
*Le Guépard* raconte l'histoire du prince Salina, un aristocrate de Sicile plongé dans le tumulte du Risorgimento. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'ascension de la bourgeoisie accompagne le mouvement vers l'unification politique de l'Italie. Les troupes de Garibaldi débarquent dans le royaume de Sicile et évincent l'aristocratie fidèle aux Bourbons. D'origine en partie prussienne, le prince Salina a le sang froid et observe les événements sans illusions. Certes, sa famille a toujours été fidèle au roi, mais force lui est de reconnaître la médiocrité du roi actuel et les tendances lourdes de l'histoire, qui ne vont pas dans le sens du statu quo et du maintien de la monarchie. Avec mélancolie et une saine distance, il préside à la transition de sa famille vers l'ordre nouveau. Aussi n'est-il guère choqué de voir son neveu Tancredi, un garçon vif et audacieux, sortir des sentiers battus et s'aventurer dans la guerre du côté libéral, ménageant ainsi à la famille de précieux appuis au sein du nouveau pouvoir. À son oncle, Tancredi résumera son état d'esprit d'une formule foudroyante : « Si nous voulons que tout continue, il faut que d'abord tout change. »

La déliquescence de l'Ancien Régime se voit à toutes sortes d'indices. Pour le prince, la familiarité d'esprit mêlée de menaces larvées que le roi lui a témoignée lors d'un entretien pour s'assurer de son soutien était en soi un désaveu cinglant de l'amitié et de la puissance de celui-ci. Dans son univers dicté par la *mesure*, l'hyperbole positive ou négative est une preuve de faiblesse : qui se fait familier pour se montrer amical ou menaçant pour se montrer puissant trahit l'imminence de son déclassement. Sur les murs des bureaux de l'intendance, dans son palais, de lourds tableaux rappellent l'étendue des fiefs naguère possédés par les Salina, un riche patrimoine immobilier qui a fondu comme peau de chagrin pour financer le crépuscule de la famille. « La richesse séculaire s'était transformée en ornements, en luxe, en plaisirs, sans plus ; l'abolition des droits féodaux avait décapité les obligations comme les privilèges ; la richesse, comme un vin vieux, avait laissé tomber au fond du tonneau la lie de la cupidité, des soucis, et aussi celle de la prudence, pour ne conserver que chaleur et couleur. De cette manière, elle finissait par se détruire elle-même. »

« Chaleur et couleur ». Ce pourrait, du reste, être le sous-titre du roman : « *Le Guépard. Chaleur et couleur d'une décadence* », tant il est vrai que ce roman est d'abord un témoignage sensuel et sensualiste sur le pourrissement. La dissolution du sens dans les sens, n'est-ce pas la formule chimique de base qui gouverne tous les effondrements de civilisations ? Dans son jardin où il aime se retrancher, le prince Salina tire sa jouissance moins de la méditation et de la conversation que de l'odorat : des parfums musqués, onctueux et vaguement putrides s'exhalent de la terre brûlée par le soleil violent de Sicile, transformant ses roses achetées à Paris en « choux bizarres, couleur de chair, obscènes, dont émanait un arôme dense, assez repoussant, qu'aucun horticulteur français n'aurait osé rêver ». Le rapprochement avec *À rebours* de Huysmans s'impose de lui-même. Mais tandis que des Esseintes était un dandy anémié, qui consommait dans sa chambre capitonnée les restes d'une civilisation évanouie avec laquelle il ne se sentait plus aucune connexion charnelle, le prince Salina est un homme de l'histoire et du pays : en lui continue de vivre ce qui, ailleurs, est en train de mourir.

La Sicile n'est pas une abstraction pour le prince Salina. Comment, se demande-t-il, la « révolution » influera-t-elle sur ce royaume mystérieux qui, depuis des millénaires, a subi le joug de toutes les civilisations (romaine, espagnole, arabe, autrichienne, etc.) sans dévier d'un iota de sa torpeur existentielle native ? Joyau primitif et incassable, hostile aux caprices de la volonté humaine, la Sicile est vieille comme l'histoire et pourtant elle reste en retrait d'icelle. « Le seul péché que nous ne pardonnions pas, nous autres Siciliens, c'est l'action. » L'atmosphère, le climat, la lumière, en un mot : le *paysage*, constituent la source antique première d'où tout le reste de la

« réalité » sicilienne (hommes, destins, institutions) découle comme un fleuve boueux et éternel. Un paysage « qui ignore le juste milieu entre la mollesse lascive et la sécheresse infernale ; qui n'est jamais mesquin, banal, prolix, comme il convient au séjour d'êtres rationnels », et où fornicent la sensualité et le meurtre, le cauchemar et le sommeil. Comme Québécois, je retrouvais dans *Le Guépard*, transposée dans la chaleur de l'été sicilien, l'expérience tétanisante de l'hiver : ses six mois de fièvre, de mai à octobre, ne sont-ils pas l'envers de notre hiver, de novembre à avril ; ses 40 degrés au soleil, de nos -30 sans compter le facteur éolien ? « Cette violence du paysage, cette cruauté du climat, dit le prince Salina, cette tension perpétuelle de tout ce que l'on voit, ces monuments du passé, magnifiques mais incompréhensibles, parce qu'ils sont construits par d'autres et se dressent autour de nous comme des fantômes grandioses et muets ; tous ces gouvernements débarquant en armes d'on ne sait où, immédiatement servis et détestés, toujours incompris, ne se manifestant que par des œuvres d'art énigmatiques pour nous et par des impôts qui vont grossir ailleurs des caisses étrangères ; tout cela, oui, tout cela a formé notre caractère, qui reste ainsi conditionné par les fatalités extérieures autant que par une terrifiante insularité. »



L'écrivain qui traite le climat comme un détail négligeable, qui ne sait relier la géographie du territoire à celle des corps, la physiologie du lieu à la psychologie de l'homme, n'est pas, de mon point de vue, un écrivain sérieux. Avant de devenir quelqu'un, l'homme naît quelque part, et c'est ce quelque part qui le conditionne. Dans *Le Professeur et la Sirène*, di Lampedusa parle de la lumière sicilienne comme du noyau primordial à l'origine de ses tout premiers souvenirs d'enfance. À l'aveuglante lumière du pays, répercutée par la coupole bleue du ciel, s'ajoutait le sentiment souverain de l'espace, qui était dû non pas à « l'agrandissement que l'enfance fait de ce qui l'entoure », mais à la réalité du mode de vie aristocratique, que la modestie matérielle de nos temps démocratiques a bien du mal à concevoir aujourd'hui. Le palais di Lampedusa à Palerme faisait 1 600 mètres carrés et abritait la famille immédiate du prince, ses grands-parents et quelques oncles célibataires au deuxième étage, parmi un entrelacement de jardins, de terrasses, d'escaliers immenses, de cours et d'écuries. Songeons que la « maison de campagne » de Santa Margherita comptait, elle, quelque trois cents pièces, et que de nombreuses autres propriétés (des maisons, mais aussi des châteaux) n'étaient presque jamais visitées par la famille. Trois cents pièces, n'est-ce pas un peu exagéré ? Le prince Salina dans *Le Guépard* avait déjà tout dit : « Un palais dont on connaît toutes les pièces n'est pas digne d'être habité. »

L'enjeu du *Guépard* consiste à « faire passer » l'esprit aristocratique dans l'ordre bourgeois, à s'associer à la roture en ascension sans démeriter et, autant que faire se peut, à conser-

ver l'éclat de son nom. Dans « Les chatons aveugles », l'une des nouvelles réunies dans *Le Professeur et la Sirène*, et qui devait, si l'on en croit le postfacier Gioacchino Lanza Tomasi, déboucher sur l'écriture d'un second roman, un cercle d'aristocrates désabusés discutent de la nouvelle richesse d'un vulgaire paysan, dont le patrimoine menacerait d'égaliser, voire de dépasser le leur. C'est aussi l'histoire du *Guépard*, qui s'ouvre sur le problème posé par le mariage de Tancredi : la famille Salina désargentée n'a pas les moyens de satisfaire à l'ambition démesurée d'un jeune homme aussi prometteur. Concetta, la fille du prince (les mariages, dans l'aristocratie sicilienne, étaient non seulement endogames, ce qui allait de soi, mais souvent consanguins), est mise à l'écart au profit d'Angélique, une sublime beauté de province, fille du maire du village de Donnafugata, qui, outre sa beauté animale et sensuelle (animale dans le désir, sensuelle dans la pose), a la qualité de traîner dans l'orbite de sa très gracieuse silhouette l'aura d'une dot à la mesure de la fortune bourgeoise de son rustre de père, « un petit tas d'astuce, de vêtements mal coupés, d'or et d'ignorance ».

Toute sensualité vivante est impure. Le pétillant Tancredi, jeune homme rusé et élégant adoré du prince (encore plus que son propre fils, jugé mou et conformiste), avance dans le monde à coup d'audace et de louvoisements. Son désir prend les formes de son ambition et, dans l'intérêt qu'il manifeste pour Angélique, se lisent indistinctement la volupté et le goût de la supériorité et du pouvoir. L'éducation d'Angélique a été polie de telle façon que son accent provincial s'est perdu et que ses manières s'accordent au milieu auquel on la destine, mais elle n'en porte pas moins le stigmate des parvenus. Qu'importe : le sceau Salina s'occupera d'effacer les marques roturières. De Tancredi, produit d'une longue lignée aristocratique, à Angélique, dont la mère est née dans la fange, la béance de portée galactique est comblée en un instant par la fatalité de l'histoire. Tancredi est trop fin et ironique pour laisser son ambition se réduire à de l'arrivisme, et Angélique, trop belle pour ne pas cacher sans effort une férocité toute mondaine. Dans un autre contexte, vingt ans plus tôt, ils ne se seraient pas désirés, mais le basculement de régime les emporte dans un tourbillon de désirs imprévus et contradictoires. Ce qui était étranger devient proche, ce qui était proche devient étranger ; et, sous les airs innocents d'une histoire d'amour, c'est en vérité à une transfusion de sang vitale que l'on assiste, pour elle comme pour lui. Le prince Salina, qui, lors d'un bal, en contemplant un bouquet de jeunes filles toutes plus fades et sottes les unes que les autres, s'était avisé des effets ravageurs de la consanguinité dans l'aristocratie, est peut-être le dernier en son for intérieur à en contester la nécessité. C'est avec une « affection mêlée de jalousie sensuelle » qu'il observe ce soir-là Tancredi danser avec Angélique, lui, le prince léonin et viril



qui, pour survivre à l'austérité bigote de son épouse, fuit la nuit, par une petite porte empesée de lierre, pour rejoindre sa maîtresse dans les bas-fonds de la ville. L'érotisme du luxe et de la fange a une longue histoire en Italie.

« Il est probablement impossible d'obtenir la distinction, la délicatesse, le charme d'un garçon tel que lui sans qu'une demi-douzaine de gros patrimoines aient été dilapidés par ses ancêtres », dit, à propos de Tancredi, le prince Salina au père d'Angélique, pour expliquer et la pauvreté incompréhensible et la richesse métaphysique irremplaçable du jeune aristocrate déchu. C'est qu'à cet homme on demande de tout sacrifier au nom du mariage de sa fille bien-aimée. Dans le palais des Salina, Tancredi et Angélique s'amuse à arpenter les pièces

les plus secrètes et reculées, la plupart en ruines, avec une jubilation tout ensemble enfantine et voluptueuse. Sous les tableaux représentant des ancêtres qui vécurent âge d'or et âge de fer, ère libertine et ère bigote, ils courent main dans la main en riant, comme des noctambules que rien ne peut atteindre, touchés par la grâce de la jeunesse et du bonheur. Leur mariage, à tout le moins sur le plan érotique, ne sera pourtant guère heureux, précise entre parenthèses, l'air de n'y pas toucher, di Lampedusa, comme pour mieux souligner la gratuité précaire d'une joie qui a toute la douceur de l'enfance retrouvée. Scène qui devient d'autant plus poignante quand on la rapproche des souvenirs autobiographiques du *Professeur et la Sirène*, où di Lampedusa s'épanche longuement sur le palais de son enfance, détruit par les bombes de la guerre en 1943. Il l'appelle « maison »

et refuse d'attribuer ce nom aux autres propriétés qu'il habita par la suite, tous des appartements qui, pour lui, ne sont que « des formes dégradées du mot MAISON ». Il est certain que, pour di Lampedusa, ce qui sanctionne et bénit le mariage de Tancredi et Angélique, c'est moins *l'amour* (« feu et flammes pendant un an, cendres pendant trente ») que le palais mélancolique où celui-ci naît en dépit du pourrissement général. Quand les jeunes amants se cherchent et s'embrassent sous les fresques mythologiques décaties du grand salon, c'est tout un pan de l'histoire qui advient pour un bref moment à la résurrection, répandant sur leurs têtes et celles de tous ceux qui les entourent une rosée inespérée. Di Lampedusa aurait-il écrit *Le Guépard* si son palais n'avait pas été détruit ? Aurait-il fait le pari de la résurrection par la littérature s'il avait pu jusqu'à la fin promener ses yeux sur ces murs couverts d'estampes françaises, ces perspectives de chambres avec persiennes, ces terrasses donnant sur le soleil et l'éternité ?

Dans la nouvelle éponyme du *Professeur et la Sirène*, qui relève du genre fantastique (ce qui est plutôt inusité sous la plume de di Lampedusa), un jeune homme dans la vingtaine s'évade de ses problèmes sentimentaux en se retirant dans un café ombré, où il fait la rencontre d'un célébritissime hellé-

niste à la retraite, un misanthrope qui passe ses journées à lire livres et revues. « Il avait des mains très laides, noueuses, rougeâtres, avec des ongles coupés droit et pas toujours propres, mais une fois où dans l'une de ses revues il tomba sur la photographie d'une statue grecque archaïque, celle où les yeux sont éloignés du nez et le sourire ambigu, je fus surpris de voir que les bouts de ses doigts difformes caressaient l'image avec une délicatesse franchement royale. » Malgré le sale caractère du professeur, les deux hommes deviennent amis et, de fil en aiguille, le plus jeune finit par connaître l'histoire du plus vieux. Il se trouve que le vieil helléniste caverneux fut en son jeune temps une sorte de dieu, érudit et très beau. À l'époque perclus de travail, prisonnier de conditions d'études inhospitalières (avec l'Etna en ébullition juste en face), il se fit offrir par un ami de passer quelque temps à Augusta dans une petite maison rudimentaire, qui avait l'avantage, outre de donner sur une belle étendue de mer, de garder l'Etna et sa lave impitoyable à une distance commodément touristique. C'est dans cet environnement bucolique que l'helléniste en herbe révisa son grec et prépara son concours d'entrée, scandant volontiers à haute voix, lové dans une barque, les vers des poètes anciens et le nom de dieux oubliés.

Un jour, au petit matin, une adolescente de seize ans au visage lisse émergea de la mer pour s'accrocher au bastingage : c'était une sirène. Le studieux helléniste, qui n'avait jamais touché à une femme (et qui ne retoucha plus, après elle, à aucune), inaugura avec elle une singulière liaison, dont la volupté suprahumaine, précisa-t-il à son interlocuteur en lui racontant l'histoire, était à la volupté ordinaire « ce que le vin est à l'eau insipide ». Ce résumé simplet, je le crains, ne rend pas justice à la nouvelle – très belle – de di Lampedusa. Qu'il suffise de savoir que, si l'auteur recourt au fantastique, ce n'est point par caprice ou compensation pour une imagination déficitaire, mais pour mettre en scène une volupté qui, réconciliée avec la nature et la mythologie, serait débarrassée du péché originel, « loin des prétentions du cœur, des faux soupirs, des déliquescentes fictives qui entachent inévitablement nos misérables baisers ». La liaison dura trois semaines, durant lesquelles, dit le vieux misanthrope à son jeune ami, « j'ai aimé autant que cent de vos dons Juans mis ensemble au cours de toute leur vie ». C'est l'envers marin de l'univers décadent du *Guépard* que représente « Le professeur et la sirène » ; un envers délivré de la Chute, c'est-à-dire du mécanisme inéluctable du pourrissement. La volupté, la mort (le professeur finit par mourir, lors d'un voyage en bateau, attiré au fond de la mer par le souvenir brûlant de la sirène), la beauté, le raffinement qui dans son ultime incarnation nous élève, fût-ce métaphoriquement, au-dessus de la misère terrestre, consacrés par une lumière et un paysage (cadeaux des dieux aux hommes) dont on ne se relève pas, telle est la Sicile édenique que di Lampedusa n'a sans doute jamais cessé d'avoir dans le cœur et de vouloir opposer à la destruction du temps.

« Ce ne sont pas les terres et les droits féodaux qui font le noble, mais sa différence de nature », dit, dans *Le Guépard*, le père Pirrone, un jésuite dévoué à la famille Salina, à des paysans qui lui demandent des éclaircissements sur la vie de ses maîtres. « Une classe difficile à supprimer, poursuit-il, car

au fond elle se renouvelle continuellement ; quand il le faut, elle sait bien mourir, c'est-à-dire jeter une graine au moment même de sa fin. » Qu'est-ce que *Le Guépard*, chef-d'œuvre romanesque du 20<sup>e</sup> siècle, siècle de la toute-puissance démocratique, sinon cette graine dont parle le père Pirrone ? C'est par les manières, le style, ce que les hommes vulgaires qualifient de *superflu*, que s'exprime l'essentiel d'une nation. La France, pour républicaine qu'elle soit, sans l'influx aristocratique du 17<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle ne serait plus la France. L'esprit aristocratique du *Guépard* concentre le secret d'une beauté délivrée du fardeau de l'existence pécheresse, beauté éternelle parce qu'incorruptible, supérieure parce que consubstantiellement liée à la valeur sacrée de l'intelligence. Toute âme bien née à son contact ne peut qu'en être émue, et en désirer prendre le pli.

Burt Lancaster, l'acteur qui incarne le prince Salina dans le célèbre film de Visconti, est à ce titre exemplaire. Laurence Olivier, le premier choix de Visconti, ne pouvant se libérer pour des raisons de santé, le studio imposa au réalisateur interloqué l'un de ses acteurs vedettes, Lancaster. Lui-même un aristocrate, Visconti répondit hautement : « Que voulez-vous que je fasse de ce *gangster* américain ? » Mais si l'Américain Lancaster n'avait pas de lien héréditaire avec l'aristocratie, il en avait l'esprit. À son arrivée en Italie, les deux hommes, contre toute attente, avec cette facilité de communication qu'ont toutes les supériorités naturelles lorsqu'elles se reconnaissent, devinrent les meilleurs amis du monde. Pour la composition du personnage du prince Salina, Visconti emmena Lancaster rencontrer certains des derniers survivants de l'aristocratie italienne. Un seul ennui : ces rencontres furent très décevantes, les aristocrates en fin de race, affaiblis et médiocres, ayant depuis longtemps perdu l'éclat d'un aïeul comme le prince Salina. Lancaster eut alors ce trait de génie : comme Visconti était le seul aristocrate vraiment vivant qu'il connaissait, il lui proposa de modeler son personnage sur lui. Ce mimétisme utilitaire qui a toute la grandeur d'un témoignage d'amitié et d'affection hors du commun fut à l'origine d'une des plus belles compositions de l'histoire du cinéma, assurant à l'esprit impalpable du *Guépard* une postérité encore plus large que ce que le seul roman eût pu réaliser. J'y vois une merveilleuse illustration de la nature spirituelle du principe aristocratique et une métaphore bouleversante de la transmission de la culture ; à moins, bien sûr – et c'est ce que je crois – que les deux ne soient qu'une seule et même chose. ■

1. Nicolas Berdiaeff, *De l'inégalité, L'Âge d'Homme*, 2008. Ce recueil regroupe une série de lettres sur des thèmes politiques phares (l'anarchisme, la démocratie, le socialisme, le conservatisme, etc.).

2. Les Éditions du Seuil viennent de faire paraître la nouvelle traduction de Jean-Paul Manganaro. Manganaro avait aussi donné au Seuil une nouvelle traduction du *Guépard* en 2007.

# ABONNEZ-VOUS EN LIGNE ET ÉPARGNEZ...

**27 % sur le prix en kiosque**

35 \$ pour 4 numéros

**48 % pour les étudiants**

26 \$ pour 4 numéros

[www.Inconvenient.ca](http://www.Inconvenient.ca)

(paiement sécurisé : Paypal, Visa,  
American Express, MasterCard)

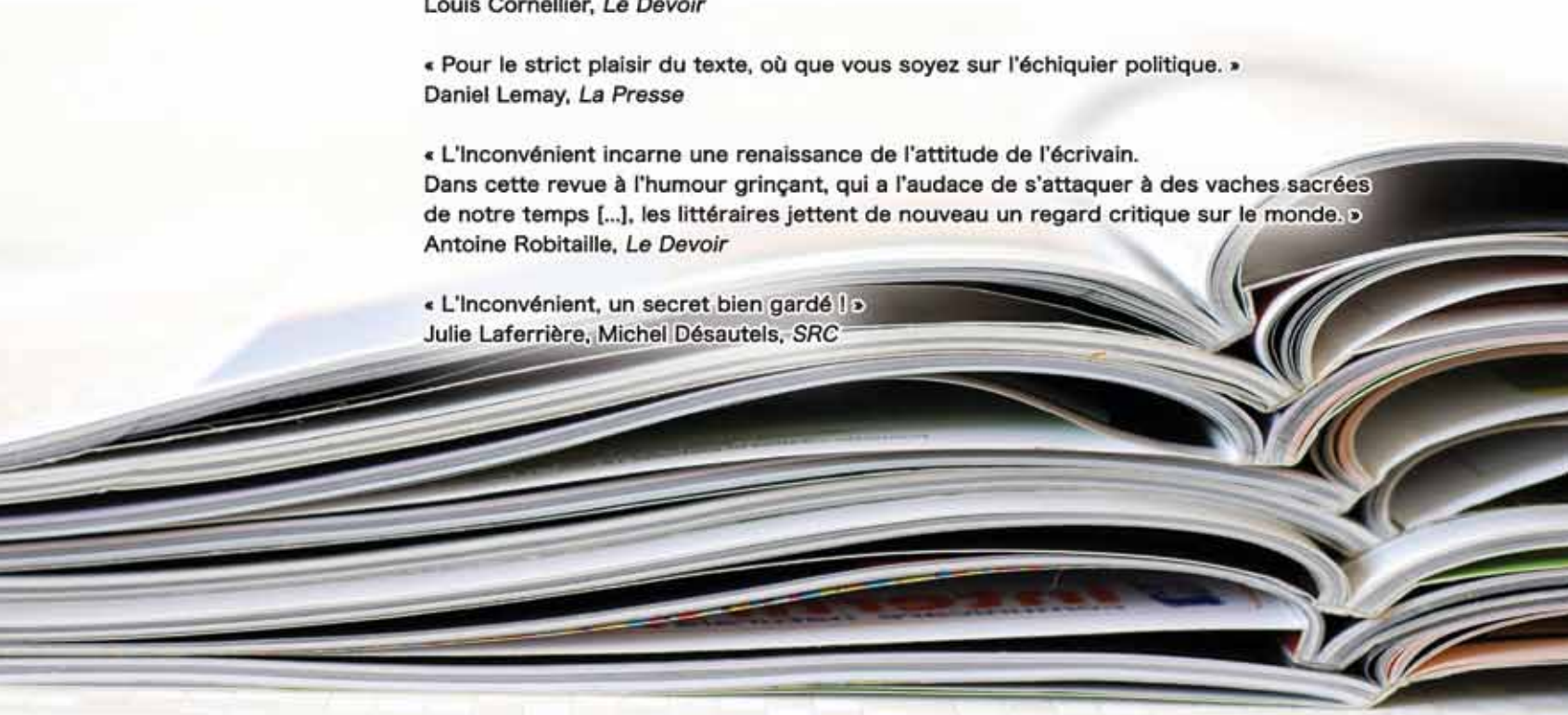
## Les critiques ont dit...

« Une fête de l'intelligence. »  
Louis Cornellier, *Le Devoir*

« Pour le strict plaisir du texte, où que vous soyez sur l'échiquier politique. »  
Daniel Lemay, *La Presse*

« L'Inconvenient incarne une renaissance de l'attitude de l'écrivain.  
Dans cette revue à l'humour grinçant, qui a l'audace de s'attaquer à des vaches sacrées  
de notre temps [...], les littéraires jettent de nouveau un regard critique sur le monde. »  
Antoine Robitaille, *Le Devoir*

« L'Inconvenient, un secret bien gardé ! »  
Julie Laferrière, Michel Désautels, *SRC*





# MICHÈLE DROUIN

## LE POUVOIR DE LA COULEUR

Marie-Anne Letarte

J'ai rendez-vous avec Michèle Drouin dans le coquet appartement où elle vient d'emménager. Sur les murs, on peut reconnaître des œuvres des peintres automatistes. Ce sont les tableaux qu'elle a choisi de garder avec elle parmi ceux que contenait la grande maison qu'elle a récemment quittée, et où elle a passé une bonne partie de sa vie adulte. Elle me confie être heureuse dans ce nouvel espace où elle meuble ses journées en écoutant de la musique et en faisant rejaillir ses souvenirs d'artiste. Ses journaux personnels, qu'elle feuillette devant moi, regorgent de notes qui datent du temps où elle se rendait quotidiennement à son studio de l'édifice 4060, situé à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Duluth, un grand loft de 1200 pieds carrés baigné par la lumière du sud-est. Ses carnets lui servaient d'aide-mémoire ; elle y notait le matériel à prévoir ou un tableau à étudier avant la séance de travail du lendemain. Des entrées décrivent les

gens qu'elle côtoyait dans l'édifice, telle sa voisine d'atelier, l'artiste contemporaine Jana Sterbak, qui lui offrait parfois une tasse de thé vert.

•

La carrière artistique de Michèle Drouin s'étale sur plus de 50 ans. Représentée à Montréal d'abord par Elca London, puis par Waddington, la galerie Orange et Lacerte Art contemporain, elle a exposé ses œuvres au Canada, aux États-Unis et en Europe, dans des galeries prestigieuses telles que la Mercer Gallery à New York et la galerie Galatée à Paris. En 2009, le musée des Beaux-Arts de Sherbrooke lui a consacré une importante rétrospective, qui a été présentée ensuite en 2011 à la maison de la culture Marie-Uguay, à Montréal. En 2013, la Galerie d'art d'Outremont lui a consacré une exposition hommage pour saluer l'ensemble de son œuvre.



Âgée de 82 ans, Michèle Drouin a été témoin de l'apparition de la modernité dans la peinture au Québec. Elle a croisé sur son chemin plusieurs signataires du *Refus global*, tels Marcelle Ferron, Fernand Leduc, Jean-Paul Mousseau, Claude Gauvreau et Françoise Sullivan. Si sa peinture s'inscrit dans le sillage du mouvement automatiste, elle puise aussi ses racines dans l'expressionisme abstrait et le *colorfield painting* : on pense à Helen Frankenthaler et à Rothko, mais surtout à Morris Louis, avec qui elle avait de réelles affinités. On trouve également dans son œuvre des influences issues de l'abstraction lyrique, courant européen qui prônait aussi une peinture fondée sur l'émotion. Au cours des années 1970, elle exécute des toiles selon la technique du *hard edge* : les frontières entre les formes y sont clairement définies, sans contagion de couleurs, ni dégradés, ni effets de transparence. La peinture est appliquée en aplat, avec une maîtrise absolue du geste. Au Québec, les peintres Guido Molinari, Yves Gaucher et Ulysse Comtois sont les figures de proue de ce courant incarné notamment aux États-Unis par Frank Stella et Barnett Newman. Alors que ses collègues masculins privilégient les lignes droites, Drouin compose ses tableaux à partir de

courbes et de formes arrondies. Les titres de ses tableaux reflètent aussi sa volonté d'une expression du féminin.

En 1983, elle participe au Triangle Workshop, une expérience qui sera déterminante dans l'évolution de son œuvre. C'est à cette occasion, en effet, qu'elle découvre une nouvelle manière de peindre, tout en transparence, qui sera désormais la sienne et qu'elle approfondira durant le reste de sa carrière. Fondé par le sculpteur moderniste Anthony Caro, le Triangle Workshop, dont il existe maintenant des antennes sur tous les continents, permet à des artistes de diverses disciplines de se rencontrer et de s'immerger dans leur art pendant un intense séjour de création. Animé par le critique de renom Clement Greenberg, la peintre Helen Frankenthaler et la conservatrice Karen Wilkin, le Triangle Workshop avait lieu cette année-là dans une ancienne ferme laitière du village de Pine Plains, dans le nord de l'État de New York. Les stalles pour traire les vaches étaient encore présentes dans la grange qui accueillait les peintres. La grande salle de la fromagerie était destinée, quant à elle, aux sculpteurs. Avec ses collègues, Michèle Drouin s'approvisionne en pots de peinture Golden, dont



l'entreprise était située dans les environs, et elle se dote de brosses et de balais en guise de pinceaux. N'ayant pas de murs où accrocher leurs toiles, les artistes choisissent de peindre à l'horizontale, à même le sol en béton. Drouin apprivoise une nouvelle technique beaucoup plus immédiate et intuitive, alors qu'elle peaufinait auparavant pendant des mois ses toiles dans le style *hard edge* : « Par la nécessité des choses et de la situation, me confie-t-elle, j'ai découvert une autre manière de peindre, plus rapide, plus libre. À partir de ce *Workshop*, j'ai développé la capacité d'improviser. » Comme si elle peignait à l'aquarelle, elle applique de grands traits de couleur avec des brosses sur la toile préalablement mouillée. Cette nouvelle manière de peindre à l'horizontale est aussi beaucoup plus physique, comme elle l'explique dans un portrait-vidéo réalisé par Linda Corbett en 2006 pour le Centre de l'art contemporain canadien. Maintenant, il lui faut se démener autour de la toile comme une danseuse : « Lorsque je peins, j'exécute les traits sur la toile avec mon corps tout entier. C'est toute une gymnastique. Quand j'ai terminé, je suis vidée ! Je dois m'asseoir et me reposer. » Michèle Drouin utilise d'ailleurs, dans cette même entrevue, l'image de l'« assaut » pour décrire le choc de la peinture

qui rencontre la toile et celui qui oppose le corps de l'artiste à la résistance des matériaux.

Des toiles issues de son passage au Triangle Workshop sont exposées l'année suivante à la Galerie 13 sous le titre *Suite Mashomac*. Ces grands tableaux lyriques nés d'une gestuelle plus libre et directe instaurent une nouvelle phase, que Jean-Pierre Duquette a décrite avec finesse dans le catalogue qui accompagne l'exposition : « Appliquée à larges traits sur la toile mouillée, l'acrylique se dilue en transparence à effets de lavis, au gré de longs mouvements tourbillonnants, de coulées, de traces lumineuses. [...] Parfois on retrouvera une vaste surface rectangulaire, à l'horizontale, où le geste s'est fait plus calme, plus serein et plus puissant à la fois<sup>1</sup>. » Comme les œuvres des années 1970, ces toiles vibrantes se caractérisent par une utilisation exubérante de la couleur. Aussi n'est-il pas surprenant de voir Michèle Drouin évoquer ses affinités avec les œuvres de Paul Klee (un de ses tableaux s'intitule *Paul Klee à Tunis*) et de Sonia Delaunay, dont elle cite ces paroles : « En ce monde, c'est notre part de clarté et de joie qui triomphera. » En compagnie de son mari, Robert Delaunay, Sonia Delaunay s'est livrée au début du 20<sup>e</sup> siècle à des recherches sur la couleur pure et le contraste simul-



---

Page 30 : *Multiple passages*, 48 x 48 pouces, acrylique sur toile, 1975

Page 31 : *Souffles et courants no 22 (Esprit des eaux)*, 60 x 60 pouces, acrylique sur toile, 1984

Page 33 : *Nonetta*, 24 x 24 pouces, acrylique sur toile, 1977. *Dislocation II*, 20,5 x 30 pouces, acrylique sur toile, 2003. *Assiette*, émail sur cuivre, 1960. *Construire le présent I*, 77 x 59 pouces, acrylique sur toile, 2001

Page 32 : *Balthazar à Babylone*, 23,5 x 35 pouces, acrylique sur toile, 1998. *Caravansérail*, 60 x 72 pouces, acrylique sur toile, 1998.

Page 34 : *Portrait de famille*, *Mère et fille jouant*, *Le repos*, *L'enlèvement et Fillettes dansant*, encres de Chine sur papier, 13 x 17 pouces, 1955.

tané des couleurs, d'où naîtra le mouvement du « simultanésisme ». Le poète Apollinaire utilisera aussi le terme d'*orphisme* pour qualifier ce mouvement qui n'en fut pas vraiment un, bien qu'il ait fait quelques adeptes, dont Fernand Léger et Jasper Johns.

Michèle Drouin me raconte que c'est à travers la pratique du *hard edge* qu'elle a approfondi sa connaissance de la couleur. À l'époque, elle lisait et relisait *Interaction of Colors*, le fameux manuel où Josef Albers propose une didactique de la vision démontrant que la perception des couleurs varie selon les contextes (professeur au Bauhaus, Albers quitte l'Allemagne nazie en 1933 pour s'installer aux États-Unis, où il enseignera à l'université Yale dans les années 1950). Au fil de ses lectures et relectures, elle acquiert la maîtrise des effets de contraste, des dégradés et des agencements. Dans un article de 1999, François-Marc Gagnon a souligné que la couleur agit chez Drouin comme un véhicule de l'émotion et que c'est cela qui lui confère sa complexité : « C'est la raison pour laquelle cette couleur [...] cherche des registres qui ne soient pas aussi simples que ceux qu'affectionnent les Plasticiens. Elle aime les tons rompus, les tons pastel, les tonalités sourdes, les oppositions de bleu et de jaune, celles-là mêmes qui touchaient Vermeer<sup>2</sup>. » Dans son atelier, Drouin passe des journées entières à faire des mélanges, à créer des gammes complètes d'une couleur à une autre. Puis, elle réalise des esquisses sur papier pour tester l'imbrication des formes et les palettes. Vient enfin l'étape de la toile, dont l'exécution est rapide et spontanée après ces phases préparatoires.

À partir de la fin des années 1990, ses tableaux délaissent les formes courbes pour de larges bandes droites appliquées en des gestes nets et maîtrisés. Ces nouvelles compositions de forme carrée ou rectangulaire évoquent des cadres ou des fenêtres qui ouvrent sur un espace central baigné de lumière. Dans une composition symétrique, le trait horizontal du haut répond à celui du bas, le trait vertical gauche fait écho à celui de droite, et ainsi de suite, comme dans une cascade de dominos qui se heurtent les uns aux autres. Les couleurs opposées se côtoient dans un même mouvement de symétrie : des jaunes aux bleus, des rouges aux



verts, des teintes obscures aux teintes blafardes. Un effet de perspective attire l'œil vers le cœur du tableau, vers cette ouverture par où se diffuse la tension issue des contrastes et de l'opposition entre la périphérie et le centre, dans une sorte d'échappée vers l'infini. Quand je lui demande ce que donnent à voir ces fenêtres métaphoriques, Michèle Drouin répond qu'elles ouvrent sur la pensée – « comme tout tableau », précise-t-elle. Certaines toiles évoquent aussi des paysages, des motifs architecturaux ou des soleils couchants auxquels les pourtours sombres rendent hommage par leur effet de cadre. La création de ces tableaux suit la trajectoire du regard : l'artiste exécute ses toiles en commençant par les pourtours, qu'elle brosse à grands traits, pour se diriger ensuite vers un horizon lumineux.



Moins connues, les œuvres de jeunesse de Michèle Drouin renferment de manière embryonnaire plusieurs aspects de son œuvre à venir. Je pense notamment à cette fascinante série d'encre de Chine où elle croque des scènes de plage peuplées de bambins et d'animaux, et dont les traits minimalistes et spontanés rappellent la force des gravures de Picasso ou la candeur des dessins de Matisse. Ces encre sont comme une ode à la vie ; elles manifestent une pointe d'exubérance, qui s'exprimera ensuite dans son travail de coloriste et dans la gestuelle dansante dont ses toiles portent la trace. Je pense aussi à ces émaux sur cuivre dont les glacis évoquent la transparence des traits brossés dans les tableaux des dernières périodes. Les palettes de couleurs de la période *hard edge* trouvent, de même, leur écho dans ses tableaux plus récents.



En explorant plusieurs médiums et plusieurs styles, Michèle Drouin n'a donc pas dévié de sa route ; son parcours créateur est celui d'un approfondissement, d'une avancée confiante vers sa flamboyante apothéose. ■



1. Jean-Pierre Duquette, texte accompagnant l'exposition *Suite Mashomac*, Galerie 13, Montréal, 1984.

2. François-Marc Gagnon, « Michèle Drouin et le théâtre intérieur », *Vie des Arts*, vol. 42, no 174, 1999, p. 28.

# DES LAMES DE PIERRE

Maxime Raymond Bock

L'auteur d'*Atavismes* nous livre  
un extrait d'une novella inédite.

Comme quatre-vingt-quatorze autres personnes au Québec, Robert Lacerte est né le 18 novembre 1941. C'était sur la rue Principale à Saint-Donat, et plus tard il a voulu voir des similitudes entre sa poésie et celle de Gaston Miron en raison de leurs origines laurentiennes, comme si les arbres, les renards, les coudes de rivières, les montagnes et les vapeurs toxiques des vacanciers avaient une incidence primordiale sur la genèse des mots. Mais les mots font souvent à leur manière, et il ne partagerait jamais avec Miron que ces origines communes. Dans le milieu des poètes montréalais, on l'avait surnommé Baloney. Il ne m'a pas révélé la raison de ce surnom, et j'ai fini par croire qu'il n'en savait rien lui-même. Il était bien moins ridicule que cela le laissait présager, seulement un peu démuné dans le corps, dans l'esprit, dans la démène quotidienne qu'a été sa vie de satellite, systématiquement à côté du temps fort, à la remorque des autres, au fond toujours seul. Ses faiblesses, tout le monde les avait perçues. Personne n'avait vu ses ruades, par contre, ses moulinets de bras éperdus dans le silence. Il est mort, comme cent cinquante-six autres Québécois, le 6 janvier 2009. C'était à Maisonneuve-Rosemont.

Robert avait gardé si peu de souvenirs de son enfance qu'il croyait par moments ne pas en avoir eu, qu'une vie n'est pas un flot ininterrompu dont la mémoire ne garde que des fragments, mais un agencement de tableaux brisés, sans liens, des accidents séparés par des craques où tout s'efface, humains, bêtes et choses. Il sondait son passé, se rappelait un évène-

ment, une journée, parfois même une saison entière, puis c'était le vide jusqu'à un autre souvenir où les gens ressurgissaient vieillis, les lieux changés de formes et de couleurs après s'être désagrégés dans le noir. Il m'a dit un jour que c'était la raison pour laquelle il écrivait, pour allonger le temps où il existait, pour réduire les instants de néant. Mais une autre fois il m'a aussi dit que rien n'a d'importance, la mémoire, les mots, les photos, les films, car par leur nature vicieuse les gouffres où tout disparaît peuvent bien être incommensurables, infiniment plus profonds que les traces qu'on tente de laisser, et que pour cette raison on n'est pas mieux que morts.

Je pense très souvent à lui. J'entends sa voix, je sens son haleine croupie de tabac et de café, l'odeur de grailon de son appartement, je ressens la fragilité de ses poignées de main, et sur mon torse les brèves accolades qu'on se faisait quand on s'accueillait, quand on se laissait repartir. On s'est rencontrés un an et demi avant sa mort. Un court laps de temps sur l'échelle d'une vie, mais bien suffisant pour qu'un être déjà abîmé achève de déchoir en vitesse. À la fin, ce qu'il racontait n'avait parfois qu'un ancrage infime dans notre monde et menaçait à la prochaine virgule de s'éteindre, souvent il oubliait m'avoir fait le récit de telle anecdote qui prenait, la deuxième, la troisième fois, une direction différente, mais je sais au fond de moi qu'il disait vrai à tout coup, plus vrai que moi, plus vrai que tous les autres. Grâce à lui, je suis frappé par la vanité de ma vie. Quand je le revois, maigre, translucide, des nœuds dans la barbe et les cheveux collants, toujours vêtu des mêmes

t-shirt et jeans usés, invariablement voûté sur la table basse de son salon pour rouler les cigarettes qui lui putréfiaient les alvéoles et lui faisaient cracher des raclures sanguinolentes au bout de quintes de toux qui interrompaient nos discussions pendant parfois une dizaine de minutes, le présent m'apparaît dans sa totalité, mes sens ouverts l'absorbent sans retenue, et je me concentre pour résister à l'inquiétude que provoque cette idée : sitôt vécu, tout instant est révolu et on n'en garde rien, sinon une empreinte impossible à réveiller sans recourir à l'invention. Je marche dans le parc devant chez moi, sur le trottoir, près de la rivière des Prairies, où des familles profitent d'un après-midi encore chaud malgré octobre, je vais jouer avec les enfants, nous grimpons dans les échelles, nous nous poursuivons sur les plateformes de jeu, je m'efforce de tout percevoir, de mettre ma conscience à l'épreuve, de me laisser traverser. Cela me procure un certain bien-être, je me sens tendu dans un enchevêtrement indéfinissable, une grande force que seule la spiritualité pourrait appréhender, une tentation holiste, que pourtant j'abandonne dès que je réalise après coup que, de ce qui vient d'advenir, il ne me reste qu'un fantôme.

À l'époque, après deux manuscrits refusés et un dernier accepté par un ami, petit éditeur, sous des conditions de réécriture impossibles à satisfaire, j'avais abandonné la poésie. Mais pas les poètes. J'assistais aux lancements, aux soirées de lecture, j'allais parfois dans des fêtes, les seules occasions pour moi, depuis la fin de mes études et l'arrivée de mes enfants, de revoir ces connaissances parmi lesquelles je comptais encore quelques amis. Ma place parmi ces gens était devenue secondaire. Je ne lisais plus de textes au micro. De nouveaux poètes, jeunes, beaux et habiles performeurs, se joignaient au groupe en me repoussant vers la frange. L'enthousiasme de certains à mon égard s'est réveillé un temps quand j'ai réussi à publier un petit recueil d'histoires variées et inégales, qui m'a valu une brève dans un journal et une poignée d'entrées de blogue. Deux ou trois m'ont dit l'avoir lu et beaucoup aimé.

Je cherchais comment recommencer à écrire et je ne trouvais rien. Toujours les mêmes mots dont le sens s'était évaporé saturaient mon esprit, j'étais incapable de lire plus que ce que mon travail de réviseur m'imposait, des pubs ineptes, des rapports d'entreprise en français, des revues de tourisme et de

**Il m'a dit un jour que  
c'était la raison pour  
laquelle il écrivait, pour  
allonger le temps où il  
existait, pour réduire les  
instants de néant.**

mécanique, des manuscrits à peine meilleurs que les miens. Mes enfants accaparaient mon espace vital, m'aspirant jusqu'à la moelle, il me semblait me flétrir pour eux, qui à l'inverse s'épanouissaient. Sous mes yeux s'étaient creusées des poches que les bonnes nuits de sommeil, quand j'en avais, ne parvenaient pas à effacer. J'étais terrorisé par mes stylos. Quand je voyais poindre un moment où je pourrais tenter d'écrire, les fins de semaine où les petits allaient chez leurs grands-parents ou durant les nuits nerveuses où je n'en pouvais plus d'écouter

Joannie dormir, je l'épuisais en m'égarant dans Internet. Quand Robert m'est apparu, un soir de juin, dans un parc de Hochelaga où la Vanne à poèmes faisait sa tournée, je m'étais à peu près résigné à l'idée que je n'écrirais plus.

Les poètes se succédaient au micro devant la camionnette, lisaient des bouts de papier froissés, des extraits de revues ou de livres. Je passais ma soirée à pourchasser Chloé, ma benjamine, parmi les spectateurs. Entre deux performances, pendant que je discutais avec une connaissance, ma fille s'est de nouveau échappée, et je l'ai

retrouvée assise sur un banc de parc à côté d'un vieil homme qui la regardait en souriant, une cigarette pendouillant à la commissure. En ramenant mon enfant vers le groupe, j'ai salué et remercié l'homme pour l'oublier tout de suite. Le mois suivant, je l'ai reconnu quand la Vanne à poèmes s'est arrêtée dans Centre-Sud. Il n'était pas qu'un habitué de son parc qu'on avait intrigué avec une apparition artistique éphémère. Il suivait l'itinéraire de la camionnette et se trouvait encore assis sur un banc, en retrait, juste assez loin pour entendre les voix relayées par l'amplificateur. Il ne réagissait pas aux lectures, se contentait de fumer en écoutant. Je me suis avancé vers lui, il m'a fait un signe de tête et m'a demandé pourquoi je n'avais pas amené ma fille cette fois-ci. Je lui ai expliqué le sens véritable de l'expression « cellule familiale » et le principe de la permission. Il m'a montré une feuille pliée dans sa blague à tabac, disant qu'il hésitait à la lire durant le micro libre en fin de programme. Il n'en a pas eu l'occasion. La noirceur arrivait. On est allés boire quelques pintes. ■

# FENÊTRES SUR LA NUIT

Dan Vyleta

Il n'avait pas tout à fait fini de s'habiller quand il entendit frapper à la porte. Il était onze heures et quart, trente minutes plus tôt que l'heure convenue. Il ouvrit rapidement, une réprimande au bord des lèvres, puis s'empourpra en découvrant que la personne qui se tenait devant lui n'était pas celle qu'il attendait.

« Qu'y a-t-il ? marmotta-t-il, tentant d'atténuer son impolitesse par une ombre de sourire.

– C'est la jeune fille, *Herr Doktor*, dit la femme en le dévisageant et en lorgnant avec une curiosité non déguisée l'entrée de l'appartement qui lui servait aussi de cabinet. Mais je vois que vous êtes habillé pour sortir. »

Maintenant que ses yeux s'étaient ajustés à la pénombre de la cage d'escalier, il reconnaissait Frau Vesalius, la veuve du commis des postes, qui travaillait comme femme de charge dans l'appartement du premier.

« Quelle jeune fille ? » demanda-t-il en sortant sur le palier, fermant à demi la porte derrière lui. Frau Vesalius ne s'effaça pas, et leur soudaine proximité créa un malaise. Il nota distraitemment qu'elle ne portait qu'une robe de chambre nouée par-dessus une chemise de nuit en coton, à quoi elle avait ajouté un collier de perles pour se rendre plus présentable. Des mèches de cheveux émergeaient de son filet, d'un gris acier. Il était surtout frappé par la rudesse de ses traits, et par la froideur systématique avec laquelle elle s'acquittait de sa tâche de solliciteuse.

« Elle est malade et elle n'arrive pas à dormir. Elle a le souffle court et elle délire. C'est très inquiétant, *Herr Doktor*. J'ai peur qu'elle ait la fièvre. J'ai voulu lui appliquer un cataplasme, mais elle a hurlé et m'a dit de courir chercher un médecin. Je crains pour sa vie. »

Les yeux de la femme cherchaient les siens ; il y lut une expression moqueuse. « Mais si vous vous apprêtez à sortir...

– Allez-y, je vous suis à l'instant », l'interrompit-il, puis il rentra dans son appartement en lui fermant la porte au nez. Il songea un moment à enlever sa bonne chemise et son

gilet pour remettre les vêtements qu'il avait portés pendant la journée, mais se contenta d'aller chercher sa trousse et de s'assurer que tous les instruments nécessaires s'y trouvaient. Il avait pour nom Beer. Il était âgé de trente-quatre ans.

En rouvrant la porte, il découvrit, irrité, que Frau Vesalius n'avait pas bougé d'un iota. Elle l'attendait sur le carré de l'escalier avec la même présence imposante, insolente que lorsqu'elle lui avait exposé la situation, ses fausses perles accrochant la lumière de l'ampoule.

« Passez devant », dit-il, et elle descendit les marches devant lui d'un pas traînant, lentement, comme si elle souffrait de rhumatisme, même s'il remarqua qu'elle n'éprouvait pas le besoin de se tenir à la rampe.

« Vous êtes bien bon », murmurait-elle comme une litanie, mais dénuée de toute émotion. Quand elle s'arrêta sur le palier pour reprendre théâtralement son souffle, il perdit patience et passa devant elle.

« Je n'ai pas beaucoup de temps », dit-il.

Elle lui emboîta le pas, plus rapidement, chuchotant dans son dos de serviles mercis.

Une fois dans l'appartement, la veuve du commis des postes refusa d'allumer la lumière.

« Le professeur s'est couché il y a une heure », expliqua-t-elle sur un ton d'aparté mais sans baisser la voix, et elle alluma plutôt une chandelle posée près de la porte. Elle le guida le long d'un corridor sombre, passa devant la puanteur de la toilette pour s'enfoncer plus loin dans l'appartement.

« C'est ici », dit-elle en joignant le geste à la parole, s'arrêtant devant la porte comme si elle était trop délicate pour entrer. Elle tendit la chandelle dans sa petite soucoupe de métal. Il la lui prit des mains et s'aventura à l'intérieur, puis alluma la lampe de chevet avant d'approcher une chaise du lit de sa patiente. Celle-ci était si bien enveloppée dans ses couvertures que seul son visage était visible, un petit visage blême aux prunelles d'un marron profond. Elle avait les yeux ouverts mais regardait droit devant elle sans bouger la tête

ni aucune partie de son corps. La fenêtre était fermée et l'atmosphère était étouffante.

« Depuis combien de temps est-elle dans cet état ? demanda le médecin à la veuve qui s'attardait derrière lui, observant ses gestes avec une servilité étudiée.

– Il y a des jours qu'elle se plaint de maux de tête. Et puis, hier soir, elle a dit qu'elle ne sentait plus ses jambes et elle s'est mise à gémir dans son sommeil. Ce soir, elle nous a tous gardés réveillés. »

Et de nouveau elle répéta sa phrase vide et moqueuse : « J'ai craint pour sa vie.

– Oui, fit-il sans tourner la tête. Laissez-nous un moment. »

Il l'entendit remuer derrière lui, puis se leva pour fermer la porte qu'elle avait laissée entrebâillée et ouvrir la fenêtre sur la nuit. Les odeurs de fin d'été entrèrent par bouffées, avec la chaleur de la ville. Les branches du marronnier de la cour touchaient presque le carreau. En étendant le bras, il aurait pu en cueillir une feuille.

« Elle va revenir », dit la malade. Elle avait parlé à voix si basse que pendant une seconde il se demanda s'il l'avait vraiment entendue. Ç'aurait pu être lui qui avait parlé.

« Je n'ai pas beaucoup de temps », lui dit-il.

Le visage et le corps de la jeune fille ne trahirent aucune réaction. Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans, pas une ride sur sa peau blanche et souple.

La porte s'entrouvrit. C'était de nouveau Frau Vesalius, qui se glissa dans l'embrasure jusqu'à ce que tout le haut de son corps semble être entré dans la chambre.

« Avez-vous besoin de quelque chose, *Herr Doktor* ? Un verre d'eau, peut-être ? Ou du thé ?

– Rien, dit-il. Simplement qu'on me laisse examiner la patiente tranquille.

– Vous êtes bien bon... »

Il retraversa la pièce pour fermer la porte puis revint au chevet de la malade. Lentement, posément, il sortit une montre de son gousset, l'ouvrit, puis tendit le bras pour prendre le poignet de la jeune fille, enfouit sous son drap.

« S'il vous plaît, dit-il. Je dois prendre votre pouls. »

Elle ne fit pas un geste. Il fit passer sa montre dans l'autre main, saisit le bord du drap, qu'il rabattit suffisamment pour exposer une épaule nue et les plis d'une chemise de nuit humide de sueur ; sous l'étoffe se dessinait un sein rond, l'aréole grande comme un œil de vache. Il hésita, et s'étonna lui-même de son hésitation. La jeune fille ne bougeait pas, les yeux toujours fixés sur un point du plafond, un agrégat de stuc repeint à de trop nombreuses reprises. Il chercha les mots pour la rassurer, lui dire qu'il n'y avait pas de raison d'avoir peur, mais les paroles d'usage semblaient déplacées avec elle. Ils restèrent assis un moment dans un silence rompu uniquement par le tic-tac de la montre du médecin, avec entre eux les effluves de son eau de Cologne. Il regarda les narines de la jeune fille se dilater au rythme de sa respiration et l'imagina identifier l'odeur ; il était conscient d'en avoir trop mis, et du frottement incessant là où son col mordait dans sa peau rasée de frais.

« J'ai oublié quelque chose », bafouilla-t-il soudain, la main toujours pliée sous le rebord du drap, le dessus de ses doigts tout juste au-dessus de son sein. Il se leva trop rapidement, trébucha quand son pied heurta la patte de la chaise, et pendant une seconde il crut qu'il allait s'affaler sur elle.

« Je reviens dans une minute. »

Il avait prononcé ces mots depuis la porte où il avait battu en retraite. Il sortit dans la cage d'escalier avant d'avoir pu remarquer que sa fuite avait été saluée par un léger gloussement de gamine.

À l'étage, le docteur Beer se défit de sa cravate et jeta son col dans un coin. Il attrapa une feuille de papier où il griffonna une note, puis la glissa sous sa porte de l'extérieur en s'assurant de n'en laisser voir qu'un coin. Il avait déjà franchi la dernière courbe du grand escalier en spirale quand il se rendit compte qu'il n'avait rien pris qu'il aurait pu prétendre avoir oublié : ni stéthoscope ni pommade qui auraient pu masquer son embarras. Il aurait de nouveau tourné les talons pour remonter n'eût été la veuve qui l'attendait devant la porte de l'appartement, guettant son pas. Elle avait les yeux brillants de triomphe.

« Vous êtes bien bon, *Herr Doktor*... », commença-t-elle, mais il passa devant elle d'un pas vif, sans un mot. Un moment désorienté par la disposition des pièces de l'appartement, il se vit rappelé après un ou deux pas, comme un laquais, ou un chien.

« Par ici, *Herr Doktor*. »

Dans le vestibule encombré, entre le portemanteau et la garde-robe, il semblait impossible de se glisser devant la veuve sans lui effleurer la poitrine. Elle s'écarta théâtralement puis lui emboîta le pas dès qu'il fut passé.

« Il ne faut pas nous déranger », annonça-t-il dans l'espoir de la dissuader, puis il se dépêcha de gagner la chambre de sa patiente pour y entrer en hâte. Cette fois, ce fut le ricanement de la veuve qui le suivit : une sorte de rire reniflé qui lui parvint par l'embrasure de la porte tandis que le battant se refermait.

Beer se dirigeait vers le lit – sa montre déjà à la main, les manches de sa chemise et de son veston roulées au-dessus des poignets – quand il remarqua que la malade n'était plus allongée sous son drap de coton, mais debout à la petite fenêtre, à demi dissimulée dans l'ombre. C'était une jeune fille longiligne au teint laiteux ; la lumière de la lune dansait sur sa chemise de nuit et donnait du relief à ses épaules arrondies, ses cuisses trop longues, ses hanches étroites et ses fesses de garçon. Dans un an ou deux, ce serait peut-être une vraie beauté ; il lui faudrait d'abord apprendre à se tenir, dénouer ces jambes aux genoux cagneux. Il remarqua qu'elle regardait dehors, au-delà des branches du marronnier, de l'autre côté de la cour. Il traversa la chambre et se plaça à ses côtés ; estima l'angle de son œil. Elle semblait regarder la fenêtre presque exactement de l'autre côté, dans l'aile arrière de l'immeuble d'appartements, qui ne possédait pas d'accès direct à la rue et où les loyers étaient moins chers.

« Vous la voyez ? demanda-t-elle enfin sur le même ton chuchoté que tout à l'heure, un timbre enfantin mais aussi sûr de lui, la voix de quelqu'un qui aime à parler.

– Qu'est-ce que je regarde ? demanda-t-il.

– Là », fit-elle. Comme elle pointait du doigt, il aperçut une silhouette menue passer devant des rideaux et puis, l'espace d'un instant, un petit visage se presser contre le carreau à moitié ouvert avant de disparaître à nouveau dans l'obscurité. La fillette avait les cheveux blonds.

« Elle est timide, chuchota sa patiente, et pendant une seconde il crut qu'elle parlait d'elle-même.

– Qui est-ce ? »

Elle ne se retourna pas pour répondre, garda les yeux fixés sur la cour devant eux.

« Lieschen. Vous l'avez sans doute déjà vue. Elle a neuf ans et vit avec son père. Elle porte une robe violette avec un col marin blanc.

– La petite bossue ?

– Oui. Sa mère les a quittés quand elle avait trois ans et son père boit. Il m'arrive de le regarder s'asseoir à table et siffler une bouteille entière, à lui tout seul. Il s'assoit à huit heures tapantes, pose une bouteille sur la table et se met à boire. Parfois il continue passé minuit. Ce qui est étrange, c'est qu'il se sert toujours d'un verre, ou plutôt d'une timbale. C'est un petit verre, semblable à ceux qu'on utilise pour le schnaps, mais il est en métal, comme un accessoire d'église. Il luit quand il accroche la lumière. Il me semble que si je buvais de la sorte, je ne me servais pas d'un verre. Ça m'intrigue. »

Elle s'interrompt et se tourna à demi pour l'observer. C'était la première fois qu'ils échangeaient un regard, et celui-ci ne dura qu'un moment. Elle se retourna aussitôt vers la fenêtre, la lueur de la lune sur sa poitrine trop plantureuse pour sa fine ossature.

« Et la fillette ? demanda-t-il quand le silence fut devenu trop lourd.

– On discute parfois. Après la tombée du jour. Par gestes, je veux dire. Je lui raconte une histoire pour l'endormir, le conte du renard plus futé que l'ours. Et elle... elle me raconte combien elle se sent seule. »

Elle sourit comme si cela aussi était un conte tiré d'un livre et, à ce titre, touchant.

« Tout ça en quelques gestes ?

– Vous pensez peut-être que je fabule. Là... » Elle pointa à nouveau du doigt des cheveux blonds qui chatoyaient entre les plis d'un rideau, puis disparaissaient. « Elle est plus timide que d'habitude aujourd'hui. C'est parce que j'ai un visiteur. »

Beer garda l'image d'une épaisse tignasse nattée sur les côtés de la tête, d'un nez rond et d'une petite lèvre rose retroussée sur les dents. Il était difficile de savoir comment il avait réussi à distinguer ces détails depuis l'autre côté de la cour. On aurait dit qu'ils naissaient du récit de la jeune fille, du rythme de ses paroles. Elle passait sa langue sur ses lèvres entre deux phrases.

Beer l'avait observée du coin de l'œil pendant qu'elle parlait ; il avait regardé ses lèvres prononcer les mots et ses joues s'échauffer au fil de son récit. Les yeux de la jeune fille étaient cependant occupés à autre chose : à de multiples

reprises, elle avait lancé des regards vers une autre fenêtre, plus à gauche, dans l'aile latérale de l'immeuble, une structure étroite et décrépite coincée entre le devant et l'arrière, là où les loyers étaient les moins chers de tout l'immeuble. Il n'aurait su dire si elle s'intéressait au premier ou au deuxième étage. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres ; dans l'une, tout au bout de la courte rangée, un bout de rideau négligé flottait sur le rebord, l'ourlet emmêlé dans une série de pots à fleurs vides.

« Et qui habite là ? demanda-t-il en surprenant de nouveau son regard attiré par l'obscurité à leur gauche.

– Personne », répondit-elle avec un sourire qui signifiait qu'il ne devait pas la croire. « Vous devriez m'examiner, reprit-elle. Vous êtes pressé. »

Avant qu'il ait pu répondre, elle était retournée au lit en courant et s'était glissée sous le drap qu'elle avait remonté jusqu'à son menton, comme une fillette de six ans qui veut impressionner sa mère. Elle souriait gaiement, une fossette à la joue ; le rose fleurit sur sa peau cirreuse.

« Vous êtes sûre que vous êtes malade ?

– Oh oui, répondit-elle, maintenant sérieuse. Je suis vraiment très malade, docteur Beer.

– D'accord », dit-il en se rasseyant. Il se rendit compte qu'il avait gardé sa montre à la main pendant tout ce temps.

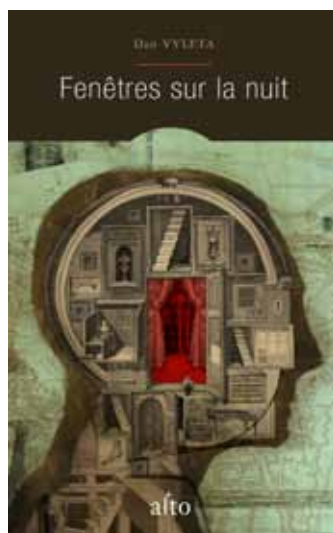
Il prit le pouls de la jeune fille puis rabattit le drap pour l'ausculter et palper ses ganglions sous la mâchoire et les aisselles afin de voir s'ils étaient sensibles, après quoi il tâta son abdomen.

« Vous ne devriez pas me demander ce que j'ai ? »

Elle avait la voix claire, dénuée de coquetterie, et pourtant il eut l'impression qu'on le surprenait à poser quelque acte illicite. Il interrompit son geste, les mains toujours sur le corps de la jeune fille.

« Je croyais, dit-il après réflexion, que vous ne désiriez pas me le dire. Votre... gouvernante (elle plissa le nez à ce mot) a mentionné que vous aviez des maux de tête et de la fièvre, des crises de paralysie. Est-ce que ça fait mal quand je... ? » et il enfonça deux doigts dans son flanc, sous la cage thoracique. « Des problèmes avec vos menstrues ? »

Elle observa son examen avec grand intérêt, livra des réponses courtes et précises lorsqu'il l'interrogeait, et proposa à un moment d'ôter sa chemise de nuit si cela pouvait lui faciliter la tâche. Il lui assura que cela n'était pas nécessaire. Il avait les mains sûres, expérimentées ; la peau de la jeune fille était fraîche et souple sous ses doigts. Il était maintenant presque certain qu'elle n'avait rien mais, curieusement, n'était pas irrité qu'elle ait menti et se contentait de poursuivre sa tâche. Elle ne l'interrompit que lorsque – faisant étalage de sa diligence – il dirigea une petite lumière dans son oreille et en examina les profondeurs avec une concentration qu'il savait calculée. Il avait la main en coupe autour de la joue de sa patiente, comme toujours lorsqu'il faisait cet examen : un doigt tendu suivait le contour de la mâchoire, le reste replié



sous le menton, et le pouce pointant vers le haut, en travers de la douce plaine entre la pommette et la bouche.

« Est-ce que c'est bizarre, demanda-t-elle, la mâchoire bougeant sous les doigts du médecin, de toucher des femmes à longueur de journée ?

– Je touche aussi des hommes, dit-il avec plus de force que nécessaire, et il rougit.

– Oui », concéda-t-elle. Et elle ajouta : « Comme mon oncle. Il était docteur lui aussi.

– Il est mort ?

– Non, il habite de l'autre côté du corridor. »

Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'elle voulait dire et il la regarda tendre le menton au-dessus de sa paume, pointer la porte et, au-delà, l'appartement plongé dans le silence.

« Speckstein, marmonna-t-il, et il se dit qu'il aurait mieux fait d'ajouter son titre.

– Alors vous avez entendu parler de lui. »

Il haussa les épaules et sentit que les épauettes de son veston exagéraient son geste. « Son nom est sur la sonnette. »

La jeune fille sourit et hocha la tête. Sous la pression des mains qui la guidaient, elle se retourna sur le ventre afin de lui permettre d'appuyer les jointures le long de sa colonne vertébrale. L'examen terminé, il reboutonna le derrière de la chemise de nuit de sa patiente et rassembla ostensiblement ses instruments. Elle le regarda faire avec un air à la fois attentif et amusé.

« Le diagnostic, docteur Beer ? finit-elle par demander en remontant le drap jusqu'à son menton.

– Vous savez très bien que vous êtes en parfaite santé.

– Vous pensez que j'ai tout inventé ? La fièvre et les évanouissements ? La difficulté à respirer ? Les fourmillements à l'arrière des jambes ? Hier, je me suis réveillée tôt dans la soirée et j'étais paralysée des hanches aux orteils.

– Une forme d'hystérie, peut-être. »

Elle fronça les sourcils et se mordit la lèvre inférieure. Pendant un moment, elle ressembla à la fillette qu'il avait cru voir à la fenêtre de l'autre côté de la cour. Il était impossible de dire laquelle des deux avait appris ce geste à l'autre.

« Est-ce qu'on peut en mourir ? demanda-t-elle, tout à coup très sérieuse. De cette hystérie dont vous parlez ? »

Il la regarda et affecta une légèreté qu'il n'éprouvait pas.

« J'oserais affirmer que non, lui dit-il. C'est une sorte de conte qu'on se raconte à soi-même. On ne meurt pas du grand méchant loup. »

À ces paroles, elle fit la grimace puis, par jeu, raidit une main pour former une patte griffue. Les émotions se succédaient si rapidement sur son visage qu'il avait du mal à les interpréter. Tout à coup, il en eut assez de cette jeune fille, eut envie d'une cigarette et d'un verre de brandy.

« Je dois vraiment vous quitter maintenant. »

Il s'inclina et s'apprêta à partir.

Elle l'arrêta à la porte. Il s'y était attendu, avait ralenti le pas en dépit de sa hâte supposée. Et pourtant il fut surpris par l'inflexion de sa voix et le sujet qu'elle choisit, comme si elle l'avait cueilli dans le ciel au hasard.

« Il y a quelqu'un qui tue des gens. Au couteau. En avez-vous entendu parler, docteur Beer ? »

Il secoua la tête et laissa la main sur la poignée, déjà à demi tournée.

« Il n'y avait rien dans les journaux.

– Non », opina-t-elle. Il l'imagina allongée là, derrière lui, le corps sous son drap, les yeux fixés au plafond. « Mais vous êtes quand même au courant.

– Eh bien, tout le monde est au courant. Ce doit être un patient qui m'en a parlé.

– Quatre morts au total, dit-elle. Tous à moins de quelques pâtés de maisons d'ici. J'ai dessiné une carte.

– Vraiment.

– Oui. »

Elle s'interrompit, et pendant un instant il crut qu'elle en avait fini avec lui. Mais encore une fois il ne parvint pas à faire tourner entièrement la poignée dans sa paume.

« Mon oncle, reprit-elle, quelqu'un a tué son chien. Aussi au couteau. Vendredi dernier. Vous croyez qu'il y a un lien ?

– Je ne sais pas, dit-il, puis il prit une inspiration. Les esprits dérangés sont un mystère pour la médecine. Ils sont capables de...

– Oui, l'interrompit-elle. Je le crois aussi. Mais vous devez partir maintenant. Vous n'avez pas beaucoup de temps. »

C'est cette phrase moqueuse qui le suivit jusque dans le couloir, où la veuve traînait à la lueur de la bougie, désormais muette. Elle lui montra la porte, dont les serrures se verrouillèrent dès qu'il eut passé le seuil. Il gravit les marches en silence, la tête inclinée, aux lèvres un sourire qui le disputait à ses sourcils froncés.

À l'étage, il déverrouilla la porte de son appartement et trouva sa note par terre. Beer n'aurait pu dire si elle avait été lue et remise à sa place, ou si son visiteur ne s'était jamais présenté. Il déboutonna son gilet et sortit sur le balcon étroit pour regarder dans la cour. Une lumière brillait à une fenêtre de cuisine de l'autre côté, un étage plus bas : un homme était assis à une table, une bouteille d'alcool posée devant lui. Il était en sous-vêtements, avait jeté un veston sur ses épaules pour se garder au chaud. Il buvait méthodiquement. Il était impossible de dire de quelle couleur était son verre : il gardait toujours la main autour, comme un homme agrippé à une corde. Le médecin tendit le cou pour inspecter la seconde fenêtre qu'avait étudiée la nièce de Speckstein, mais l'angle ne lui permettait pas d'y voir, et la cime du marronnier lui faisait obstacle. Il finit par aller se coucher après avoir fumé deux cigarettes à la chaîne, se demandant encore ce qui était arrivé au chien de Speckstein. ■

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

FENÊTRES SUR LA NUIT

Dan Vyleta

Alto, 2015, 592 p.



# BRIBES HIVERNALES

Geneviève Letarte

On dit qu'il faut aller en profondeur, ne pas rester à la surface des choses, que la vérité se trouve dessous, au fond, cachée. Or en ce début de janvier, alors que je réussis à m'extirper de rets de pensées indésirables (je ne sais pas pour vous, mais il est loin, le temps où mes premières songeries matinales n'étaient que joie et espoir), je me prends à penser : pourquoi la surface ne serait-elle pas aussi intéressante que les profondeurs ? Pourquoi faudrait-il qu'au sous-sol uniquement se trouve la connaissance ? Donne-toi un élan vers le haut, me dis-je, et circule dans le monde comme une patineuse évoluant sur un lac gelé à travers lequel on aperçoit des algues, des morceaux de bois, des roches et parfois même des poissons vivants, un beau lac dont la surface vert pâle évoque la pierre à savon travaillée par un artisan inuit.

À la piscine du YMCA, j'observe un groupe de femmes asiatiques qui, au lieu de nager, se livrent à d'énergiques mouvements des bras, des jambes et du torse, ce qui leur donne l'air de guerrières malgré leur petite taille et leur corps menu. Un peu plus tard, dans le sauna à l'odeur d'eucalyptus, elles continuent de faire des mouvements de boxe en inspirant et en expirant de manière rythmée, et leur énergie contraste avec l'attitude des autres femmes qui, avachies et silencieuses, s'abandonnent sans vergogne à ce moment de détente apparemment bien mérité.

Il fut une époque où ma vie ne dépendait pas entièrement des pouvoirs magiques d'un boîtier plat au fini argenté. Il y avait alors un lieu et un temps pour chaque chose, et ma posture, mes gestes variaient au fil des activités auxquelles je me livrais. On m'avait dit : « Tu verras, avec un ordinateur, tu n'écriras plus de la même manière... » En effet, j'écris désormais sans corps, unie par la loi du silence à cette plaquette ouverte devant moi comme une caverne d'Ali Baba, et Dieu

sait qu'il y a des merveilles là-dedans, plus besoin d'écrire de la fiction, il n'y a qu'à entrer dans Google pour que votre vie se décuple, s'invente et se réinvente au fil des croisières qu'on vous offre tout en vous donnant l'illusion de travailler, votre regard avalé par l'écran et perdant peu à peu son brillant, sa capacité de focalisation.

Je l'ai revu dans un supermarché près de chez moi. Nous examinions tous deux le comptoir des légumes quand il a levé les yeux et m'a vue. « Hé, c'est toi !? » s'est-il étonné. Nous sommes allés boire un café. « Tu as changé, tu as vieilli », a-t-il constaté d'un ton de reproche. Il s'est informé de ma famille : mon père, ma mère, mes sœurs, et même une de mes cousines, qu'il aimait bien. Quand il m'a demandé si j'étais « plus heureuse qu'avant », j'ai répondu oui sans hésiter.

Il y a deux sortes de temps. Le temps linéaire, qui se présente en petites, moyennes ou grandes unités au fil desquelles nous effectuons nos tâches quotidiennes, réalisons nos projets, accomplissons nos nobles actions, bref, traversons l'unique vie qui nous est donnée. Et il y a les bulles du temps intemporel, dans lesquelles il est indispensable de s'installer momentanément pour pouvoir penser, sentir, créer, s'émerveiller. Vivre avec ces deux sortes de temps, c'est un peu comme vouloir faire coïncider un cercle avec un carré, et pourtant on y arrive, c'est là l'ultime défi et liberté des humains : savoir découper le temps en morceaux pour organiser les actions de sa vie, et pouvoir aussi s'abandonner à la rondeur intemporelle du présent sans laquelle vivre ne serait qu'un enfer de petites choses à mettre dans des cases.

Je fais mes exercices de yoga dans le salon, à l'aide d'un livre acheté dans une librairie d'occasion. En étudiant les étapes de la salutation au soleil, je constate que l'homme qui pose pour les photos ressemble à un écrivain qui habite près de

chez moi. Je ris à la pensée de X. en train de faire du yoga, lui qui serait plutôt du genre à jouer au baseball. Vais-je lui raconter cela la prochaine fois que je le croiserai au dépanneur ? Ce serait un peu comme avouer à quelqu'un qu'on a rêvé de lui pendant la nuit.

Assise sur un rocher au bord du fleuve, je peux maintenir mon regard du côté de la beauté, ignorer les bungalows hideux et les placards publicitaires qui se trouvent derrière moi. Mais je ne peux pas ne pas entendre le bruit des voitures qui passent sur la route, la tondeuse à gazon d'un voisin, la radio allumée sur un balcon. Je me dis que la pollution sonore est plus envahissante que la pollution visuelle. D'autres affirmeraient peut-être le contraire, qu'il suffit de fermer les yeux pour être libre.

Quand j'étais jeune, j'avais un moi gros comme une montagne, qui m'encombrait terriblement. Aujourd'hui, j'aime le fait de n'être qu'une parmi d'autres. En gravissant le mont Royal, j'observe tous ces gens venus savourer comme moi les derniers rayons du soleil, et je me sens sereine. Je suis eux, ils sont moi, et pourtant je ne suis pas tout à fait eux, et ils ne sont pas tout à fait moi.

Comme il est trompeur, ce ciel bleu, quand on le regarde par la fenêtre. Difficile d'imaginer qu'en sortant tout à l'heure je serai saisie par le froid jusque dans mes parties intimes, comme si un couteau sorti du congélateur glissait lentement sur ma peau.

Cette femme est un mystère. Je la connais, et pourtant si quelqu'un me demandait de la décrire, j'en serais incapable. Je pourrais, oui, parler de sa petite taille, de ses cheveux noirs, de son corps gracile et souple, de son nez long et prononcé, de son petit visage aux pommettes saillantes et à la bouche très grande, qui passe rapidement du sérieux au rire. Je pourrais parler de sa voix qui porte loin, aiguë sans être déplaisante, une voix puissante pour un si petit corps. Mais serait-ce suffisant ? Comment parler du mystère qu'il y a dans une personne ?

Le romancier français explique qu'il a publié dans sa jeunesse plusieurs romans qui n'auraient pas dû être publiés et qu'il renie aujourd'hui. À propos de son œuvre actuelle, il dit qu'il avait envie de recommencer à zéro, avec un projet qui lui tenait vraiment à cœur. Je l'envie d'avoir trouvé le moyen de réparer les erreurs du passé.

Dans l'autobus, une belle fille brune au nez aquilin. Ses lèvres luisent d'un onguent protecteur contre le froid, et ses yeux brillent parce qu'ils sont jeunes et frais. Elle oscille doucement la tête au rythme d'une musique qui lui parvient dans ses écouteurs, et l'on peut sentir la sensualité qui habite son corps. Mais quand elle ouvre la bouche pour faire péter une grosse mâchée de gomme rose, elle réintègre le troupeau des petites vaches de ce monde.

Quand nous avons vingt ans, mon amie disait qu'elle aimait les gens extraordinaires, et je plaidais pour les gens ordinaires. Pourquoi ? demandait-elle. Parce que les gens extraordinaires sont tout d'un bloc, on ne peut rien y ajouter, alors que les gens ordinaires laissent place à l'imagination. À cette époque, mon amie et moi étions encore en devenir, mais l'essentiel de notre personnalité était déjà bien défini. Je serais l'écrivaine qui s'attache aux petites choses de la vie, et elle la comédienne voguant sur de grandes épopées.

Il arrive que l'on soit tenté d'appuyer sur la touche *Delete* de notre cerveau tant nous sommes encombrés par la quantité d'informations qui y sont gravées. Or ce faisant, nous nous priverions d'une des plus grandes joies de l'existence, qui consiste à se souvenir. Des belles choses, bien entendu, mais aussi d'autres plus pénibles ou douloureuses et qui, dans la distance que notre mémoire leur impose, peuvent revêtir une certaine beauté. Cela tient peut-être à notre soulagement d'y avoir survécu, mais aussi au fait que chaque élément de notre vie est essentiel et irremplaçable, sans quoi notre vie ne serait pas ce qu'elle est, et que vouloir en laisser tomber des bouts reviendrait à vouloir ne pas avoir existé.

La performeuse israélienne courait sur le trottoir, avançant, reculant, tournant sur elle-même, et nous la suivions tant bien que mal, avec nos gobelets de café à la main. Vêtue d'une robe orange et chaussée de bottillons à semelles épaisses, elle allait comme une gazelle, et son visage encadré de cheveux bruns rayonnait. L'ami qui m'accompagnait a dit qu'on ne pouvait pas tomber amoureux d'une femme dont on n'aimait pas la façon de courir. Je me suis demandé si la mienne pourrait passer le test, et comment faire pour en juger.

Tôt le matin, j'aime voir par la fenêtre la crête rougie des arbres du mont Royal se découper sur le bleu du ciel. Cette présence des arbres me rassure, présence immémoriale qui semble contrer la précarité de ma propre existence, tant il est vrai que je n'ai pas encore trouvé ma place en ce monde. Alors que la plupart des gens, devenus adultes, semblent avoir réglé un certain nombre d'incertitudes, sinon existentielles, du moins matérielles, ma vie à moi est encore faite d'hésitations et de tâtonnements.

En passant devant le café, je remarque une femme assise près de la vitre, vêtue de brun et dont la bouche grande ouverte semble crier des insultes à l'homme assis en face d'elle. Puis l'homme ouvre la bouche lui aussi, et ils restent là un moment, tels des poissons dans un aquarium, alors que des paroles inaudibles circulent entre eux. Au moment où je me demande ce qu'ils peuvent avoir d'aussi intense à se dire, je dérape sur l'épaisse couche de glace qui recouvre le trottoir et m'étale de tout mon long sur la surface dure et glacée, ce qui provoque dans mon épaule droite une vive douleur, laquelle se met bientôt à courir le long de mon bras et jusqu'au bout de mes doigts.

Ce sont toujours les autres qui parlent de leur vie, jamais elle. Toujours les autres qui échangent des bribes d'histoires indiscrètes, des clins d'œil entendus, jamais elle. Comme si elle n'avait pas d'existence et devait se contenter de celle des autres, assis à la même table qu'elle. Pourtant, nous savons bien qu'elle en a une, vie, tout le monde en a une, même s'il n'y a personne d'autre que soi dedans. Mais nous continuons de nous questionner à son sujet, et elle continue de sourire en nous écoutant lancer nos bribes d'histoires par-dessus la table.

Assise dans un bar du boulevard Saint-Laurent, j'attends que la lecture de poésie commence. En plein mois de janvier, l'endroit est mal chauffé et on y gèle autant qu'à l'extérieur. Je pense à mon ami C., qui est allé en Pologne. Il faisait si froid à Varsovie qu'il a passé son séjour avec « toute sa valise sur le dos ». Quand il entrait dans un bar, il était toujours étonné d'y trouver des gens en manteaux et chapeaux de fourrure, en train de boire de la bière froide alors que de la buée leur sortait de la bouche. Ce soir, c'est un peu la Pologne sur le boulevard Saint-Laurent, et j'enfile les verres de vin pour me réchauffer, ce qui risque de nuire à ma lecture, mais entre deux maux, il faut choisir le moindre.

À Paris, avec mon amie L., on allait prendre l'apéro au café. On changeait souvent d'endroit, pour voir différents coins de la ville, et l'atmosphère variait selon que la clientèle était étudiante, bourgeoise ou ouvrière. On parlait de nos projets d'écriture, de l'amour, des hommes et des femmes, et de l'horrible fatwa qui venait d'être lancée contre Salman

Rushdie. C'était le printemps, les jours s'éteignaient en vapeurs rosées sur les bords de la Seine et les derniers rayons du soleil caressaient la pierre des ponts, les amoureux qui déambulaient sur les quais, la façade de la maison de Camille Claudel devant laquelle nous nous arrêtons pour lire cette inscription : *Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente*. Nous ne savions pas à quoi elle faisait référence, mais nous étions d'accord pour dire qu'il en était de même pour nous.

Pendant la crise du verglas, mes parents sont venus se réfugier chez moi. Pas pour dormir, car ils ne voulaient pas abandonner leur maison toute la nuit, mais pour manger, se laver et passer le temps, car il faisait trop froid et trop noir chez eux. Ils habitaient un quartier plus huppé que le mien, et c'est précisément pour cette raison qu'ils n'avaient plus d'électricité ni de chauffage : les branches des grands arbres qui peuplaient leur rue avaient cassé et s'étaient affaissées sur les fils électriques. Mon modeste logis du Mile-End présentait au moins un avantage sur le leur : le chauffage et la cuisinière fonctionnaient au gaz. Chaque jour, mes parents venaient donc chez moi et s'installaient dans le salon en insistant pour ne pas me déranger. Je trouvais drôle de voir mon père lire le journal dans un vieux fauteuil trouvé sur le trottoir, et ma mère préparer des repas dans ma cuisine délabrée, où il n'était pas rare de voir passer une souris. ■

**olivieri**  
Librairie & Bistro

Point à la ligne  
CÔTE-DES-NEIGES

**Résidence olivieri de février à mai 2015**

LE CERCLE DE LECTURE À VOIX HAUTE  
une idée originale de l'écrivaine  
**GENEVIÈVE LETARTE**



ACTIVITÉ GRATUITE  
à la librairie Olivieri  
le mardi de 17 h 30 à 19 h 30  
et ce deux fois par mois.

Calendrier et choix des œuvres lues  
Contactez [isabelle.boulanger@librairieolivieri.com](mailto:isabelle.boulanger@librairieolivieri.com)

VOTRE REPÈRE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS DEPUIS 30 ANS  
514.739.3639 | [www.olivieri.com](http://www.olivieri.com)  
5219, chemin de la Côte-des-Neiges  
[facebook.com/LibrairieOlivieri](https://facebook.com/LibrairieOlivieri)

Cette activité de médiation culturelle est réalisée  
grâce au soutien du Conseil des Arts de Montréal et  
de l'Association des libraires du Québec.

## LE ROMAN QUÉBÉCOIS À L'ÉCHELLE DU GRAND CONTEXTE

Michel Biron

Voici un essai majeur, perturbant, audacieux et profondément original. Un essai littéraire dans le sens le plus fort du terme, c'est-à-dire qui interroge le monde – notre monde – à partir de la littérature et plus particulièrement du roman. Spécialiste de Flaubert, auteure notamment des *Grandes Disparitions* (2008) sur la mémoire du roman moderne, de Cervantès à Tolstoï et Proust, Isabelle Daunais avait publié ici et là quelques études sur le roman québécois, mais *Le Roman sans aventure* est son premier essai entièrement consacré à ce corpus. Elle y propose une série de lectures denses et lumineuses des classiques de l'histoire romanesque québécoise, depuis *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé jusqu'aux romans les plus célèbres de Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Jacques Poulin et André Major. Disons-le tout net : depuis *Le Roman à l'imparfait* (1976) de Gilles Marcotte, c'est à mon sens l'étude la plus neuve, la plus suggestive et la plus juste qui ait été écrite sur le roman québécois dans sa globalité.

L'hypothèse centrale de l'essai, énoncée dès le titre, bouleverse les idées reçues sur la singularité du roman québécois. Au lieu de reprendre les catégories habituelles de l'histoire littéraire, Isabelle Daunais cherche à savoir ce qui caractérise le roman québécois à

l'échelle du roman moderne. Comment se fait-il, se demande-t-elle en introduction, que ce roman intéresse si peu les lecteurs étrangers ? Au-delà de la sempiternelle plainte de l'écrivain marginal ou minoritaire à qui les voies du succès international seraient interdites faute de public ou faute de moyens de diffusion, Isabelle Daunais pose la question de façon beaucoup plus large – et intéressante – en partant d'une idée séduisante qu'elle formule ainsi : « *Si le roman québécois est sans valeur pour le grand contexte, s'il ne constitue un repère pour personne sauf ses lecteurs natifs, c'est parce que l'expérience du monde dont il rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qu'il leur est possible ni même désirable de connaître* ».

Une telle hypothèse risque de faire grincer bien des dents : que le vieux roman canadien-français n'ait pas beaucoup de charme en tant que roman, c'est-à-dire en dehors de sa valeur documentaire ou historique, c'est ce que répète la critique québécoise depuis plus d'un siècle. Mais que le roman québécois dit « moderne », celui de Ducharme ou d'Aquin par exemple, soit placé sous la même enseigne que *Jean Rivard* ou *Maria Chapdelaine*, voilà qui surprendra plus d'un lecteur. Le roman de la Révolution tranquille n'est-il pas porté par un réel désir d'aventure, par une incon-

testable soif de nouveauté ? Et que dire du roman contemporain ? Oui, mais il s'agit tout le temps d'un *désir* d'aventure, répond Isabelle Daunais, un désir contrarié par la réalité même que le roman met en scène. Le roman québécois désire l'aventure, mais tout roman, par définition, tend vers l'aventure. Tout roman ne parvient pas cependant à traduire la *réalité* de l'aventure. Ce qui frappe Isabelle Daunais, c'est que cette aventure, si désirée soit-elle, ne parvient jamais à prendre forme dans le roman québécois, comme si elle se dissolvait dans quelque chose qui l'annule et qui ne saurait se réduire à une sorte de faiblesse congénitale des romanciers.

Ce quelque chose, elle l'appelle l'idylle, selon la définition qu'en donne Milan Kundera. Pour ce dernier, l'idylle constitue une parenthèse dans l'ordre romanesque, un instant hors du temps, « *l'état du monde avant le premier conflit* ». Pour Isabelle Daunais, la grande singularité du roman québécois, c'est que l'idylle n'y a justement rien d'une parenthèse : elle se révèle au contraire la condition même des personnages romanesques, à toutes les époques et quels que soient le talent ou l'intention des écrivains.

Pour bien apprécier la portée de cette proposition, il faut d'abord revenir à la définition qu'elle donne de l'aventure : « *Par aventure, je ne veux pas dire l'action et les péripéties propres à tout*



roman, et dont le roman québécois n'est pas moins pourvu qu'un autre, non plus que les quêtes et conquêtes de toutes sortes qu'entreprennent ses personnages, mais le fait pour ces derniers d'être emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, de révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde. » Il faut aussi accepter d'aller sur le terrain que choisit Isabelle Daunais, qui est la lecture des romans plutôt que l'examen des intentions formulées par les romanciers ou la critique. Et de ce point de vue, on assiste à une magistrale leçon de lecture. Rien de forcé ici, rien non plus de scolaire ou de convenu : même si la plupart des œuvres commentées sont archiconnues (on fera néanmoins quelques découvertes, comme *Jos Carbone* de Jacques Benoit), on a l'impression d'y entrer pour la première fois tant les analyses qui sont faites ne ressemblent pas à ce qu'on est habitué de lire. Avec un appareil critique allégé, mais en ayant une solide connaissance des travaux consacrés aux romans en question, Isabelle Daunais plonge dans ceux-ci à la recherche de cette aventure consubstantielle au genre. À plusieurs endroits, on la voit qui imagine ce qui aurait pu se passer si tel personnage à fort potentiel aventurier avait eu le premier rôle. Pourquoi, par exemple, Louis Hémon fait-il mourir si rapidement François Paradis ? Pourquoi Jean Lévesque, le personnage le plus ambitieux – et donc

le plus « romanesque » – de *Bonheur d'occasion*, s'évanouit-il dans le décor ? À ce genre de questions, on peut bien sûr apporter des réponses diverses, et on peut même considérer qu'il est impossible d'y répondre de façon satisfaisante. Isabelle Daunais risque pourtant une réponse qui n'a pas été formulée jusqu'ici et qui se révèle éclairante : c'est que le romancier aurait alors été obligé de tricher avec le réalisme même dont il se réclame. La société dans laquelle évoluent François Paradis ou Jean Lévesque ne leur offre aucun défi à leur mesure : ce n'est pas, comme on le dit souvent, que le Québec d'alors était trop fermé pour accueillir de telles figures, mais plutôt que, si celles-ci avaient occupé le devant de la scène romanesque, elles n'auraient en toute vraisemblance rencontré aucune résistance sérieuse, aucun défi à leur taille. Des personnages trop forts, de type balzacien, n'ont guère leur place dans un monde qui n'en a que pour l'idylle.

De roman en roman, la force de l'idylle en effet ne se dément jamais. Elle devient tout au long de cet essai une sorte de personnage idéal dont on suit l'étonnante évolution depuis le 19<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1980. Loin de juger cette évolution de haut, loin de s'en tenir à la position confortable de la critique dite « savante », Isabelle Daunais pratique une critique à la fois subtile et humble, se mettant à la place des romanciers, éprouvant avec ceux-ci les difficultés propres à la création romanesque au Québec. On le voit bien dès le premier chapitre intitulé simplement « Comment écrire un roman ». On le voit encore mieux dans les chapitres suivants, consacrés à des romans réalistes, regroupés sous le titre « La cause perdue de l'aventure ». Même quand tel personnage semble avoir ce qu'il faut pour se lancer dans l'aventure, comme le docteur Dubois dans *Poussière sur la ville* d'André Langevin, il s'écroule de lui-même et perd toute force oppositionnelle, résigné à jouer le rôle qu'on voudra bien lui consentir.

Mais c'est bien sûr le roman plus contemporain qui nous intéresse surtout, car l'aventure y est explicitement recherchée par des personnages auxquels nous sommes devenus attachés. Le

poète adolescent Jean Le Maigre dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ne recule devant aucune action, si insolente soit-elle, pour vivre intensément. Ce Rimbaud québécois n'est-il pas un être d'aventure ? Et que dire du narrateur de *Prochain épisode* : n'est-il pas tendu vers l'action la plus risquée qui soit, cette révolution qu'il appelle de ses vœux ? Si, bien sûr, reconnaît Isabelle Daunais, mais cette vie adolescente ou cette révolution fantasmée ne débouchent sur rien qui ne soit déjà là. Toute révolution y est forcément « tranquille » : l'adjectif pointe directement vers l'idylle, ce qui donne son titre à la troisième et dernière partie du livre, « La tranquillité en héritage ». Ici plus qu'ailleurs, l'action ne manque pas, mais c'est une action essentiellement arbitraire qui ne se heurte à aucune réalité, sauf la fatigue du personnage obligé de relancer sans cesse une aventure à laquelle personne ne s'oppose autour de lui.

Cet âge d'or du roman québécois se distingue manifestement des périodes précédentes, mais ce n'est pas parce que l'aventure advient enfin : c'est au contraire, soutient Isabelle Daunais, qui donne ainsi un dernier tour d'écrou à son argument, parce que le romancier de la Révolution tranquille accueille l'idylle sans la mauvaise conscience que ses prédécesseurs entretenaient. L'idylle se développe avec d'autant plus de force qu'elle a perdu l'espèce de honte qui l'accompagnait jusque-là et qui en limitait la célébration. Le romancier canadien-français se désespérait de l'absence d'aventure ; le romancier québécois, lui, s'y abandonne avec frénésie. Fatigué d'être fatigué, il secoue sa torpeur et s'étourdit dans le langage, ivre de lui-même.

On lira en particulier la brillante analyse consacrée aux personnages ducharmiens de Mille Mille et Chateaugué, champions de la « planque », réfugiés dans leur chambre du Vieux-Montréal dont ils ne sortent que pour se rendre à la bibliothèque Saint-Sulpice, comme si le monde n'existait pas en dehors de ces lieux protégés. D'où la conclusion de l'essai : le personnage romanesque type, au Québec, ne se retire pas dans un abri pour échapper à un monde violent et hostile, mais

il cherche plutôt un abri au sein d'un monde qui est lui-même un vaste abri. Il vit l'idylle au milieu d'une société qui veut son bien (et qui va l'avoir, comme disait Ducharme). Tout conflit est d'emblée désamorcé, tourné en dérision, sans conséquence. L'aventure n'est jamais interdite, mais elle se révèle impossible. C'est ce qu'a compris mieux que quiconque Ducharme, qui tire peut-être la leçon la plus romanesque de cette apparente impasse : puisque l'aventure n'a guère de poids ou de sens, avançons vers l'idylle ! Plus encore : radicalisons l'idylle, *évadons-nous* d'un monde qui est toujours déjà une forme d'exil. Mille Milles et Chateaugué, comme plus tard Nicole et André Ferron, sont les héros d'une vie *excessivement* idyllique.

Ce n'est pas minimiser la part de révolte et de critique que de reconnaître l'impossibilité de l'aventure. C'est prendre acte de l'ambiguïté constitutive du genre romanesque, laquelle permet de dire ce qu'on ne peut pas dire

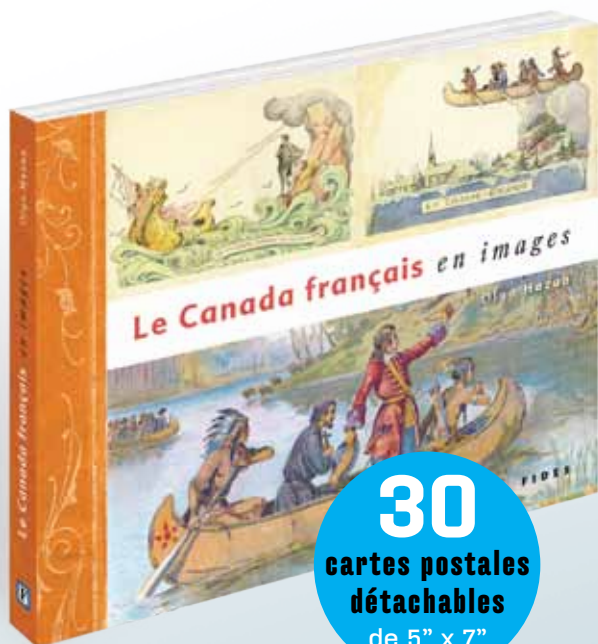
ailleurs, du moins pas avec la même force de vérité. Car l'idylle dont parle ce roman et qui est vécue si intensément par ses personnages n'est ni un rêve ni un déni de réalité. Elle est la réalité même à laquelle l'individu a affaire dans un espace « protégé » comme l'a été, et comme continue à l'être, le Québec. On entend déjà les objections des sociologues et des historiens, pour qui le Québec a connu plus que sa part de conflits et de drames. Ils auront beau jeu de penser qu'ils ont affaire, eux, à la réalité plutôt qu'à la fiction. Mais si c'était l'inverse ? suggère Isabelle Daunais. Si la vérité romanesque était en elle-même plus profonde, plus complexe et plus riche en connaissances que les récits des historiens ou les enquêtes des sociologues ? Si le fait de travailler non pas avec ce qui est ou a été, mais avec ce qui pourrait être ou aurait pu être, si ce rapport privilégié à l'imaginaire donnait au romancier un point de vue unique et supérieur dans la connaissance du

monde ? « Tout bon raisonnement offense », disait Stendhal. Celui que développe *Le Roman sans aventure* est un modèle de finesse et de perspicacité. Il ouvre inévitablement sur une sorte de gouffre : comment vivre dans un monde soumis à la force à la fois apaisante et paralysante de l'idylle ? L'essai ne nous dit pas quoi faire, quoi penser : il montre comment le roman québécois pense le monde. Il fait confiance au roman et invite le lecteur d'ici et d'ailleurs à faire de même. ■

LE ROMAN SANS AVENTURE  
Isabelle Daunais  
Boréal, 2015, 222 p.

## Au cœur de l'imaginaire canadien-français

30 illustrations délicieusement rétro que vous voudrez conserver... ou partager avec le monde entier !



80 pages retraçant l'œuvre de Jean-Baptiste Lagacé qui a produit toute une imagerie destinée à donner le goût de l'histoire. L'ouvrage est complété par 30 magnifiques cartes postales détachables. De véritables tableaux d'histoires!

**Nouveauté** • 19,95 \$



FIDES  
groupefides.com



## L'ÎLE EN SOI

## Marie-Andrée Lamontagne

C'est un état insidieux, fait d'étranges sentiments, inadéquation, insatisfaction, de tous ces préfixes privatifs, disent les linguistes, et qui vous laisse assis au bord du ruisseau, à regarder passer les coquilles de noix à la voile gonflée des grandes caravelles. Je ne sais qui a forgé l'expression « exil intérieur », mais qui a connu cet état et lit la phrase ci-dessus n'a nul besoin d'explications.

Aux autres, il faut rappeler la justesse et la précision du langage quand il parvient ainsi à traduire au mieux l'étrangeté et la mise à l'écart volontaire comme état d'esprit de tous les jours, sans éclats dramatiques, du genre adieux déchirants faits sur le quai, sa valise au pied ; ou précipités, dans une voiture ou dans quelque lieu retiré, puisque les autres sont à vos trousses et qu'il faut faire vite ; ou refusés, parce que personne, ni famille, ni proches, ni amour, ne doit savoir que vous partez, vous qui êtes l'ennemi du régime, de la patrie ou de la tribu – au choix. L'exil intérieur ne fait pas de bruit. Il ne claironne pas sa dissidence. Est-il moins douloureux, moins noble, dès lors qu'il passe le plus souvent inaperçu ? Pourtant, la petite voix qui chantonne au bord du ruisseau, mais tout bas, voire dans son for intérieur,

quand s'éloignent les coquilles de noix de l'insignifiance qui amusent les foules et qu'il ne reste plus que l'essentiel : les livres, des conversations choisies, sa conscience, la pensée, la pratique de son art et vivre, vivre, oui – quel autre nom lui donner sinon celui de joie ?

Tous les exilés intérieurs sont des hérétiques, même si l'inverse n'est pas forcément vrai. On pourrait d'ailleurs penser que la plupart de ceux-ci, à un moment donné, font plutôt le choix de partir tant leur situation devient intenable. S'ils sont cubains, comme dans le dernier roman traduit en français de Leonardo Padura, c'est à Miami qu'ils s'établissent, sans cesser de scruter la mer chaque matin. S'ils sont juifs, qu'on est au 17<sup>e</sup> siècle et toujours dans le roman de Padura, c'est Amsterdam qui apparaît comme la ville idéale, où la tolérance fait prospérer les affaires de chacun, juifs et goyim. Bien entendu, les choses ne sont jamais aussi simples, les rôles aussi clairement distribués que l'Histoire, rétrospectivement, s'emploie à les restituer. Par exemple, c'est aussi à Amsterdam que Baruch Spinoza est excommunié par la communauté juive qui est la sienne. Il ne sera pas le seul. Dans les faits, de tout temps, il règne un grand désordre dans les esprits et les

institutions, et il faut se tâter chaque jour pour savoir ce que l'on veut, pourquoi et comment on compte l'obtenir.

C'est un tableau attribué à Rembrandt. Dans *Hérétiques*, le peintre n'est désigné que par le titre de maître, puisque grande est la crainte déferente qu'il suscite auprès de ses contemporains. Le tableau porte une date : 1647. Il représente un jeune juif sépharade d'Amsterdam, au regard saisissant, à moins qu'il ne s'agisse d'un portrait, dans le style naturaliste, du Jésus des chrétiens. Quoi qu'il en soit, ce petit format vaut aujourd'hui des millions, comme l'ont bien compris ceux qui l'ont inscrit à une vente aux enchères, à Londres, où il surgit inopinément au début du 21<sup>e</sup> siècle. Sa valeur, sa provenance, son sujet : c'est bien pourquoi son destin aura été tortueux. Et c'est précisément ce que raconte *Hérétiques* en suivant les mille détours de la vie, mais sans jamais perdre le cap.

Ce que l'on sait assurément, c'est que, le 27 mai 1939, le tableau est dans les valises du docteur Isaías Kaminsky, lequel se trouve à bord du *S.S. Saint-Louis*, immobilisé dans le port de La Havane. Mais où va-t-il ensuite ? Pour en avoir une idée, voyons d'abord ce qui s'est passé auparavant. Ayant fui



Cracovie, où l'air devient de plus en plus irrespirable pour les juifs, le docteur Kaminsky a acheté à prix d'or, pour sa femme, sa fille et lui-même, des places sur ce navire dont aucun pays d'Amérique ne veut, puisqu'il transporte neuf cent trente-sept passagers juifs, ce qui est beaucoup, en ces temps où l'antisémitisme s'affiche de manière éhontée. La Havane est pourtant leur dernière chance. La Havane, où, grâce à ce tableau qu'il sait de grande valeur, le docteur Kaminsky croit pouvoir refaire sa vie et celle de sa famille au sein de la communauté juive cubaine. Son frère Joseph est établi là depuis plusieurs années. C'est à ce dernier qu'il a d'ailleurs confié, quelques mois plus tôt, son fils Daniel, huit ans, sans soupçonner que cette mise à l'abri temporaire deviendrait permanente et qu'en définitive l'enfant serait élevé par son oncle et deviendrait cubain. On s'en doute : jamais la famille ne sera réunie. Et le tableau ? Avant que le *S.S. Saint-Louis* ne soit impitoyablement refoulé avec ses passagers, des fonctionnaires de l'immigration corrompus sont montés à bord et en sont redescendus, plusieurs tractations désespérées ont eu lieu, ignorées de la foule que l'événement a rassemblée dans le port. Le tableau en faisait-il partie ?

Monstrueux et fascinant roman noir, *Hérétiques* croise les fils de destinées fort différentes et pourtant liées par ce tableau présent dans la famille Kamin-

sky depuis plusieurs générations. Venu de Russie, peint à Amsterdam, trônant un temps dans le salon d'un Cubain enrichi par les trafics et les magouilles après la Révolution, le tableau est sorti, avec deux autres petits formats de même facture, de l'atelier de Rembrandt où fut un jour admis comme élève un jeune juif pauvre, Elías Ambrosius, déterminé à devenir peintre, dût-il pour cela braver l'interdit de représentation humaine imposé par le judaïsme afin de se garder de l'idolâtrie. Même sinieuse et à rallonges, cette dernière phrase n'épouse pas assez la destinée du tableau qui sert ici de fil rouge au romancier pour montrer le désarroi, les hésitations, les dilemmes moraux de quelques figures d'hérétiques de tous les temps. C'est que la phrase n'aura plongé qu'en amont, c'est-à-dire dans le passé, jusqu'à faire croire que *Hérétiques* est un roman historique, alors que c'est le présent qu'il donne à voir dans toute sa pesante vacuité.

#### PIÉGÉS

Mario Conde est un personnage que les lecteurs de *Électre à La Havane* ou de *L'Automne à Cuba* retrouvent ici avec plaisir. Un temps policier, il a pris depuis sa retraite. Imbibé de rhum, comme à son habitude, il traîne dans La Havane de 2007 où nombre d'enquêtes anciennes se rappellent à lui, au détour des rues. Conde se fait vieux. Il songe même à épouser Tamara, c'est dire, et cela, même si la principale intéressée n'en demande pas tant. Le temps passe pour tout le monde, mais, pour Conde, au début du roman, il paraît s'être figé à jamais sur un horizon bas. Éternellement fauché, l'homme vivote du commerce de livres anciens né de la dispersion des bibliothèques privées des Cubains fortunés qui ont fui le régime castriste. Ce n'est que lorsque l'action démarre que le temps semble pour lui se remettre en marche.

Introduit par un exilé cubain de ses amis surgit un jour, devant Conde, le fils de Daniel Kaminsky, Elías, peintre lui aussi, mais à New York, et manifestement riche puisqu'il lui propose un contrat fort bien payé : enquêter sur le sort qu'a connu à La Havane le tableau

qui aurait dû revenir à son père. Elías Kaminsky a réussi à en bloquer la vente à Londres. Mais pour le récupérer, il lui faut savoir entre quelles mains l'objet est passé sur l'île, et savoir aussi pourquoi Daniel Kaminsky, homme rangé ayant émigré à Miami où il n'aspirait qu'à mener une vie tranquille entre travail, femme et enfants, ce qui fut son lot, pourrait bien aussi, au nom de ce tableau, avoir commis un jour un acte terrible.

Ce point de non-retour, alors que la vie somme chacun de choisir ses allégeances, plusieurs des personnages de *Hérétiques* feront face tôt ou tard au cours de leur existence. Ils y répondront de différentes façons, mais ce sera chaque fois pour basculer, à leur corps défendant, dans une forme d'hérésie. Outre une maestria déployée dans le plan général du roman, Padura fait preuve ici d'une réelle érudition historique, ce qui n'a rien pour étonner chez l'auteur de *L'homme qui aimait les chiens* (roman d'ailleurs repris récemment en poche, dans la collection « Points »). Le terme *hérétique*, explique-t-il en guise de préambule, apparaît à la fin du 2<sup>e</sup> siècle, sous la plume d'Irénée de Lyon, pour désigner les chrétiens gnostiques. La gnose, explique à son tour le *Dictionnaire des religions* de Paul Poupard (PUF), est une philosophie religieuse mêlée de christianisme, de judaïsme et de paganisme, au nom de laquelle la connaissance des mystères de la terre et du cosmos importe plus que la foi en Dieu.

Nous y voilà. À bien y penser, cette définition, qui n'est pas dans le roman, en fournit peut-être l'une des clés. De manière similaire sera ici jugé hérétique par les siens celui pour qui maîtriser l'art de peindre en s'efforçant de rendre sur la toile le mystère du regard humain importe plus que l'interdit religieux de la représentation. Sera hérétique celui pour qui épouser la femme aimée, catholique, importe plus que la religion de ses pères, même s'il s'agit d'une apostasie sans fracas, puisqu'il a décidé depuis longtemps, dans son for intérieur, de ne plus être juif. Sera hérétique celui pour qui l'amitié et un verre de rhum partagé importent plus que la révolution, qui d'ailleurs ne tient pas ses promesses. Du

coup seront hérétiques aussi ces jeunes Havonais qui se regroupent en tribus urbaines, se ramifiant en sous-tribus aux codes précis, comme ces « emos » tendance gothique, gosses de riches aux avant-bras scarifiés et qui jonglent avec l'idée du suicide – on existe comme on peut. Que disparaisse l'un des leurs et l'enquête de Conde, loin de s'égarer, ne fait que creuser le même sillon : comment vivre ?

Ces personnages et bien d'autres figures en rupture de ban, Padura les fait se croiser avec brio dans *Hérétiques*. Brassant les lieux et les circonstances, le roman peut être lu comme le rappel d'un fait vérifiable sous tous les cieux, à toutes les époques : l'hérétique apparaît surtout, et peut-être uniquement, dans le regard d'autrui. Il est un produit du groupe. Cependant, là où pousse l'hérésie pousse aussi la tolérance, dont est capable la même société. « *Il y a des*

*commandements inviolables, en rapport avec le bien et le mal, mais il reste aussi beaucoup d'espace dans la vie qui ne devrait appartenir qu'au seul individu* », estime contre toute attente le rabbin Samuel, au 17<sup>e</sup> siècle, alors qu'un illuminé qui se prétend le Messie séduit de plus en plus de gens prêts à le suivre en Palestine, que les juifs sont massacrés en Pologne et qu'un jeune juif, au nom de son art, ose représenter le visage humain.

L'hérésie est donc étroitement liée à la liberté. Padura semble élever celle-ci au rang de valeur suprême, même si elle apparaît ici comme résiduelle. Dieu est mort, la révolution est un mensonge, l'argent pourrit tout, le réel est le plus souvent synonyme de vide. Mais tout n'est pas perdu si chacun peut au moins choisir sa tribu, ses croyances, ses actes, conclut ce roman aux accents dialectiques assumés. Tout de même, n'est-ce pas une vision un peu courte de la

liberté, dès lors que Dieu est loin d'être mort, qu'un peu partout sur la planète la rue fait la révolution et que les choix que chacun croit pouvoir faire en invoquant sa chère liberté sont toujours plus ou moins conditionnés ? Si l'on se souvient en outre avec quelle docilité, dans l'atelier du Maître, l'apprenti Elías était heureux de sacrifier provisoirement sa liberté pour apprendre à peindre, on se dit qu'une certaine vision verticale du monde lui était – ici au passé, car elle s'est perdue dans les vociférations des déboussolés comme dans les prétentions de millions de Narcisse – sans doute supérieure. ■

#### HÉRÉTIQUES

Leonardo Padura

Traduit de l'espagnol par Elena Zayas

Éditions Métailié, 2014, 608 p.



## ENCOURAGER LA DISCUSSION

**POUR LE TEXTE  
ET LE CONTEXTE**

**LE DEVOIR**

# LA JEUNE FILLE ET LA MORT

David Dorais

Avant de lire *Charlotte*, j'avais de David Foerkinos l'image d'un bellâtre barbu à la chevelure lustrée moutonnante, se donnant un air intello avec ses lunettes à monture noire. Couvert de prix, sujet de reportages dans les magazines grand public, une œuvre adaptée au cinéma, il a tout pour rendre jaloux. Mais même si l'aura d'un auteur rejaillit sur ses livres et contribue à les faire vendre, elle disparaît dès qu'on les ouvre. Dans cet espace contenu entre les deux pages de couverture, la notoriété devient inopérante. Seul le talent compte. Et j'ai l'impression qu'il s'affirme partout, ou nulle part.

Je serais curieux de savoir après combien de phrases un lecteur, prenons-le aguerrri, peut dire si le livre qu'il a entamé est bon ou mauvais. Combien de lignes un éditeur doit-il parcourir avant de trancher ? Je parierais pour un faible nombre. Dans certains cas, une seule phrase suffit, la première. Le récent roman de David Foerkinos commence ainsi : « *Charlotte a appris à lire son prénom sur une tombe.* »

J'étais conquis.

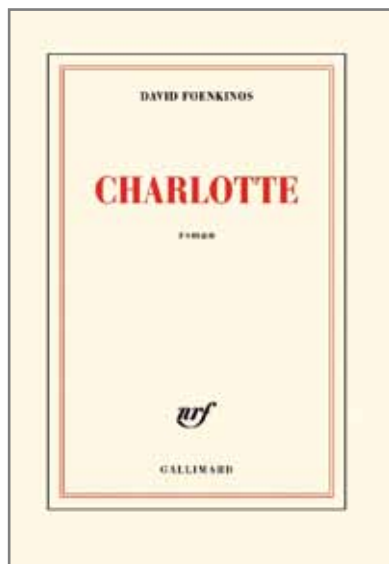
D'emblée, nous avons une enfant qui hante les cimetières, ou que l'on y mène régulièrement. L'union de la jeune fille

et de la mort. *Charlotte*, consacré à une peintre de génie, laisse également une large place à la musique, et le quatuor de Schubert y est mentionné plus d'une fois. Une belle scène du roman montre Charlotte Salomon dans le train qui doit la conduire à un camp de concentration. Ils ont été entassés à soixante-dix dans un wagon qui ne peut contenir que quarante personnes, mais comme la jeune femme est enceinte, on lui fait de la place pour qu'elle puisse s'accroupir. Le visage pressé contre les genoux, plongée dans son monde intérieur, elle se chante silencieusement une berceuse allemande.

Mais quelle image merveilleuse que celle d'apprendre à lire sur une tombe ! Car au-delà du simple déchiffrement, lire, n'est-ce pas entrer en contact avec les morts ? Ou en tout cas avec une part d'eux-mêmes, part immatérielle qu'ils ont réussi à rendre visible et immuable par l'écrit, comme on grave des lettres dans la pierre, et qu'ils ont léguée sans même savoir à qui. De plus, c'est son propre nom que Charlotte découvre sur la tombe. D'autres femmes avant elle ont donc porté son nom. L'idée d'une lignée, d'une étrange et vague congrégation fondée sur l'homonymie, se forme

alors dans l'esprit de l'enfant. D'autres Charlotte, toutes unies dans la mort, et elle seule vivante.

De fait, l'appel de la mort se fait entendre dès le début et se manifeste tout au long du roman. Cette constante présence confère à l'œuvre un caractère sombre et tragique, l'auteur, à l'instar d'un peintre, ayant utilisé le noir comme couleur de fond. Charlotte se voit agrippée par la mort dès l'enfance. Cela évoque encore une pièce de Schubert, le lied du *Roi des aulnes*, où la maléfique créature galope derrière le garçonnet et cherche à s'emparer de lui. L'autre Charlotte, celle de la tombe, était la tante. Elle s'est suicidée. La mère de la petite Charlotte s'est aussi suicidée. Sa grand-mère se suicidera plus tard dans le roman, comme l'a fait sa propre mère, sans compter d'autres membres de la famille. La jeune femme est convaincue qu'elle aussi se tuera. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, en 1943, réfugiée dans la zone libre en France, elle va déclarer officiellement son appartenance juive. Dès que les Allemands arrivent, ils l'attrapent. David Foerkinos a mené une enquête sur cette disparue qui le captive. Il se met parfois en scène, racontant comment il a suivi ses traces,



cherché à entrer dans les lieux où elle a vécu. Il se prononce sur la trajectoire de Charlotte Salomon, interprète son comportement, émet des hypothèses. Et il se dit déconcerté par le geste téméraire qu'elle a posé lorsqu'elle habitait à Nice. Pourquoi révéler son identité juive tandis que les Allemands triomphaient ? Pourquoi se trahir ainsi ? Il me semble qu'on peut y voir un suicide par procuration. Attachée à la vie, elle est tout de même poussée par l'instinct familial de mort. C'est pourquoi elle se dénonce elle-même. Faite prisonnière, elle disparaîtra au camp de Sachsenhausen.

Le livre de David Foerkinos s'inspire de faits authentiques. Il s'agit de la biographie romancée de cette peintre méconnue, qu'il a découverte par hasard dans un musée et qui le fascine depuis. Il se base notamment sur l'autobiographie que Charlotte Salomon a laissée. Mais, contrairement au jugement populaire, c'est là où son récit *ne concerne pas* la réalité que David Foerkinos se révèle un véritable écrivain. C'est quand le livre se distingue de la vie réelle qu'il devient intéressant, non quand il tâche de l'imiter. À partir d'une matière accessible à tous, commune, pourrait-on dire, il compose un récit où les événements sont gauchis ou mis en relief pour devenir romanesques. Tout y est ! Vous avez une toile de fond dramatique : l'Allemagne des

années 1930, puis la Deuxième Guerre, avec les camps au bout du parcours. Vous avez une histoire d'amour avec un ténébreux poète, auquel Charlotte sera arrachée quand elle devra fuir Berlin, mais qu'elle aimera jusqu'à la fin. La passion et ses obstacles. Surtout, vous avez une artiste exceptionnelle (qui penche vers la folie, comme tous les génies, évidemment), mais qui a été victime d'une injustice, son œuvre étant tombée dans l'oubli. Juste avant d'être déportée, elle remet ses dessins et ses toiles à un ami, auquel elle confie : « *C'est toute ma vie.* » L'auteur s'attarde sur cette phrase, observant à quel point la création artistique et l'existence même ne faisaient qu'une chez la peintre. Lui-même se décrit comme un passionné, parcourant fiévreusement la France et l'Allemagne pour se recueillir à chaque endroit où l'ange a daigné se poser.

Bien entendu, tout est plus grand que nature dans un roman. Même dans celui qui, héritier de Flaubert, vise à la monotonie, à la fadeur, à l'insignifiance, les traits sont forcés. À plus forte raison dans celui qui vise à émouvoir et à séduire. Les matériaux romanesques utilisés par David Foerkinos auraient pu facilement mener à une construction générique banale. Du préfabriqué, en somme. Comment se fait-il que, dans ce cas-ci, ça marche ?

La forme d'écriture y est pour beaucoup : chaque ligne consiste en une phrase. Une seule. Certains critiques lui ont reproché une recherche forcée d'originalité. Un procédé similaire m'avait énervé dans *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière. Je ne voyais, dans ses phrases découpées en « vers », qu'une tentative maladroite de conférer de la prestance à sa prose.

Tout a l'air  
Plus intelligent  
Quand c'est court.

Chez David Foerkinos, la technique employée est différente : chaque ligne contient une phrase complète, autonome. L'auteur s'en explique : la vie de Charlotte Salomon le remuait tellement, le remplissait de tant d'extase qu'il

parvenait à parler d'elle uniquement au compte-gouttes, en laissant des silences s'écouler. Bon. On recourt de nouveau à l'éthos du fervent admirateur, peut-être lui aussi un peu artiste de génie, obsédé par son sujet, ne vivant que pour lui, presque amoureux par-delà les époques. C'est de la frime, bien sûr, mais le fait est que l'auteur remporte son pari. Il y a quelque chose d'oraculaire ou d'incantatoire dans cette succession d'énoncés. On imagine le narrateur fixant le vide, percevant des scènes invisibles aux autres et décrivant tant bien que mal les spectacles dont il est le témoin privilégié. Un moment de méditation semble suivre chaque assertion. Et sachons gré à l'auteur de composer plusieurs phrases magnifiques, que l'on s'empresse de souligner et qui, placées juste au bon endroit, rehaussent soudain tout le passage que l'on vient de parcourir.

L'un des effets de cette lecture est de nous donner envie de découvrir l'œuvre de cette virtuose du pinceau, dont on a survolé la vie si haute en couleur. Effet qui peut s'avérer pervers, car j'ai trouvé somme toute moins d'intérêt aux toiles de Charlotte Salomon qu'au roman qu'elles ont inspiré. ■

CHARLOTTE  
David Foerkinos  
Gallimard, 2014, 221 p.

# TRÉSORS DE LA MORTE-SAISON

Georges Privet

Chaque hiver, depuis quelques années, c'est le même refrain : des films qui ont fait l'événement de Cannes à Venise, et de Berlin à Karlovy Vary, sortent dans l'indifférence totale à Montréal. À qui la faute ?

Difficile à dire, car c'est un peu celle de tout le monde et de personne à la fois. Les distributeurs profitent d'une des rares périodes creuses où les Américains ne monopolisent pas les salles et l'attention des médias ; les médias parlent peu et mal de films qui demandent plus de soin que le service après-vente auquel ils sont habitués ; et les habitués des salles (pour qui le mot *cinéma* se conjugue de plus en plus avec le mot *maison*) hésitent désormais à braver les éléments pour voir des films dont ils savent très bien qu'ils seront bientôt offerts (et qui le sont parfois même déjà !) en vidéo. Bref, les usages de la planète cinéma changent, et le cinéma d'auteur en souffre particulièrement. D'autant plus qu'il n'a guère les moyens de créer « l'événement », qui, désormais, semble être le seul moyen possible de



convaincre les spectateurs de reprendre le chemin des salles.

Coup d'œil sur quatre films d'auteurs qui ont trouvé (consciemment ou non) les moyens de créer l'événement en cette morne saison...

## L'ENLÈVEMENT DE MICHEL HOUELLEBECQ

Quoi de mieux pour défrayer la chronique qu'un écrivain habitué à le faire ? En 2009, une rumeur annonçait brièvement le rapt de l'écrivain le plus controversé de France. Guillaume Nicloux, pas plus fou qu'un autre (et peut-être plus opportuniste que

la moyenne), a eu la joyeuse idée de fantasmer sur cette drôle de rumeur. Son film – une fiction « déconnatoire » aux airs vaguement documentaires – nous offre donc le spectacle d'un Houellebecq plus vrai que nature (et parfaitement à l'aise dans son propre rôle), absurdement kidnappé par trois truands rocambolesques (un obsédé du culturisme, un gitan hypocondriaque et un maniaque de boxe thaïe). Très vite, la rencontre de ces nouveaux Pieds nickelés et de l'écrivain aux formules lapidaires vire au huis clos ubuesque ; il n'y a pas de demande de rançon, pas de recherches policières, pas de cachot pour le prisonnier et pas de masques pour ses

geôliers. L'enlèvement prend alors des airs de vacances grises mais relaxantes, égayées par des confidences improvisées entre deux clopes et un verre de pinard. Autour de ces quatre hommes et du couple de vieux retraités qui les héberge (la mémé, particulièrement accueillante, ira même jusqu'à offrir à l'écrivain des DVD pornos et la visite d'une prostituée) se dessine une réflexion sur les apparences, la masculinité, le désir, la peur de la solitude et, inévitablement, la mort. Tout ça servi en douce, mine de rien, entre deux vignettes absurdes et trois blagues de potache, dans un film (un téléfilm, en fait, puisque la chose a été produite par la télévision), qui reste parfaitement inclassable.

Et il y a évidemment Houellebecq...

Quoi que l'on pense de l'écrivain ou de son personnage public, le film révèle un acteur d'un naturel confondant, qui prend un plaisir aussi malin que contagieux à mêler le vrai et le faux. Le résultat est un véritable ovni, à mi-chemin entre *JCVD* et *L'aventure, c'est l'aventure*, qui fait de Houellebecq une vedette de cinéma aussi improbable qu'efficace, et le meilleur effet spécial de cette jeune année.

## P'TIT QUINQUIN

Aussi inattendue, et peut-être même plus, est la présence de Bruno Dumont derrière la caméra de *P'tit Quinquin*, un projet qui crée l'événement en amenant l'un des cinéastes français les plus austères et mystiques aux commandes

d'une série télé policière... humoristique.

L'auteur de *L'Humanité*, de *La Vie de Jésus* et de *Camille Claudel 1915* signant une minisérie de quatre épisodes de 52 minutes chacun, annoncée comme une sorte de *Twin Peaks chez les Ch'tis*, ou de *CSI dans le Nord-Pas-de-Calais* ? Eh bien, oui, et pourquoi pas ? Cette minisérie inclassable (qui a remporté un joli succès à la télévision française) débarque dans nos salles comme un étrange hybride entre la télé et le cinéma, où l'auteur de *L'Humanité* s'éclate et se réinvente tout en restant fidèle à son univers et à ses obsessions.

Au cœur de l'histoire, un crime grotesque et improbable : un corps découpé en morceaux, retrouvé dans une vache, perdue dans un blockhaus. De quoi amener la population locale et lancer l'enquête du commandant Van Der Weyden, une sorte de Columbo sur l'acide, génialement incarné par un acteur amateur (Bernard Pruvost, jardinier de son état), qui a une bouille à la Michel Simon, le regard de Chaplin et la démarche d'un Hulot bougon mais bonhomme, bourré de tics nerveux et de phrases toutes faites.

L'ensemble est inégal (le meilleur côtoie le pire, parfois dans la même scène), souvent très drôle (surtout dans les deux premiers épisodes), mais aussi parfois un peu long (dans les deux derniers), toujours assez surprenant (on ne sait jamais trop où ça s'en va, et Dumont ne semble pas toujours le savoir non plus), et généralement jouissif, car

porté par un humour anarchique, plutôt tonique et rafraîchissant.

## LEVIATHAN

Faire l'événement, c'est aussi parfois maîtriser l'art d'illustrer un moment-clé, d'immortaliser la chute, d'accommoder les restes – dans ce cas-ci, ceux d'une Russie effondrée dont *Leviathan* capture glorieusement l'implosion.

Dans un paysage industriel d'apocalypse, dans le nord de la Russie arctique, près de plages grises jonchées de squelettes de baleines, Kolia tient un garage jouxtant la maison où il vit avec sa femme et son fils. Le maire de la ville, que Kolia surnomme « le pouvoir », décide un beau jour de s'approprier son terrain, son gagne-pain et sa vie. Ce sera pour Kolia le début d'un combat épique, d'autant plus admirable qu'il semble complètement futile...

À travers l'histoire de ce gargariste exproprié par une municipalité mafieuse, c'est tout un pays, une époque et un monde de valeurs qu'accuse avec brio, grandeur et humour Andreï Zviaguintsev. Son film est une œuvre hors normes et foisonnante, d'une ambition folle et d'une noirceur éblouissante. Par un destin emblématique de notre époque – l'histoire d'un homme condamné à mener un combat qu'il sait perdu d'avance –, Zviaguintsev nous livre un film monstrueux, dans tous les sens du terme : débordant de trouvailles, d'indignation, d'humour noir et d'images choc. Son message est



aussi clair que désespéré : Leviathan, le monstre mythique par qui le chaos arrive, est bel et bien parmi nous, et règne maintenant sans partage sur un monde sans foi ni loi. Il ne reste désormais plus que l'art qui porte encore l'espoir (mince mais persistant) de le transcender un peu...

## FÉLIX ET MEIRA

Maxime Giroux s'alimente à une actualité plus locale avec son émouvant *Félix et Meira*, sorte de réponse prudemment optimiste aux récents débats sur la Charte et les accommodements raisonnables. Filmée à la frontière du Mile-End et d'Outremont, à quelques rues de la synagogue qui lança malgré elle un débat dans lequel nous pataugeons encore, cette histoire d'amour timide entre un Québécois francophone, en deuil de son père catholique, et une Juive anglophone, étouffée par son mari

hassidique, brosse le portrait de deux solitudes qui se côtoient et s'apprivoisent lentement. L'une des qualités du scénario d'Alexandre Laferrière et de Maxime Giroux est d'ailleurs la manière dont il révèle progressivement les blocages communs aux deux amants (et aux groupes qu'ils représentent) : une difficulté à s'exprimer et à s'abandonner ; la complexité des liens qui les unissent encore à un passé dont ils peinent à se libérer ; la naïveté avec laquelle ils contemplent un avenir dont ils ne saisissent manifestement pas toutes les implications.

S'éloignant du nihilisme froid (et souvent glaçant) de ses deux premiers films (*Demain* et *Jo pour Jonathan*), Giroux signe un conte moderne, ponctué par une sorte de doux jazz aux relents vaguement hébraïques, dont le charme simple et modeste évoque parfois les films de Paul Mazursky et de Michel

Brault (difficile de ne pas penser à *Shabbat Shalom*).

Mais le film de Giroux brille surtout par ce qu'il dit des limites et des espoirs du Québec d'aujourd'hui. De fait, le couple formé par Félix et Meira, incompris des uns et des autres, ne trouvera brièvement le bonheur qu'à l'étranger – dans les rues de New York et les canaux de Venise –, le temps d'intermèdes romantiques constamment plombés par un avenir incertain.

Il est tentant de voir dans cet optimisme prudent mais fragile l'espoir d'un cinéma qui, ici comme ailleurs, brille plus souvent à l'étranger que chez lui, mais qui continue de croire malgré tout que la rencontre avec son public est encore possible... ■

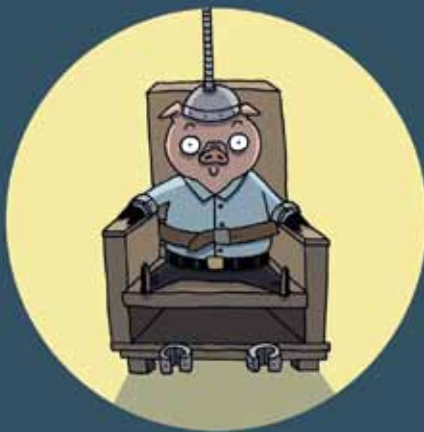
# François Blais

## CATAONIE

Quand François Blais annonce un nouveau titre, on s'attend forcément à une manipulation des codes et à un univers légèrement décalé. Cataonie ne déçoit pas nos attentes tout en démontrant une fois pour toutes qu'il ne faut jamais, au grand jamais, présumer connaître François Blais. Ses habituels personnages asociaux ont été mis de côté pour donner la parole à M. B\*\*\*, un homme fat, snob, méprisant et constamment à la recherche de reconnaissance sociale. La narration truculente laisse apparaître un auteur résolument plus audacieux que ce à quoi nous avons été habitués. Avec Cataonie François Blais crée un espace littéraire unique dans lequel la langue de Laure Conan et les dialogues savoureux des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle rencontrent la réalité du Québec actuel.

François Blais

## CATAONIE



L'instant même

L'instant même  
www.instantmeme.com

# TROIS HOLMES DANS UN BATEAU

Martin Winckler

Sur les ondes où naviguent les séries télévisées, les héros les plus populaires sont pour la plupart inspirés d'une poignée d'archétypes vieux comme l'univers de la narration.

Le premier est le surhomme, qui remonte à Gilgamesh, Samson et Héraklès, et qui s'incarne dans les multiples superhéros que l'on trouve présentement sur les chaînes américaines. Le second est le justicier/sauveur – pensez à Zorro, ou à Tarzan, qui met ses ressources et son influence au service du bien. Ses avatars se manifestent également sous des formes plus réalistes : les médecins, policiers et pompiers de la téléfiction en sont les héritiers.

Un troisième archétype (qui s'hybride volontiers avec les deux autres) s'incarne dans l'homme ou la femme de savoir, de pensée, voués à élucider des énigmes ou des problèmes en apparence insolubles. Ces héros-là sont en quête d'un Graal métaphorique. Ils sont tout à la fois investigateurs, chercheurs et praticiens des sciences. Ils font, depuis le début de ce siècle, florès dans les *forensic dramas* tels que *CSI*, *NCIS*, *Bones* et bien d'autres.

L'origine des héros investigateurs remonte à une figure marquante de la mythologie grecque qui est aussi le premier détective de fiction. Lorsqu'une épidémie frappe sa ville, il

s'interroge : quel crime a provoqué cette punition infligée par les dieux ? En recherchant la vérité, il découvre qu'il est à la fois le coupable et l'une des victimes. C'est Œdipe, l'enfant trouvé devenu roi de Thèbes.

Plus près de nous, à l'aube de l'ère scientifique et de la révolution darwinienne, naît « le grand détective ». Quand le lecteur le rencontre, en 1887, c'est à l'hôpital St-Barth's à Londres, où il met au point un test qui permet d'identifier à coup sûr les traces de sang. Celui qui nous le présente, et qui nous racontera ses (en)quêtes, est médecin. Tous deux – car ils n'existent pas l'un sans l'autre – deviendront les personnages les plus célèbres sur terre. Ils se nomment Sherlock Holmes et John Watson.

Avec quatre romans et cinquante-six nouvelles publiés entre 1887 (*Une étude en rouge*) et 1927 (*L'Aventure de Shoscombe Old Place*), Arthur Conan Doyle établit non seulement un archétype – Holmes est le premier détective de l'ère moderne, et le plus grand –, mais aussi un duo que la littérature, le cinéma, la bande dessinée et la télévision ont repris et décliné à l'infini. Cent trente ans après leur première apparition, Holmes et Watson font encore, chaque année, l'objet de recueils de nouvelles – parodiques, policières, de science-fiction ! – écrites

par des auteurs de tous les horizons, le plus souvent anglophones, mais pas seulement : l'écrivain français René Réouven en a écrit de nombreuses<sup>1</sup>, et l'auteur de cet article en a deux à son actif.

Les raisons pour lesquelles Holmes et Watson sont aussi populaires (y compris en Asie, comme en témoignent rien qu'au Japon plusieurs adaptations en manga et en *anime*) sont multiples, mais sans aucun doute liées à l'émergence de la pensée scientifique à l'époque victorienne, au rejet du surnaturel au profit d'explications rationnelles et d'une vision positiviste du savoir comme source de progrès.

Même en s'en tenant au seul objet de cette rubrique, la télévision, on peut affirmer que la place de Holmes est immense. En Angleterre, les adaptations sérielles du personnage sont au nombre de quatre. Après deux tentatives en 1951 et en 1965, la meilleure adaptation « stricte » est le *Sherlock Holmes* interprété par Jeremy Brett (9 saisons, 41 épisodes de 50 à 120 minutes) entre 1984 et 1994. Elle est aujourd'hui largement détrônée, sinon en durée, du moins en popularité mondiale par *Sherlock*, la version contemporaine qu'en ont tirée les scénaristes Steven Moffat et Mark Gatiss pour la BBC. Aux États-Unis, il n'y avait eu qu'une seule adaptation télévisée, produite

en 1965. Une seconde version nord-américaine, intitulée *Elementary*, qui se situe elle aussi dans le monde contemporain, a fait ses débuts sur CBS en 2012. La troisième saison est en cours. L'une et l'autre méritent l'attention des amateurs de Conan Doyle, de mystères bien troussés et de bonne télévision. Mais cette renaissance de Holmes au petit écran a été précédée (et très probablement facilitée) par une troisième série, extrêmement populaire elle aussi, dont je parlerai en fin d'article.



### HOLMES RÉAPPROPRIÉ : SHERLOCK

La série *Sherlock* aurait-elle pu être produite ailleurs qu'en Grande-Bretagne ? Probablement pas. Car ce joyau bénéficie de talents et de conditions de production caractéristiques de la télévision britannique, à commencer par ses auteurs. Scénariste chevronné, Steven Moffat avait déjà à son actif *Coupling*, une comédie de mœurs très populaire (2000-2004) et *Jekyll* (2007), adaptation glaçante du classique de Stevenson ; il a également coécrit le scénario du premier volet des *Tintin* de Steven Spielberg et contribué depuis 2005 à la renaissance – et à la mondialisation – de *Doctor Who*, série britannique qui est l'œuvre de science-fiction la plus ancienne de l'histoire de la télévision (je me promets de vous en reparler un de ces prochains jours). Comédien et auteur comique, ancien

membre de la *League of Gentlemen* (un quatuor émule des *Monty Python*), Mark Gatiss a contribué lui aussi fortement à la galaxie *Doctor Who* en écrivant plusieurs épisodes de la série depuis 2005, ainsi que plusieurs romans « dérivés ». C'est en travaillant ensemble que les deux hommes ont l'idée de se réapproprier les héros de leur enfance, à qui ils vouent un amour absolu. Curieusement, leur version cinématographique préférée est la suite de films des années 40, avec Basil Rathbone dans le rôle-titre. Très souvent considérée comme médiocre, elle présente cependant une particularité très intéressante : elle n'est pas située au 19<sup>e</sup> siècle, mais à l'époque de sa production (1939-1946). L'idée de génie de Moffat et Gatiss, c'est de produire une série que les spectateurs regarderont tout comme les contemporains de Doyle lisaient ses nouvelles, autrement dit : de transposer Holmes et Watson, leur imagerie et leurs histoires pour parler du monde d'aujourd'hui.

À ces prémisses s'ajoutent plusieurs caractéristiques qui confèrent à *Sherlock* une place à part au petit écran. D'abord, au lieu de demander une première saison de six épisodes de 55 minutes (c'est le format habituel pour les chaînes britanniques), la BBC commande trois téléfilms de 90 minutes, permettant ainsi des narrations plus amples, à la mesure des personnages. Par ailleurs, Moffat et Gatiss restent très fidèles à l'esprit du « canon » holmesien. Ainsi, lors de leur première rencontre dans *Une étude en rouge*, Holmes « diagnostique » la situation de Watson, qu'il vient de rencontrer, en examinant sa montre ; dans *A Study in Pink* (premier épisode de la série), il procède à ce diagnostic en examinant son téléphone cellulaire, produisant le même effet d'émerveillement, tant sur Watson que sur le spectateur. Sous la plume de Conan Doyle, Holmes et Watson écrivent : le premier, des articles scientifiques ; le second, une chronique de leurs « aventures ». Dans la série, Sherlock consacre un site Internet à sa « science de la déduction », et Watson, un blog à leurs enquêtes. Mrs. Hudson, propriétaire de leur appartement, fait l'objet à l'écran d'un développement

bienvenu. Mycroft, frère aîné de Sherlock, occupe dans la série une place plus importante que dans l'œuvre originelle, mais cela dans la plus parfaite logique de développements narratifs. Quand on réalise qu'il est incarné avec classe et humour par Mark Gatiss, les doubles sens du dialogue et la mise en abyme ainsi produite n'en sont que plus délectables.

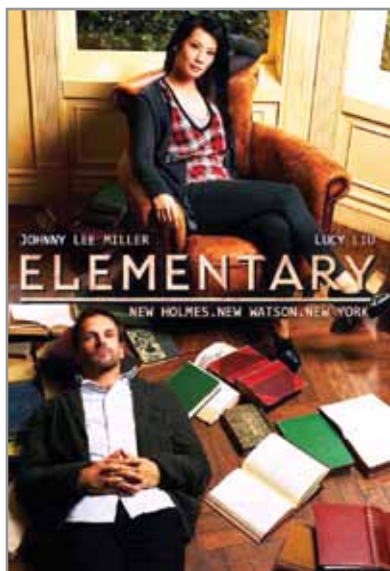
Ensuite, si Moffat et Gatiss choisissent soigneusement quels épisodes adapter, ils ancrent leurs récits dans les éléments les plus connus de la « mythologie » holmesienne : Moriarty l'ennemi mortel, la « mort » du héros et sa résurrection, le mariage de Watson, l'idylle brève et surprenante entre Holmes et la sulfureuse Irene Adler sont ainsi repris et développés avec humour et intelligence. Dans l'un des épisodes les plus accomplis, *The Hounds of Baskerville*, ils transforment habilement le roman d'effroi victorien en une aventure gothique moderne parfaitement plausible. Bref, tous les « morceaux de bravoure » connus des lecteurs sont revisités avec brio.

Dernière grande particularité de *Sherlock*, et non la moindre : son traitement visuel éblouissant. Si Holmes communiquait au moyen de coursiers et de billets, Sherlock texte à qui mieux mieux. Ses réflexions et déductions, qui auparavant faisaient l'objet de longs monologues, donnent lieu dans la série à des montages visuels virtuoses. Peu de productions télévisées d'aujourd'hui, en effet, font aussi bon usage de la *steadycam*, du travail sur la couleur, de la superposition du texte et de l'image, de la présence des acteurs, de la topographie de Londres et de certains de ses sites les plus connus.

L'édition en DVD permet à cet égard de faire une expérience éclairante. Regardez le premier épisode (*A Study in Pink*), puis prenez le second DVD du coffret et visionnez le « pilote », l'épisode-prototype tourné initialement. La qualité de ce pilote est indéniable (on comprend que la BBC ait commandé une série en le voyant), mais les différences sont notables : la mise en scène et la photographie sont encore plus éblouissantes dans le téléfilm ultérieur. Et deux éléments cruciaux du

scénario changeant : le personnage de Watson, traité initialement de manière assez sombre dans le pilote, redevient dans le téléfilm le Watson de Conan Doyle, tandis que deux personnages absents du pilote apparaissent dans le téléfilm et « annoncent » les épisodes futurs.

Bref, *Sherlock* est une grande série ; pour les holmesiens de toujours (j'en fais partie), c'est un pur bonheur de voir les héros de leur enfance vivre aujourd'hui sous les traits de Benedict Cumberbatch (Holmes) et de Martin Freeman (Watson). C'est aussi un pur bonheur de voir deux amoureux de la littérature populaire rajeunir les personnages et les histoires de Conan Doyle pour le bénéfice de tous les amoureux de l'art narratif. À tel point que la vente des œuvres de Conan Doyle a connu, du moins en Angleterre, une recrudescence spectaculaire.



### HOLMES RÉINVENTÉ : *ELEMENTARY*

Comparativement au joyau qu'est *Sherlock*, la modeste *Elementary* pourrait faire figure de parent pauvre. Ce serait une erreur d'appréciation, comme le fut, après la guerre, la tentation de dénigrer les romans de Raymond Chandler et de Dashiell Hammett. Diffusée sur CBS depuis l'automne 2012, *Elementary* propose, elle aussi, une transposition des personnages de Conan Doyle et de

certaines de leurs enquêtes dans le monde d'aujourd'hui.

Le format est classique : 45 minutes utiles (une heure avec la publicité) et 24 épisodes par an. Mais les libertés prises ici sont grandes : Holmes est anglais, mais vit à New York ; Watson est médecin (plus précisément, spécialiste en chirurgie), mais se prénomme Joan. S'ils se rencontrent et deviennent colocataires, c'est parce que Holmes sort d'une longue cure de désintoxication et que Watson accepte de lui servir de soutien psychologique. Elle ne se contentera pas de suivre les enquêtes de l'excentrique consultant de la police new-yorkaise : elle développera ses propres capacités de déduction. Ici encore, la série fourmille d'allusions à l'œuvre originelle : les titres des épisodes reprennent ceux des récits du « canon » ; Holmes est le consultant du capitaine Gregson du NYPD, homonyme de l'inspecteur Gregson des romans et nouvelles ; comme son homologue littéraire, il fait appel à des informateurs évoquant les *irregulars* – enfants des rues qui lui servent de messagers et d'espions ; il a son Moriarty, son Irene Adler, son Mycroft, et élève des abeilles sur le toit de son immeuble.

Bref, les repères familiers sont tous là, mais, tandis que *Sherlock* est une transposition contemporaine directe et spectaculaire de l'œuvre de Conan Doyle dans le milieu qui l'a vu naître, *Elementary* est une entreprise de transplantation des personnages et des histoires dans un terreau différent. C'est, à bien des égards, une fiction plus neuve, plus originale, plus personnelle que *Sherlock*, même si elle n'en a pas le prestige ni la flamboyance. Alors que Gatiss et Moffat ont rajeuni les héros de leur enfance, le scénariste américain Robert Doherty, créateur d'*Elementary*, a comme d'innombrables auteurs de romans policiers américains réinventé le grand détective.

Le rythme d'*Elementary* est beaucoup plus posé que ne l'est celui de la série de Moffat et Gatiss ; le Holmes incarné par Jonny Lee Miller (dont l'accent britannique tranche avec le parler ambiant et renforce l'inquiétante étrangeté du personnage) est plus âgé, plus fermé, plus taciturne que celui de

Cumberbatch ; Lucy Liu, qu'on n'avait pas vue aussi subtile et mystérieuse depuis longtemps, campe une Joan Watson à tous égards décalée, qui non seulement tient tête au personnage principal, mais s'affranchit de lui au fil des saisons. Quant à Moriarty, son identité, des plus inattendues, fait l'objet de rebondissements appropriés au cadre, au ton et à la personnalité de la série.

Les intrigues, situées et tournées à New York, sont des puzzles, des crimes impossibles, des situations en apparence incompréhensibles, que les scénaristes soumettent à la sagacité de Holmes et Watson ; leurs (en)quêtes, racontées de manière plus lente, peu spectaculaires, assez cérébrales, puisent moins dans l'œuvre de Conan Doyle (qui reste pourtant bien présente à l'esprit de l'amateur attentif) que dans des situations contemporaines : escroqueries informatiques, crimes en col blanc, savants et inventions disparues, et même un épisode étonnant autour d'un logiciel d'intelligence artificielle qui donne à Holmes (et au spectateur) bien du fil à retordre par les questions morales qu'il soulève. Jonny Lee Miller incarne un Holmes surprenant, moins séduisant que celui de Benedict Cumberbatch ; mais, ce faisant, il rend le personnage plus plausible, plus humain, plus « réaliste » dans un contexte contemporain. Le Holmes d'*Elementary* est plus difficile que celui de *Sherlock*. Plus vulnérable, aussi : son addiction et sa convalescence sont constamment mentionnées ainsi que son incapacité à communiquer sur le plan émotionnel. Il n'en est pas moins attachant – il est même souvent très drôle, mais, tandis que le héros de *Sherlock* nous fait souvent rire aux dépens de ceux qui l'entourent, ce Holmes-ci se moque constamment de lui-même.

Il serait donc inapproprié de comparer *Elementary* à *Sherlock* : leurs conditions de production ne sont pas comparables. Mais même si la série américaine ne possède pas la virtuosité visuelle de la britannique, pour le public amateur d'énigmes et de Holmes, elle n'en est pas moins très plaisante à regarder, et on aurait tort de la sous-estimer.



### HOLMES RÉINCARNÉ : DR HOUSE

*Dr House* a duré huit saisons (2004-2012), et sa popularité en a fait, pendant plusieurs années, la série la plus regardée au monde.

Pour les lecteurs qui ne la connaîtraient que de nom (ils ratent vraiment quelque chose), je résume rapidement l'argument : un médecin très atypique, spécialiste de médecine interne et de maladies rares, mène chaque semaine avec ses assistants une véritable enquête diagnostique autour d'un patient ou d'une patiente souffrant d'un mal mystérieux. Gregory House est réputé pour son comportement politiquement très incorrect, son absence de délicatesse psychologique, ses transgressions et son anticonformisme. Lesquels ne pèsent pas lourd face à ses extraordinaires capacités de déduction. House serait donc un sale type génial ? Comme je me suis efforcé de le montrer ailleurs<sup>2</sup>, c'est un peu plus compliqué que ça.

Mais, indépendamment de ses qualités, *Dr House* a l'insigne honneur d'avoir précédé de cinq ans le Sherlock Holmes cinématographique incarné par Robert Downey Jr., et plus encore les deux séries décrites plus haut. C'est elle qui, la première, a remis à l'honneur le héros de Conan Doyle au petit écran au 21<sup>e</sup> siècle.

Quand on a vu cette série dans son intégralité, il est difficile de ne pas voir dans les Holmes de Downey,

Cumberbatch et Miller des échos du personnage incarné pendant huit ans par le comédien, humoriste, chanteur et écrivain Hugh Laurie.

David Shore, créateur, producteur exécutif et principal scénariste de *Dr House*, ne s'en est jamais caché : il s'est ouvertement inspiré du héros de Conan Doyle. Il le fait vivre au 221B d'une rue qui n'est pas nommée ; il en a fait un toxicomane misanthrope, musicien, qui marche avec une canne dont il se sert volontiers (car, comme Œdipe, il boite !) ; il lui a donné un seul et unique ami, Wilson, cancérologue au grand cœur qui émeut volontiers celui de ses patientes et à qui il restera fidèle jusqu'au dernier épisode ; et son seul intérêt, dans la vie, consiste à résoudre des énigmes médicales, des puzzles diagnostiques sur lesquels tous les autres médecins se sont cassé les dents. À bien des égards, House est plus proche du personnage de Conan Doyle que ne le sont ses incarnations ultérieures : d'abord par son attitude, qui ne laisse aucune place aux conventions sociales, ensuite par son rationalisme absolu (il ne croit ni à Dieu ni à diable), enfin par son métier. Car lorsque Conan Doyle invente Sherlock Holmes, c'est en s'inspirant du médecin et chirurgien Joseph Bell (1837-1911), qui fut l'un de ses maîtres à la faculté de médecine d'Édimbourg. Et pendant toute sa durée, *Dr House* est construite comme une série de « cas » – aussi chargés de questions éthiques que de mystère diagnostique – au cours desquels Wilson tient non seulement le rôle de confident, mais aussi celui de repère moral. House, c'est Holmes le chercheur de vérité, mais réincarné cette fois-ci dans son identité pré-littéraire : il n'enquête pas sur un crime accompli, mais sur la cause d'une mort imminente. L'adversaire qu'il combat, c'est le syndrome non identifié, la maladie qui ne dit pas son nom. Ce n'est pas seulement un diagnosticien et un logicien, c'est aussi un enseignant. La vérité qu'il poursuit est de celles qui permettent non pas de punir mais d'éclairer. Qu'elle soit rassurante ou terrible, seule cette vérité permet au médecin de soigner et au patient de prendre sa vie en main.

Ces trois séries ne sont pas les premières à être consacrées aux héros de Conan Doyle, et ne seront probablement pas les dernières. Elles témoignent de la richesse de l'œuvre et, de même que de nouvelles mises en scène de Brecht, de Rostand, de Shakespeare ou de Tremblay illustrent la constante vitalité du théâtre, elles démontrent que la télévision et ses scénaristes sont capables de raconter des histoires neuves et passionnantes en s'inspirant de personnages incroyables. ■

1. *Histoires secrètes de Sherlock Holmes*, Éditions du Seuil, coll. Folio Policier n° 576, 2010.
2. *Dr House, l'esprit du shaman*, Boréal, 2013.

#### SHERLOCK

Trois saisons (9 épisodes) sur DVD/Blu-Ray (BBC Home Entertainment). Un « *Christmas Special* » est en préparation pour la fin de 2015, et une quatrième saison de trois épisodes pour 2016.

#### ELEMENTARY

Deux saisons (48 épisodes) en DVD (Paramount) ; la troisième saison est en cours de diffusion sur CBS.

#### DR HOUSE/HOUSE, MD

Huit saisons (176 épisodes) en DVD (Universal).



## LES SPÉCIALISTES

Patrick Nicol

Marie dit : « Je vois partout des corps flottants », et bientôt je les vois également, ces corps, flottant dans le corridor. Ce sont les cadavres de nos étudiants, bien sûr, des filles entortillées dans leur robe trempée, des garçons dérivant la face vers le fond, un bras pendant, entraînés par le courant dans la cage d'escalier. « Quand je regarde un mur blanc, je vois des taches, comme des cellules au microscope, des microbes... comme si le liquide dans mon œil caillait. » Et je pense aux yeux de ma mère et aussi à des noyés perdus dont on retrouverait les vêtements sur la berge. Une chemise, des pantalons, des bas empilés. Ils étaient partis pour une baignade ; on ne les a jamais retrouvés.

Je me souviens de la botte de Pauline, une pauvre petite botte, courte comme le sont les bottes des vieilles dames, avec un zip sur le côté et du minou en dedans. Elle était abandonnée sous une patère dont je me souviens aussi très bien, une patère métallique à roulettes qui aurait pu porter une vingtaine de manteaux si on y avait mis plus de trois cintres. Trois manteaux y pendaient, donc, d'autres étaient entassés dessus, à côté, plusieurs vieillards n'avaient osé retirer le leur.

Pauline était assise trois mètres plus loin. Déchaussée d'un seul pied, essouffée de s'être penchée, relevée, d'avoir claudiqué jusqu'au dernier siège libre de peur de n'avoir nulle part où s'asseoir, épuisée et incapable de décider s'il fallait retirer la deuxième botte ou remettre la première. Pauline était une cousine éloignée de ma mère que j'avais rencontrée une fois ou deux. Elle ne nous a pas vus, je ne l'ai pas saluée, ma mère ne l'aurait pas reconnue.

Je n'ai pas souvenir de l'opération pour les cataractes de ma mère. Nous avons fréquenté tellement de corridors d'hôpitaux, de cabinets et de salles de consultation que dans ma tête ils se confondent. Je me souviens seulement du lendemain. Le spécialiste lui avait donné rendez-vous à sept heures pour l'examen de contrôle. Sept heures, un matin d'hiver, à elle et à tous ces vieux dont la moitié aurait suffi à remplir la salle d'attente de la clinique privée et qui s'entassaient, maintenant, jusqu'à déborder dans les corridors et les escaliers. Une seconde, je me suis demandé s'il n'y avait pas aussi des vieux dans les garde-robes, d'autres encore oubliés dans le stationnement que personne n'avait pris la peine de déneiger, des vieilles femmes marchant sur la glace, serrant fort leur manteau, poussées par le vent, échouées bientôt dans les bancs de neige durcis par le froid, et des vieux messieurs, aussi, enfermés dans leur voiture, coincés sous la ceinture de sécurité qu'ils ont été incapables de détacher tant ils sont vieux et que ce qu'on leur demande est compliqué.

Marie et moi marchons sans entrain, les pieds alourdis comme si nos chaussures avaient bu l'eau d'un torrent, la boue d'un marais, espérant atteindre la salle de réunion avant qu'un collègue ou un étudiant ne nous aborde. Marie entend aussi des bruits, une bouilloire, une sorte de chant sourd : la plainte d'une courroie dans un moteur délaissé. Et puis son coude lui fait mal, « mais c'est normal, ça, c'est la correction ». Moi aussi, mon coude me fait mal, et le bas du dos, et j'ai un point entre les omoplates comme du temps où j'étais fumeur.

Dans la cage d'escalier, ce ne sont pas des amoureux que nous croisons, blottis dans le renforcement des grandes

fenêtres, mais des filles en pleurs, des garçons inquiets qui parlent au téléphone à des amis, des patrons, des parents absents qui pendant quelques instants ont le pouvoir de les détruire. « Le pire, c'est les yeux, quand même. Et ils sont tellement secs, tellement irrités que j'ai constamment l'impression de sortir de la piscine ou de combattre une tempête de sable. »

Les yeux, oui, c'est affreux.

Sept heures. Et il faisait chaud dans la salle d'attente réchauffée encore par les patients enfouis sous les manteaux de fausse fourrure ou de vraie laine, les chapeaux épinglés des dames et les tuques molles des hommes. Je m'étais levé trop tôt, j'étais parti trop vite pour penser à m'apporter quelque chose à lire ou des copies à corriger. Ma mère sur son siège marmonnait, triturait un kleenex que parfois elle portait à son nez, souriant à tout hasard aux jeunes filles qui sporadiquement passaient devant nous, personnel médical ou administratif, ce n'était pas très clair, puisqu'il n'est pas tellement compliqué de passer des sarraus à des secrétaires. Je ne savais pas où regarder. Partout des vieux et les vieux qui les accompagnaient. Le bas troué de Pauline dont dépassait un piteux orteil, une pile de chaussons bleus chiffonnés dans un coin, sous une plaque de faux marbre encadrée de faux bois, des manteaux empilés comme on empilait à l'entrée des gymnases les habits d'hiver des écoliers, parce que tout le monde le sait, parce que dans tous les pays civilisés on en convient : l'hiver, il faut prévoir une place pour les manteaux. Personne ne peut supporter l'attente quand il fait trop chaud. Des enfants seraient devenus tannants, mais pas les vieux. Les vieux attendent en silence, c'est connu. Surtout s'ils attendent le médecin, l'avocat ou le notaire. Sept heures, bientôt sept heures trente. Le spécialiste avait sans doute prévu liquider ses contrôles postopératoires sans perturber l'horaire de sa clinique. J'en ai déduit que la veille il avait opéré tous ces vieillards à la chaîne.

Nous atteignons finalement l'auditorium où se tient l'assemblée syndicale. J'ai laissé Marie m'y traîner parce que j'étais

écoeuré de corriger. Il faudra aujourd'hui se prononcer sur nos assurances collectives et particulièrement l'assurance invalidité, le genre de protection dont on apprécie la valeur lorsqu'on est pris du cœur, par exemple, ou d'un cancer, ou d'une dépression si ravageuse qu'elle nous met hors circuit pendant des années. Le conseiller syndical nous confie : « On est une population difficile à assurer. Beaucoup de pilules, de consultations... on est les spécialistes du burn-out, il paraît. » Un rire gêné secoue la salle. Marie et moi échangeons un regard. Inconsciemment, elle se masse l'épaule.

**Le conseiller syndical nous confie : « On est une population difficile à assurer. Beaucoup de pilules, de consultations... on est les spécialistes du burn-out, il paraît. »**

Toutes les cinq minutes, Pauline répétait : « Il m'a fait une job de cochon. » En effet, parmi tous les patients présents, elle seule avait le visage coloré, tuméfié. Je me souviens même dit que, sur le lot, le spécialiste n'avait pas une si mauvaise moyenne. La dame qui accompagnait Pauline était restée debout, une amie, peut-être une voisine juste un peu moins vieille. Je suis allé voler quelques chaises dans une salle laissée ouverte. Ma mère me regardait me démener, à la fois inquiète et amusée, sans savoir ce que nous faisons là. Nous étions chez le docteur Boisvert, cela, elle

le comprenait, parce que le bon docteur avait depuis toujours sa clinique à l'ombre de l'hôpital où elle avait travaillé. Le temps passait, le docteur n'arrivait pas, le personnel commençait à se plaindre sans se donner la peine de baisser la voix.

Prochain point à l'ordre du jour. Notre représentant à la table des négociations commence en nous rappelant que les coupes budgétaires, c'est aussi des drames humains. Nous le croyons. Les drames végétaux sont somme toute assez rares et, pour les bélugas, c'est la salle à côté. Marie rit. Le vrai drame soumis à la discussion est à quel point nos salaires n'augmenteront pas. J'ai de la difficulté à me concentrer. Parler de moi, défendre des droits qui sont les miens, c'est difficile, je trouve.

Le docteur est arrivé avec une heure de retard. Et si je le décris grand et beau, blond et bronzé, c'est parce que c'est vrai. Je crois qu'il avait hérité la clinique de son père. Jamais



[www.librairie-alire.com](http://www.librairie-alire.com)  
450-679-8211

LIBRAIRIE  
**alire**  
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil  
825, rue Saint-Laurent Ouest  
Longueuil, Qc

l'idée de s'excuser de son retard ne lui a effleuré l'esprit. Il a commencé par se débarrasser de Pauline, qui faisait tache et beaucoup de bruit. Les employées qui en son absence rechaignaient avaient retrouvé le sourire. Il était presque neuf heures quand le nom de fille de ma mère a retenti dans le haut-parleur. Devant le spécialiste, je n'ai pas protesté. Chaque examen prenait un gros trois minutes. Beaucoup plus tard, j'ai compris que ma mère était pratiquement aveugle de l'œil droit, sa rétine ayant finalement tout à fait décollé. On l'avait quand même opérée des deux yeux.

« Des drames humains, répète l'intervenant suivant, celui par exemple de cette femme qui a quitté Rimouski, enfants et mari pour s'installer ici, dans un poste qui bientôt sera coupé. Des drames, oui, pour ce cadre qui, à force de voir son poste modifié et fusionné, se retrouve responsable de tout et ne comprend plus rien. »

Je n'écoute plus. Je pense aux corps perdus de nos étudiants, à l'œil troué de ma mère, je pense à cette famille écartelée entre Sherbrooke et Rimouski et à ce métier que j'exerce, où les réussites et les échecs sont moins déterminants que la vue retrouvée ou la mort.

Hier, en plein milieu d'un examen, Kim s'est levée et a marché vers moi. Elle a dit : « Quand j'ai plus d'air, il faut que je sorte. C'est ce que la psychologue a dit. "Quand t'as pus d'air, tu sors." Faque, faudrait que je sorte, là. » J'ai ouvert mon cartable, compulsé mes papiers pour trouver son plan d'intervention. « Va-t'en. Inquiète-toi pas. On va s'arranger plus tard. » Au moins, j'avais sa fiche. Les étudiants nous arrivent maintenant dûment diagnostiqués, souvent contents de nous apprendre que leur folie porte un nom. C'est tout juste s'ils ne nous demandent pas, par politesse ou souci d'équité, comment s'appelle la nôtre. Bientôt nous aurons des billets pour la vie privée, les parents malades ou les amours contrariées. Nous irons consulter des spécialistes qui nous souriront de façon amène en signant la réclamation d'assurances.

L'audioprothésiste m'avait beaucoup impressionné. Preste, avenant, précis... Je me suis dit : voilà un homme qui a bien choisi son métier. Le sarrau lui allait comme un gant, même si on pouvait douter de son utilité dans ce bureau, lui aussi décoré de faux marbre et de faux bois.

Combien d'années d'études, combien de patients examinés lors de combien de consultations, combien d'heures passées à étudier quelle quantité de dossiers avaient bien pu mener cet homme raisonnable à une telle extravagance ? L'appareil qu'il nous tendait, tout excité, était une pure merveille. Un véritable bijou, un miracle de la miniaturisation et du génie humain. Moi-même, je le contemplais, presque jaloux de n'être pas sourd.

La chose en effet semblait avoir été moulée à partir des membres fondus d'une poupée. Elle en avait la couleur, la texture, l'éventuelle douceur. Une tige en sortait. J'ai pensé « une

antenne », le spécialiste a spécifié : « C'est pour tirer dessus, quand on veut l'enlever. » L'appareil était doté d'un volume, aussi, une jolie roulette nervurée sur laquelle on posait le doigt avant de tourner. « Dans le bon sens, c'est mieux. » Et puis, comble du comble, un petit bouton pouvait désactiver l'appareil au cas où « Madame voudrait parler au téléphone ». Tout ça – la tige, la roulette, le bouton-téléphone – était groupé dans un espace grand comme un dix sous. Et ma mère devait apprendre à les manipuler. À l'aveugle, bien sûr, avec ses ongles toujours trop longs, sa désorganisation spatiale, sa perte d'habileté manuelle et la poignée de cellules qui lui restaient pour la cognition.

« C'est le plus sophistiqué, dit encore le spécialiste, mais il est entièrement remboursé. »

Combien d'années d'études, d'heures de consultation et de réunions de conspiration avaient bien pu mener cet homme raisonnable à prescrire un engin à ce point inadéquat ? Un cornet, je vous dis, la corne d'un bouc à laquelle on aurait tranché le bout aurait été plus appropriée.

Le dernier point de la réunion syndicale porte sur des autobus à payer pour les personnes souhaitant participer à la prochaine manifestation nationale. Bien sûr, nous les paierons : les manifs pour changer le monde et les médicaments pour l'endurer, avec les assurances qui nous protégeraient au cas où la mort ne voudrait de nous qu'à moitié. Marie dit : « En tout cas, on paie pas de mine ! » Nous ne rions pas. Nous remontons tranquillement vers nos bureaux, enjambant les corps de nos élèves affalés dans les corridors. Nous échangeons sur la fin de semaine qui arrive. Aucun de nous n'a de projet. Nous n'arrivons pas à décider s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise chose.

Soudain, un bruit à l'extérieur attire notre attention. Dans le stationnement, une voiture en a percuté une autre en reculant. On reconnaît vite la Volvo d'un collègue. Il avance, emboutit un deuxième véhicule, tourne un peu son volant, recule puis avance encore, frappant cette fois un VUS, puis une minoune informe, puis une hybride qui perd son support à vélos. Des alarmes sont déclenchées, des étudiants s'accumulent aux fenêtres, d'autres quittent les classes, se précipitent dans l'escalier, espérant trouver dehors quelque chose à sauver. Personne ne rit, personne n'applaudit, tout le monde pense à sa prime d'assurance qui risque d'augmenter et concède que la posologie, vraiment, est une affaire délicate. ■

**Les étudiants nous arrivent maintenant dûment diagnostiqués, souvent contents de nous apprendre que leur folie porte un nom.**



## NOUS SOMMES LES DÉPHASÉS

Jean-Philippe Martel

Quant à moi, j'ai fait au cours de l'automne mes dépressions # 788, 789, 790, 791 et j'étais tellement tanné, tellement écoeuré des bons sentiments de ce gouvernement qui nous crachait dessus que j'ai sauté par-dessus ma 792<sup>e</sup> dépression pour passer directement aux trois suivantes.

La session dernière, une collègue est partie en congé de maladie. C'était la fin du mois d'octobre, à peu près au moment où on a commencé à parler du rapport Demers. On a reçu un courriel de la coordination : quatre groupes de 102 à corriger et un remplacement renouvelable aux deux semaines. On s'est aussitôt demandé quel fou avait mis *Une saison en enfer* à l'étude. C'était Marianne, la folle. Pas besoin d'en savoir plus : j'ai pris deux piles de cahiers Canada et je suis allé me cacher dans mon bureau.

L'un des aspects fondamentaux du rapport Demers concerne la formation générale au cégep. Selon ses auteurs, les cours de littérature et de philosophie, notamment, accuseraient un « déphasage avec l'évolution de la société depuis les 50 dernières années ». Reprenant ce motif à leur compte, la plupart des commentateurs demandent à présent si l'analyse des métaphores chez Molière prépare vraiment la jeunesse à « cheminer dans la vie ». Eux-mêmes n'ont pas lu le moindre livre depuis la fin de leur cégep. Ils croient ce qu'on les paye pour dire, écrivent ce qu'ils finissent par croire – ils ne sont pas très exigeants ; leurs lecteurs non plus.

Chaque automne, je remets *L'Attrape-cœurs* au programme – je m'en tiens à des valeurs sûres, loin de Molière et des méta-

phores. En lisant ce roman pour la première fois, à peu près à l'âge de mes étudiants, j'avais eu l'impression de me découvrir un alter ego fictif, presque un frère d'écoeurement. Holden Caulfield et moi, on avait la même aversion pour la parade, le théâtre ; le même dégoût pour l'hypocrisie et, surtout, la même envie de foutre le camp. La plupart de mes étudiants, eux, le trouvent antisocial, voire carrément *loser*. Je ne les comprends pas, cherche à peine à le faire. Leur principal critère, c'est que Holden n'a pas d'amis. J'essaie de leur faire voir que Stradlater, Sally Hayes et les autres sont tous plus ou moins faux, tous plus ou moins menteurs et hypocrites ; que même le vieux Spencer l'invite à « jouer le jeu », c'est-à-dire à se conformer. Mais il n'y a rien à faire. Le seul personnage qui éveille leur suspicion, c'est Antolini, le professeur de littérature chez qui Holden va passer la nuit, et qui lui caresse la tête. Mes étudiants n'ont rien contre « ça », mais ils éviteront de nommer l'attirance d'un homme pour un autre homme devant moi et, surtout, disqualifieront tout l'enseignement du professeur en raison de sa différence. Pour le reste, ils disent que c'est comme ça : les sportifs ont du succès auprès des filles, et c'est « juste normal » qu'ils en profitent ; quant aux filles, elles sont superficielles, tout le monde sait ça, et si on n'apprécie pas

leur compagnie, on peut toujours rester à la maison ; enfin, si Holden n'aime pas le cinéma, il n'a qu'à ne pas y aller. Il est libre. Nous sommes libres. Tout va bien.

Je me souviens aussi d'un matin de novembre où j'ai reconnu la silhouette de Marc-André. Il marchait lentement dans le corridor, son ordinateur personnel sous le bras. Il revenait d'un congé de paternité. Je lui ai demandé comment ça allait. Il a dit « correct », puis j'ai pris des nouvelles du bébé (« super bien ») et de la mère, sa blonde.

– Si tu veux vraiment savoir, il a commencé, elle m'a appelé en pleurant hier soir. Je dormais dans notre chambre. Je me suis levé d'un bond, je pensais que le bébé était mort, ou sur le point de mourir. Mais il allait bien. Il tétait, pour faire changement. J'ai dit : « Qu'est-ce qu'y a ? » Ma blonde a répondu qu'elle avait oublié son nom. « À qui ? » Je lui ai demandé. Je comprenais pas. Elle avait oublié le nom du bébé, le nom qu'on a mis des mois à choisir. Je l'ai prise dans mes bras, j'ai essayé de la consoler, mais la vérité c'était que je l'avais oublié moi aussi. Je m'en suis souvenu ce matin en me brossant les dents.

– Ça va s'améliorer, j'ai fait.

– Oui, c'est ce que j'ai dit à ma blonde.

– ...

– En tout cas. Faut que j'y aille, là. Je donne un cours sur *Les Fleurs du mal* dans cinq minutes. Je suis supposé expliquer à une classe de *dudes* en survêtements de sport, de futurs pompiers en pyjamas et de musulmanes en leggings que Baudelaire cherchait « l'éternel dans le transitoire ». Ça va être malade.

– « Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence. / Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »

– C'est ça, oui.

– ...

– Ils s'en câlissent tellement.

– Tout le monde s'en câlisse.

C'est environ à ce moment que l'épreuve uniforme de français a été coupée. Puis ça a été la revue *Les Débrouillards*. Finalement, tous les deux sont revenus. Le premier ministre a dit : « Non, pas ça. » Il a parlé de « notre belle langue », ou quelque chose comme ça, puis de science et de rétention, je crois. Il n'a pas rappelé l'importance de la culture, mais il aurait pu le faire, ça ne change rien. Derrière ce mot, comme derrière tous les mots qu'il emploie, il n'y a plus rien, que les métaphores de Molière.

Des fois, j'ai l'impression d'être le dernier moron à trouver important qu'une chose comme la civilisation puisse exister. J'y pensais quand je suis tombé sur Dominique, une collègue plus jeune mais plus ancienne que moi, qui met des heures à corriger ses copies. Elle était seule dans son bureau obscur, ses notes dans les mains. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. « Je

me ramasse », elle a dit.

– T'as fini ton cours ?

– Non, j'y vais, elle a répondu. J'ai un petit coup de fatigue, ça va passer.

J'ai allumé la lumière. Elle a souri doucement et dit : « Bon, faut ce qu'il faut. » Puis elle s'est levée et elle est allée donner son cours.

D'habitude, ça m'arrive en classe : pendant deux minutes, j'appelle « civilisation » une société qui s'organise de manière à ce que des objets de beauté, des discours un tant soit peu complexes puissent être produits, contemplés, compris, appréciés. Je me vois y croire et je vois dans les yeux de mes étudiants que c'est encore possible, que l'art et la pensée existent pour des raisons qui n'ont pas besoin d'être expliquées, et ne sont pas même explicables, « sur le terrain ». Puis, je sors de ma classe et tout ce que je vois sur le Web, tout ce que je lis dans les journaux, tout ce que j'entends aux nouvelles dément cette idée, ravale la littérature à la métaphore chez Molière, la notion de complexité aux réponses qui se trouvent dans les questions qu'on nous pose, la beauté aux seins de Jennifer Lopez.

Une voix dit : « Mais c'est vrai qu'ils ont l'air beaux. »

Juste avant Noël, le gouvernement a fait savoir qu'il allait geler le salaire des professeurs de la province, gonfler le nombre d'élèves par classe, réviser le calcul des ressources allouées aux élèves en difficulté et repousser l'âge de la retraite à 62 ans. Marianne, elle, n'est pas revenue travailler. Chantal, une nouvelle, a été engagée pour la remplacer. Je l'ai rencontrée : jeune, dynamique, enthousiaste comme dans un curriculum vitae.

Puis, la session s'est terminée. J'ai remis mes notes le 31 décembre et suis aussitôt tombé malade. Entre la dinde et le réveillon, mes collègues ont serti leur fil d'actualité de leurs perles de correction : en guise d'exemple dans une analyse, Untel avait « cité l'image » sur la couverture du livre. Une autre avait commis trois fautes dans la question qu'elle n'avait qu'à retranscrire. Le 29 décembre, à bout, Isabelle a lâché : « Pouvez-vous croire que la moitié de mes étudiants n'ont pas pu répondre à la question que je leur posais, parce qu'ils ne comprenaient pas l'expression “changement social” ?

– Tu ne l'as pas expliquée ? lui a aussitôt demandé Maryse, la spécialiste des questions pédagogiques.

– Je ne savais pas que je devais expliquer une notion aussi simple. Changement. Social. J'aurais accepté quelque chose de très général. Je suis quand même intervenue pour éclairer le sens de ma question, mais je ne crois pas que ça ait beaucoup aidé : vous savez, j'ai dit, quand on change de manière de voir le monde ? Ils étaient tout fourrés. »

Ça riait pas mal.

Sur les Internets, ça rit toujours pas mal.

L'autre jour, dans *La Presse*, Alain Dubuc a demandé

L'hyperbole n'est pas la stratégie des rêveurs, ni même des altermondialistes ou des gens de gauche : c'est le dernier recours des perdants, de ceux et celles qui ont perdu, qui savent qu'ils ont perdu et qu'ils vont encore perdre.

LIBRAIRIE

# PANTOUTE

Librairie indépendante agréée



40  
ans  
de littérature

## Saint-Roch

286, rue Saint-Joseph Est  
Québec, Québec G1K 3A9  
Tél. : 418 692-1175

## Vieux-Québec

1100, rue Saint-Jean  
Québec, Québec G1R 1S5  
Tél. : 418 694-9748

[www.librairiepantoute.com](http://www.librairiepantoute.com)

pourquoi tant d'opposants à l'austérité sombraient dans la caricature, dans les excès langagiers et l'outrance imagière pour critiquer le gouvernement. Il appelait ça « la stratégie de l'hyperbole » et prétendait que ces exagérations prouvaient l'ineptie des critiques adressées au gouvernement. Lui, au contraire, se basait sur des « faits ». J'ai lu l'article au complet, je n'en revenais pas : les faits auxquels il faisait référence renvoyaient à des points de sondage. Genre : 56 % des imbéciles pensent telle chose, par conséquent elle est vraie.

Mais l'hyperbole n'est pas la stratégie des rêveurs, ni même des altermondialistes ou des gens de gauche : c'est le dernier recours des perdants, de ceux et celles qui ont perdu, qui savent qu'ils ont perdu et qu'ils vont encore perdre. Parce que, oui, nous avons perdu, et nous allons encore perdre – nous ne pouvons que perdre. On n'a qu'à se balader dans un département de littérature pour s'en assurer : Marc-André a l'air d'un cadavre ; Dominique se demande où elle va trouver le courage d'affronter ses étudiants, de faire comme si elle croyait encore à ce qu'elle doit leur dire ; Michel, quant à lui, essaie de penser à un truc pour avoir une fin de semaine libre, une seule, d'ici la fin de la session.

Quant à moi, j'ai fait au cours de l'automne mes dépressions # 788, 789, 790, 791 et j'étais tellement tanné, tellement écoeuré des bons sentiments de ce gouvernement qui nous crachait dessus que j'ai sauté par-dessus ma 792<sup>e</sup> dépression pour passer directement aux trois suivantes. Je suis déphasé ; tout me déphase. Je n'arrive même pas à souhaiter du malheur à Marianne pour avoir du travail cette session. Et, parfois, il m'arrive d'espérer que Marc-André trouve des plages de sommeil entre l'éternel et le transitoire. J'espère que Dominique ne cédera pas à l'angoisse, le regard vide dans son bureau obscur. J'espère que Mathieu ne regrettera pas, à la mi-avril, d'avoir mis *La Route des Flandres* au programme ; que Laurent, Renée et Michel n'auront pas besoin des mois de juin et de juillet rien que pour se remettre de leur session d'hiver, et qu'ils ne recommenceront pas non plus à faire des cauchemars dès le début d'août. Nous sommes les déphasés. Nous sommes à moitié fous, à moitié pourris de fatigue et dégoûtés du monde, mais nous sommes encore là. Et nos lubies ne sont pas en déphasage avec l'évolution de la société depuis 50 ans : elles sont en parfait raccord avec 2000 ans de culture.

Je suis déphasé, mais c'est la faute du monde, pas la mienne. Et si tout indique qu'en 2015 je n'échapperai pas à la règle voulant que je fasse ma petite douzaine de dépressions annuelles, il me semble que cette fois je pourrai en profiter pour me dégorger d'une partie de la bullshit qu'on voudrait encore, jour après jour, me faire avaler. Cette tribune, peut-être, pourra y servir. Évidemment, il y a toujours le risque que ça déplaie aux amis ; celui de prêcher aux convertis ou de parler dans le vide. Mais tant pis. Et tant pis aussi si je n'ai aucune chance de gagner, si nous n'avons aucune chance de gagner. Nous sommes les déphasés. N'ayons donc pas peur de prendre des coups ni d'en donner ; ne craignons pas le ridicule ni les gros mots. Au point où nous en sommes, tous les moyens sont bons : nous défendons la civilisation contre les cons. ■

# ISLAM, ISLAMISME, ISLAMOPHOBIE

No 61, été 2015

Durant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, les régimes communistes ont incarné la principale figure d'altérité pour l'Occident capitaliste et néolibéral. Après la chute de l'URSS, ces régimes ne pouvaient plus jouer ce rôle, et la recherche d'un nouvel Autre s'est donc imposée à la conscience occidentale. Les attentats du 11 septembre 2001 lui ont apporté ce qu'elle recherchait : désormais, le djihad serait le nouveau repoussoir contre lequel l'Occident affirmerait ses valeurs hégémoniques, comme si celles-ci ne pouvaient se soutenir d'elles-mêmes face à un « adversaire » pourtant vaincu d'avance.

Date de tombée : le 15 avril 2015

# LA TYRANNIE DE LA RUMEUR

No 62, automne 2015

Le développement fulgurant des médias sociaux au cours de la dernière décennie a donné une forme concrète à un phénomène qui existait depuis toujours, mais demeurait pour l'essentiel confiné dans les marges de la vie sociale ou se présentait comme sa face « cachée », obscure, non sérieuse. Or la rumeur – puisque c'est de ce phénomène qu'il s'agit – se présente aujourd'hui comme l'une des formes les plus visibles et les plus envahissantes de la communication, comme un enjeu « sérieux » et décisif, que les individus et les organisations doivent apprendre à gérer comme l'une des composantes essentielles de l'information.

Date de tombée : le 15 juillet 2015

# L'AMÉRIQUE ET NOUS

No 63, hiver 2015-2016

Dans son célèbre essai *La France et nous*, paru en 1947, Robert Charbonneau s'insurgeait contre l'idée selon laquelle la culture québécoise entretenait une relation de stricte dépendance avec la culture de la « mère patrie ». À ses yeux, un autre pôle de référence s'était installé : les États-Unis, d'où provenait désormais la véritable nouveauté. Une notion inédite fait alors son entrée, celle de l'américanité, dont s'est emparée la littérature québécoise – par exemple, avec l'imagerie des *road trips* et de la culture de consommation – dans les œuvres de Ducharme, Godbout, Poulin et Hamelin. Mais par-delà certains traits typiques de notre mode de vie (qui, au demeurant, sont maintenant partagés par l'Occident tout entier), jusqu'à quel point cette américanité est-elle ancrée dans la réalité et ne relève-t-elle pas d'une sorte de fantasme ? À quelle Amérique, ou à quelle dimension (territoriale, politique, culturelle, linguistique) de l'Amérique peut-on s'identifier pleinement ?

Date de tombée : le 15 octobre 2015

## LE COMITÉ



MATHIEU BÉLISLE enseigne la littérature au collège Jean-de-Brébeuf. Il a publié *Le Drôle de Roman. L'œuvre du rire chez Marcel Aymé, Albert Cohen et Raymond Queneau* (PUM, 2010) ainsi que plusieurs articles dans les *Cahiers Albert Cohen*, le *Cahier Marcel Aymé*, *Les Amis de Valentin Brû*, *Humoresques* et *Études françaises*.



UGO GILBERT TREMBLAY est philosophe et essayiste. Il a rédigé un mémoire de maîtrise sur le problème du mal dans l'œuvre de Platon et poursuit des études doctorales en droit (Université de Montréal) et en philosophie (Université de Genève). Ses travaux portent sur les bouleversements qu'entraînent les neurosciences relativement au concept de responsabilité criminelle.



GENEVIÈVE LETARTE a publié des romans et des poèmes, notamment *L'Année d'après* (Écrits des Forges, 2014) et *Souvent la nuit tu te réveilles* (L'Hexagone, 2002). Elle a traduit des œuvres de Mavis Gallant, dont *Le Week-end en Bourgogne* (Les Allusifs, 2010). Elle est aussi connue pour ses chansons et performances littéraires.



MARIE-ANNE LETARTE est détentrice d'un baccalauréat en beaux-arts de l'université Concordia et a présenté ses tableaux dans plusieurs expositions. Elle est éditrice à la Commission scolaire de Montréal.



ALAIN ROY a publié, aux Éditions du Boréal, un roman (*L'Impudeur*, 2008), une étude sur l'œuvre de Gabrielle Roy (*L'Idylle et le Désir fantôme*, 2004), deux recueils de nouvelles ainsi qu'un essai écrit en collaboration avec Gérard Bouchard (*La culture québécoise est-elle en crise ?*, 2007).



MAURICIO SEGURA est romancier, scénariste et essayiste. Il a publié trois romans : *Côte-des-Nègres* (1998), *Bouche-à-bouche* (2003) et *Eucalyptus* (2010) aux Éditions du Boréal, ainsi qu'un essai : *La Faucille et le Condor* (2005) aux Presses de l'Université de Montréal. Il a scénarisé plusieurs documentaires pour la télévision.

## LES COLLABORATEURS

ÉRIC BÉDARD est historien. Il enseigne à la Téléq. Il a publié notamment *Les Réformistes. Une génération canadienne-française au milieu du 19<sup>e</sup> siècle* (Boréal, 2009), *Recours aux sources. Essais sur notre rapport au passé* (Boréal, 2011) et *L'Histoire du Québec pour les nuls* (First, 2012).

MICHEL BIRON est professeur de littérature française et québécoise à l'université McGill. Il est l'un des coauteurs d'*Histoire de la littérature québécoise* (Boréal, 2007) et l'auteur de *L'Absence du maître* (PUM, 2000) et *Le Roman québécois* (Boréal express, 2012).

MAXIME RAYMOND BOCK a publié, aux éditions Le Quartanier, un recueil d'histoires intitulé *Atavismes* (2011) ainsi que la novella *Rosemont de profil* (2013). Il fera paraître une deuxième novella, *Des lames de pierre*, chez Le Cheval d'août éditeur en avril 2015.

SERGE BOUCHARD est anthropologue, essayiste et chroniqueur. Il a publié de nombreux ouvrages, dont la série des *Lieux communs* rédigée en collaboration avec Bernard Arcand. Il a fait paraître notamment *Les corneilles ne sont pas les épouses des corbeaux* (Boréal, 2005) et *C'était au temps des mammoths laineux* (Boréal, 2012).

DAVID DORAIS enseigne la littérature au cégep de Sorel-Tracy. Il a publié deux recueils de nouvelles aux éditions L'Instant même : *Les Cinq Saisons du moine* (2004) et *Le Cabinet des curiosités* (2010), ainsi qu'un roman : *Plus loin* (Boréal, 2008), écrit avec Marie-Ève Mathieu.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE est écrivain, éditrice, journaliste et traductrice. Elle a publié notamment *Montréal, la créative* (Autrement / HélioTropé, 2011) et *L'Homme au traîneau* (Leméac, 2012). Elle prépare une biographie de la romancière Anne Hébert, à paraître aux Éditions du Boréal.

OLIVIER MAILLART enseigne le cinéma et la littérature en classes préparatoires. Critique pour différentes revues (*Trafic*, *L'Infini*, *La Revue des deux mondes*, *L'Atelier du roman*), il a publié une étude sur Max Ophüls (*Atlande*, 2011) et codirigé le *Dictionnaire du cinéma italien* (Nouveau Monde, 2014).

JEAN-PHILIPPE MARTEL enseigne la littérature au collège Montmorency. Il a fondé le blogue *Littéraires après tout* en 2010 et publié, en 2012, le roman *Comme des sentinelles* aux éditions La Mèche.

PATRICK NICOL enseigne la littérature au cégep de Sherbrooke. Il a publié huit romans et récits, dont *La Notaire* (Leméac, 2007), *Nous ne vieillirons pas* (Leméac, 2009), *Les Cheveux mouillés* (Leméac, 2011) et *Terre des cons* (La Mèche, 2012).

GEORGES PRIVET est réalisateur et critique de cinéma. Il a collaboré durant de nombreuses années à l'hebdo *Voir* et participe régulièrement à l'émission *Médium large* sur la Première Chaîne de Radio-Canada. Il a scénarisé et réalisé, en 2008, une série documentaire consacrée au cinéma québécois.

MARTIN WINCKLER est médecin, romancier, essayiste et critique de séries télévisées. Il a publié notamment *La Maladie de Sachs* (P.O.L., 1998), *Le Chœur des femmes* (P.O.L., 2009), *Petit éloge des séries télé* (Folio, 2012) et *Dr House, l'esprit du shaman* (Boréal, 2013).

# L'INCONVÉNIENT - Bulletin d'abonnement

## 1 an, 4 numéros (taxes incluses)

- Individu : 35 \$ (étudiant 26 \$, étranger 80 \$)  
 Institution : 60 \$  
 Abonnement de soutien 60 \$ \_\_\_\_\_ 80 \$ \_\_\_\_\_  
 Je désire m'abonner à partir du numéro \_\_\_\_\_  
 Je désire commander les numéros suivants \_\_\_\_\_ (12 \$ l'exemplaire, 20 \$ étranger)

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_  
Province \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_  
Pays \_\_\_\_\_

Retourner ce bulletin avec un chèque ou mandat à :

L'INCONVÉNIENT

C.P. 284, Succursale Rosemont

Montréal, Québec H1X 3B8

Vous pouvez aussi commander par paiement sécurisé sur [www.inconvenient.ca](http://www.inconvenient.ca)



## Les meilleurs bogues de L'INCONVÉNIENT en livre de poche

50 vignettes  
satiriques  
sur les travers  
de notre temps



Commandez en ligne [www.inconvenient.ca](http://www.inconvenient.ca)

# 33<sup>e</sup> FIFA 19 – 29 mars 2015 Montréal

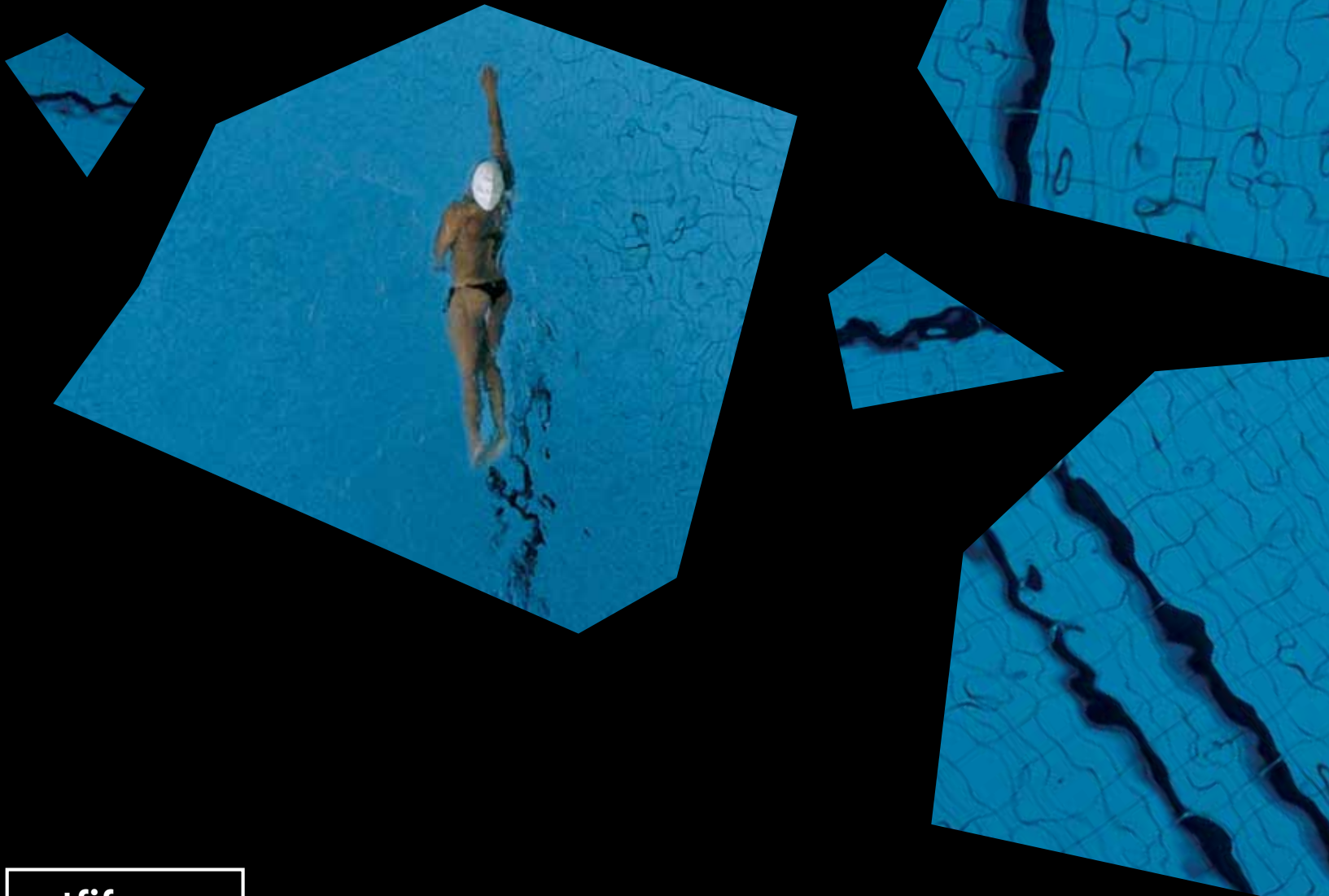
230 films de 29 pays

33<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

# FIFA



33rd INTERNATIONAL FESTIVAL OF FILMS ON ART



[artfifa.com](http://artfifa.com)


Canada 

Québec 

Bureau des festivals et  
des événements culturels  
Montréal 

  
CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL | Montréal 

TELEFILM  
CANADA

 Conseil des arts  
du Canada | Canada Council  
for the Arts

TOURISME  
Montréal 